



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

# LUCRÈCE,

**DE LA NATURE DES CHOSES.**







Poncris del.

Cancho, fils sculp.

Le père sur le corps d'un fils inanimé  
 Tombe.... le faible enfant de douleur consumé,  
 Dans l'effort convulsif d'une faim déchirante,  
 Ronge le sein flétri de sa mère expirante.

# LUCRÈCE,

DE LA NATURE DES CHOSES,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

PAR DE PONGERVILLE;

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE,

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE, LA VIE DE LUCRÈCE  
ET DES NOTES,

Ornée de deux Gravures d'après Devéria.

•••••

TOME SECOND.



PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB., ÉDIT.,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 bis, MAISON DU NOTAIRE.

•••••

1828.

PA 04 23  
= 1776  
v. 2



Imprimerie de Dondoy-Dupré.



TO  
M  
L

**E**chant **Q**uatrième.

## **ARGUMENT.**

**Exorde.** — De la sensation de l'ame et du corps. — Ils sont affectés par des simulacres et des images très-déliés, qui, échappés de la surface de tous les corps, voltigent au hasard dans l'espace. — Il y a deux espèces de simulacres. — Les uns se détachent de la superficie des corps, et les autres se forment d'eux-mêmes et se répandent dans les airs. — De la puissance des sens, et de la confiance qui leur est due. — La vérité ne s'appuie que sur leur autorité. — De la vue, de la voix, du son et de l'écho. — Des saveurs. — Du goût. — Des parfums et de l'odorat. — Du mécanisme de la pensée. — Nos organes ont été formés avant les objets auxquels on les destine. — Des songes. — Leurs différentes causes. — Les songes font naître des images voluptueuses. — De l'amour, et des maux qu'il entraîne. — Les sages évitent les excès dans la volupté.

# LUCRÈCE.

De la Nature des Choses.

## CHANT QUATRIÈME.

Vas des bords inconnus j'aime à prendre l'essor ;  
J'aime le pur cristal d'une onde vierge encor <sup>1</sup>.  
Loin des sentiers battus , je cueille avec délices  
Les fleurs qui pour moi seul entr'ouvrent leurs calices.  
O muses ! couvrez-moi de ces brillans rameaux ,  
Qui jamais n'ont orné le front de mes rivaux.  
Il est tems qu'à mes vœux la gloire enfin réponde ;  
Je romps les fers sacrés qui pèsent sur le monde ;

M158002

Dans la nuit de l'erreur j'apporte la clarté ;  
De mon génie ardent jaillit la vérité.  
Mais aux mâles accens de sa voix trop hardie  
Les muses uniront leur douce mélodie.  
Par un breuvage amer, quand l'adroit médecin  
Veut d'un débile enfant purifier le sein ,  
Sur les bords de la coupe alors sa main savante  
Verse d'un miel doré la liqueur décevante ,  
Et de la noire absinthe ignorant l'âpreté ,  
Heureux à son insu , l'enfant boit la santé.  
Avec prudence ainsi, dans mon noble délire ,  
Je prête à la raison les accords de ma lyre.  
Puisse-t-elle , à ma voix dépouillant sa rigueur ,  
Guider l'homme timide et pénétrer son cœur !  
A ce miel savoureux , que ma muse distille ,  
Puissé-je accoutumer le vulgaire indocile !  
Et toi , loin du séjour des superstitions ,  
Viens , suis mon vol rapide aux douces régions  
Où la vérité règne , où sa clarté sublime  
Laisse de la Nature interroger l'abîme.

J'ai chanté , Memmius , les élémens divers  
Entraînés par torrens au vaste sein des airs ;

Dont les flots agités et l'union féconde,  
Dès la source des tems, alimentent le monde.  
Tes yeux ont de notre ame exploré les ressorts ;  
Tu connais quel hymen l'asservit à nos corps ,  
Et pourquoi , quand le sort prononce leur rupture ,  
L'ame se réfugie au sein de la Nature.

Mais vers le terme heureux de mes vastes travaux  
Je vais te diriger par des chemins nouveaux.  
Sans cesse dans l'espace , invisibles , fragiles ,  
Volent de chaque objet les images mobiles.  
Simulacres légers , par les corps expulsés ,  
Qui s'assemblent soudain ou voguent dispersés ;  
Attachés à nos pas , dans le sein des ténèbres ,  
Ils assiègent nos yeux de fantômes funèbres ;  
De leur nocturne essaim le sinistre appareil  
Nous arrache souvent aux douceurs du sommeil.  
Dans ces spectres hideux , la terreur nous signale  
Des mânes échappés de la rive infernale ,  
Qui , parmi les vivans jaloux de remonter ,  
A l'existence encor s'efforcent d'assister.  
Mais l'ame , de ses fers par la mort affranchie ,  
Ne vient plus affronter les périls de la vie.

Le simulacre garde , en flottant dans les airs ,  
Du corps qui l'a produit les attributs divers :  
Il conserve ses traits , sa vive ressemblance ;  
C'est son écorce enfin , sa vaporeuse essence<sup>2</sup>.

La Nature pour nous n'en fit point un secret ;  
Le regard attentif le voit dans chaque objet.  
Ici , du bois poreux s'exhale la fumée ;  
Là , fuit le doux parfum d'une essence embaumée ;  
Ailleurs , flotte un tissu transparent , dilaté :  
Tel est le vêtement que l'insecte a quitté ,  
Ou l'humide réseau , l'enveloppe assouplie  
Dont le veau se délivre aux portes de la vie ,  
La robe des serpens délaissée en nos bois.  
De l'émanation tu connais donc les lois :  
Ainsi des moindres corps sans cesse se dégage  
Une légère , molle et volatile image :  
Car les plus grands objets , comme les plus petits ,  
A de pareils destins naissent assujettis.  
Tous sont environnés de substances actives  
Qui , sans perdre leur rang , leurs formes primitives ,  
Impalpables , des corps fuyant l'extrémité ,  
S'élancent dans les airs avec rapidité.

Mais leurs flots vaporeux sortis du sein des masses ,  
Plus librement encor s'exhalent des surfaces .  
Telles sont les couleurs : vois ces rideaux mouvans  
Étendus sur la scène et gonflés par les vents <sup>b</sup> ;  
Du reflet de la pourpre et des feux de l'aurore  
Dans son vaste circuit l'enceinte se colore.  
Les rangs multipliés d'avidés spectateurs ,  
Les images des dieux , les graves sénateurs ,  
Et des jeunes beautés la foule ravissante ,  
Sont empreints tour à tour d'une lueur tremblante.  
Moins le jour y répand son éclat radieux ,  
Plus ces brillans reflets ont de charme à nos yeux.  
Et , comme des couleurs fuit la teinte éclatante ,  
De tous les corps s'échappe une image flottante.  
Du simulacre enfin tu connais le secret ;  
Il s'exhale , se perd , s'efface et reparaît.  
Tu connais ce tissu diaphane , éphémère ,  
Que l'œil ne peut saisir dans sa course légère.  
Si l'odeur , la fumée et mille objets divers  
Nagent disséminés dans le vague des airs ,  
C'est qu'à peine sortis du sein qui les renferme ,  
De leur route indécise ils rencontrent le terme.

Péniblement chassés des replis sinueux ,  
 Ils se sont divisés dans leur cours tortueux ;  
 Tandis que des couleurs les membranes fluides <sup>4</sup>  
 Des surfaces soudain coulent à flots rapides.

Le miroir , le corps lisse et le cristal des eaux  
 Des lieux environnans retracent les tableaux.  
 De l'image à l'objet la ressemblance extrême  
 Annonce un simulacre , une part de lui-même.  
 De la Nature , enfin , ce jeu mystérieux  
 Tour à tour se dérobe et se montre à nos yeux.

Ces images sans nombre , échappant isolées ,  
 Au centre du miroir s'arrêtent assemblées ;  
 Et leur foule grossie , après divers trajets ,  
 Imprime sur nos sens la forme des objets.

Qui peut peindre des corps l'extrême petitesse ,  
 Déterminer leur poids , leur forme , leur souplesse ?  
 Tel être obtient la vie , est sensible , agissant ,  
 Et demeure invisible à l'œil le plus perçant.  
 Quel est son faible cœur , l'organe de sa vue ,  
 Et de ses alimens la tortueuse issue ?  
 Quelle étroite étendue offrent les élémens  
 Créateurs de son ame et de ses sentimens ?

Par la Nature enfin leur limite est tracée :  
Mais lointaine , elle fuit , échappe à la pensée.

Frappons légèrement le calice des fleurs <sup>5</sup>,  
L'absinthe , le panace aux mobiles couleurs ,  
L'aurone , distillant des suc<sup>s</sup> encor plus âcres ;  
L'air soudain se remplit de nombreux simulacres.  
Leur foule nous poursuit en tourbillons errans ;  
Nul choc n'a décélé leurs esprits odorans :  
Combien donc chaque image est petite et bornée ,  
Comparée à l'objet dont elle est émanée !  
Non , Memmius , jamais l'esprit le plus subtil  
De ce dédale obscur ne saisira le fil.

Le simulacre , enfin , qui dans l'air se balance ,  
N'a point toujours aux corps emprunté sa substance :  
Il en est qui , dans l'air tout à coup répandus ,  
Par leur propre pouvoir s'élèvent suspendus ,  
Sous la voûte des cieux vogue leur masse énorme ;  
Des chocs tumultueux font varier sa forme.  
Tels , sont amoncelés les nuages mouvans ,  
Aux champs aériens balancés par les vents ;  
Leur humide vapeur lentement se promène ,  
Tourbillonne , et du ciel envahit le domaine.

Ils rassemblent tantôt des géans monstrueux ,  
 Qui parcourent l'espace à pas impétueux ;  
 Tantôt , l'une sur l'autre entassent des montagnes ,  
 Qui pressent de leur poids les célestes campagnes ;  
 Des rochers , expulsés de leurs flancs ténébreux ,  
 Du soleil par instant laissent briller les feux :  
 Tantôt , un monstre affreux verse au loin les ténèbres ,  
 Et dérobe le ciel sous des voiles funèbres .

Avec quelle abondance et quelle agilité  
 Des simulacres fuit l'essaim précipité !  
 La surface des corps , où commence leur course ,  
 Est de leurs flots légers l'intarissable source .  
 Ils coulent à jamais , rapides , vaporeux ,  
 Pénètrent les tissus diaphanes , poreux ;  
 S'ils rencontrent le bois , les métaux ou la pierre .  
 Ils se heurtent : soudain ils bornent leur carrière .  
 Par le choc violent affaiblis ou brisés ,  
 Dans l'air qui les entoure ils flottent divisés .  
 Le corps dont la surface est solide et brillante ,  
 Assemble et réfléchit leur foule turbulente .  
 Tel le miroir te rend l'image qui s'enfuit ;  
 Aussitôt qu'aperçu ton geste est reproduit .

## CHANT QUATRIÈME.

11

Menus, légers, doués d'une extrême vitesse,<sup>4</sup>  
Des surfaces des corps ils coulent donc sans cesse<sup>6</sup> ;  
Un même instant les voit, rapidement lancés,  
Naître, s'évaporer, renaître à flots pressés.

Si, dans un seul instant, l'astre de la lumière  
Épand l'éclat du jour sur la Nature entière ;  
Et si de ses rayons l'impétueux torrent  
Tombe, renaît, s'écoule et s'augmente en courant ;  
Ainsi de tous les corps une furtive image  
S'échappe en sens divers, s'envole et se propage :  
Car, offrez le miroir de différens côtés,  
Tous les corps aussitôt vers lui sont reportés.

Le ciel brille, répand sa clarté la plus pure,  
Et se couvre soudain d'une vapeur obscure ;  
Il semble que, fuyant les gouffres infernaux,  
Sous les voûtes du ciel l'ombre coule à grands flots :  
Les nuages affreux où couvent les tempêtes,  
L'un sur l'autre entassés, s'étendent sur nos têtes ;  
Le jour fuit ; de leurs flancs, sombres et spacieux,  
L'effroi sort en silence et plane dans les cieus<sup>7</sup> :  
L'œil ne pourrait juger quelles faibles images  
Composent les vapeurs, alimens des orages.

Tu veux qu'à tes regards enfin soit présenté  
 L'essor du simulacre et sa fluidité.  
 Aux confins de l'espace, aux profondeurs du vide,  
 Pour te peindre sa course, invisible, rapide,  
 Je fais les longs discours ; à mes doctes leçons  
 De ma lyre pour toi j'unirai les doux sons :  
 Car la voix de la grue, importune et bruyante,  
 Fatigue bien plutôt l'oreille impatiente,  
 Que le chant mesuré, précis, mélodieux,  
 De l'oiseau du Méandre exhalant ses adieux.

Aux corps les plus légers appartient la vitesse ;  
 Les élémens subtils redoublent leur souplesse.  
 En touchant l'horizon, l'astre de l'Univers  
 Inonde de ses feux l'immensité des airs :  
 D'atômes déliés se forme leur fluide ;  
 Errans, précipités dans les plaines du vide,  
 Ses rayons combattus se poussent en courant,  
 Comme les flots poussés par les flots du torrent.  
 La lumière aussitôt fournit à la lumière :  
 Elle part, elle atteint au bout de sa carrière.  
 De son brillant foyer rapidement lancé,  
 Le rayon qui s'échappe est déjà remplacé ;

Le simulacre ainsi des corps fuit la surface ,  
Et parcourt à l'instant les gouffres de l'espace.

En se précipitant du céleste séjour ,  
Si les feux que sur nous répand le dieu du jour ,  
Dorent les champs de l'air, le vaste sein de l'onde ,  
Et dans leur prompt essor envahissent le monde ;  
Combien plus aisément , libre dans ses efforts ,  
Le simulacre échappe aux surfaces des corps !  
Pénétrant et léger , sans obstacle il s'élançe ;  
Un seul moment lui livre une étendue immense ;  
Il pourrait , en tombant de la hauteur des cieux ,  
Devancer les rayons de l'astre radieux.

De sa rapidité vois la preuve constante :  
Prêts à recommencer leur carrière éclatante ,  
Quand s'allument au ciel les nocturnes flambeaux ,  
Épanchons sur le sol le pur cristal des eaux ;  
Les astres tout à coup sont réfléchis dans l'onde :  
Comment donc , attiré de la voûte du monde ,  
Leur éclat , plus actif que le rapide éclair ,  
Franchit-il à l'instant les abîmes de l'air ?

De l'émanation tout ressent la puissance :  
Au foyer du soleil la chaleur prend naissance ;

Le froid nait des frimas ; sans cesse répandus ,  
Mille sons différens voltigent confondus.  
Parcours de l'océan les bords blanchis d'écume ;  
Du fluide agité tu ressens l'amertume.  
Si la myrrhe suave est broyée à nos yeux ,  
L'odorat en saisit les sucs délicieux ;  
Du calice des fleurs un doux parfum s'échappe :  
Quelque émanation incessamment nous frappe.  
Ainsi , libre de voir , de toucher et d'ouïr ,  
Ami, dans tous les tems un être peut jouir<sup>8</sup>.

Tu le sais, le toucher , durant la nuit obscure ,  
Révèle des objets la masse et la structure ;  
Il supplée au regard , et jamais la clarté  
Ne révoque l'arrêt que ce sens a porté.  
Ainsi , de la Nature étonnante merveille ,  
De la vue et du tact l'origine est pareille ;  
Les images , sans cesse exerçant leur pouvoir ,  
Seules ont à nos yeux enseigné l'art de voir.

De leurs flots continus l'écoulement rapide  
S'échappe , et se répand où le hasard le guide :  
Mais le don de la vue aux yeux seuls appartient.  
Sur tous les points divers où le regard parvient ,

Il saisit des objets la forme et les nuances ;  
Les images alors révèlent les distances ;  
Entre elles et l'organe avec force poussé ,  
L'air élastique et vif s'est bientôt amassé ;  
Tout à coup il reflue, et , frappant la prunelle,  
Glisse dans sa longueur et s'enfonce avec elle.  
Plus la colonne d'air s'étend et s'épaissit ,  
Plus le mobile aspect recule et s'obscurcit.  
Mais, comme de ce jeu la vitesse est extrême ,  
La distance nous frappe avant l'image même.

Peut-être, diras-tu, ministres de nos sens,  
Les simulacres vains, mais toujours agissans,  
Faits pour rendre à nos yeux les objets accessibles,  
Dès qu'ils sont divisés, demeurent invisibles.  
Mais, quand le froid piquant nous arrache des pleurs,  
Quand vers nous le zéphir porte l'esprit des fleurs,  
Vois-tu dans l'aquilon, dans l'essence embaumée,  
Les principes nombreux dont leur masse est formée ?  
Tels sont, ô Memmius, les effets du toucher :  
Frappe légèrement le bord de ce rocher ;  
Tandis que sa surface est à peine effleurée,  
De l'âpreté du roc ta main s'est assurée.

Cherchons pourquoi l'image , au-delà du miroir ,  
Dans un site lointain se laisse apercevoir.  
Du sein de nos maisons , à travers une issue ,  
C'est ainsi qu'au dehors se promène la vue.  
A leur juste distance elle voit chaque objet :  
Car deux colonnes d'air remplissent le trajet.  
Entre la porte et l'œil se place la première ;  
L'autre rapidement ramène la lumière :  
L'image des objets se rapproche , la suit ,  
Et dans l'organe même aussitôt s'introduit.  
Dès que sur le miroir notre vue est portée ,  
Notre image elle-même est déjà projetée ,  
Mais ne revient à nous qu'en poussant tour à tour  
Les flots d'air qu'elle amasse en son brusque retour.  
L'image à nos regards apparaît plus lointaine ;  
De deux colonnes d'air est né ce phénomène<sup>9</sup>.

Vois quels sont des miroirs les merveilleux effets ;  
En peignant notre image , ils transposent ses traits :  
Elle vole , les frappe et revient sur sa trace ;  
Mais , vers nous ramenée , elle change de face.  
Apprends le jeu secret de son rapide essor :  
Lorsqu'un masque , formé d'argile humide encor ,

Sur un bloc arrondi se pose et se replie,  
Sa forme en sens contraire est soudain rétablie.  
A leur poste nouveau tous les traits sont fixés ;  
L'un par l'autre les yeux sont déjà remplacés.  
C'est ainsi que l'image, en sa vitesse extrême,  
En fuyant le miroir, se retourne elle-même.

De miroir en miroir elle peut en courant  
Nous ramener six fois le simulacre errant.  
Malgré l'obliquité, la place ou la distance,  
Les objets d'alentour révèlent leur présence ;  
Contraints de s'arracher aux plus profonds réduits,  
En se multipliant vers nous ils sont conduits.  
Ainsi par les miroirs l'image est apportée :  
A gauche le premier l'a-t-il représentée,  
Le second la retourne, et, par un prompt essor,  
Un troisième la prend et la retourne encor.

Dans les miroirs, dis-tu, taillés à double face,  
Dans sa pose, il est vrai, notre corps se retrace ;  
Son image, soumise à l'oblique reflet,  
Revient frapper nos yeux par un double trajet.  
Peut-être le miroir à sa fuite s'oppose,  
Et, dans ce prompt débat, la pousse et la transpose.

Fidèle imitateur du corps qui le produit ,  
Le simulacre vient, comme toi , revient, fuit ;  
Par tes pas , du miroir quand la ligne est franchie ,  
Ton image s'échappe et n'est plus réfléchie.  
La Nature a voulu que l'image en son cours  
Ne se permit jamais de sinueux détours.

L'objet resplendissant à la vue est contraire.  
L'astre du jour punit le regard téméraire ,  
Qui , charmé d'explorer la course de ce dieu ,  
Se fixe obstinément sur son trône de feu.  
Ses simulacres , joints à sa force invincible ,  
Tombent du haut des airs sur l'organe sensible.  
Et nos yeux sont blessés près d'un foyer brillant ,  
Quand des flammes soudain l'aiguillon pétillant  
Avec rapidité s'élance en leur orbite ;  
Un contact corrosif la comprime et l'irrite.  
Chaque objet devient jaune à l'œil d'un bilieux :  
Car une âpre vapeur l'entourne en tous lieux ;  
S'échappant de son corps , de fétides semences  
Sur les lieux d'alentour impriment leurs nuances ;  
Ou , versé dans son sang , un suc pernicieux  
Ne lui laisse entrevoir la lumière des cieux

Qu'à travers un tissu que l'humeur évapore ,  
Et d'un reflet doré tout pour lui se colore.

On découvre aisément , du fond d'un noir séjour,  
Les objets exposés à la clarté du jour.  
De l'œil l'air ténébreux s'approche davantage ;  
Le premier , de l'organe il saisit le passage ;  
Bientôt il est suivi par des flots lumineux ,  
Qui dissipent de l'œil l'obstacle nébuleux :  
Leur rapide finesse écarte le nuage ,  
Et l'objet du dehors nous offre son image.  
L'œil ne peut , dans les lieux où règne la clarté ,  
Percer d'un noir réduit l'épaisse obscurité ;  
L'air sombre le dernier se présente à la vue ;  
Il la suit , s'en empare , en interdit l'issue.

Quand au loin des cités se découvrent les tours ,  
Leur surface carrée arrondit ses contours ;  
L'angle confus s'efface , et la masse lointaine  
Blanchit et n'offre plus qu'une forme incertaine ;  
Par le choc continu de l'air qu'il a froissé ,  
Leur simulacre aigu nous parvient émoussé.

L'ombre imite le geste : à nos pas asservie ,  
Elle ne paraît point étrangère à la vie ;

Mais l'ombre n'est que l'air privé de la clarté.  
 Notre corps dans sa marche , avec rapidité ,  
 Au rayon lumineux ouvre ou ferme un passage ;  
 Tour à tour la lueur s'éteint et se propage ;  
 Alors , comme un témoin agile , curieux ,  
 La même ombre circule et nous suit en tous lieux.  
 Des rayons éclatans , précipités en foule ,  
 Produisent la lumière ; et ce torrent s'écoule ,  
 Renaît , abonde , fuit ; tel un fuseau de lin ,  
 Dévidé dans le feu , disparaîtrait soudain.  
 C'est ainsi que la terre à sa superficie  
 Tantôt est lumineuse , et tantôt obscurcie.

Voir l'ombre et la clarté , tel est l'emploi des yeux :  
 Ne les accusons point d'être fallacieux.  
 Mais est-ce la même ombre ou la même lumière  
 Qui fuit d'un lieu vers l'autre , et change en sa carrière ?  
 Et moi , du phénomène ai-je offert le secret ?  
 C'est à la raison seule à prononcer l'arrêt.  
 L'œil ne peut des objets discerner la nature ;  
 Le jugement adopte ou bannit l'imposture.

Le vaisseau qui nous porte et feud les flots amers ,  
 Nous paraît immobile en volant sur les mers.

Au contraire , celui que son ancre captive ,  
Semble éloigner de nous sa voile fugitive ;  
Opposée en son cours au vent qui nous conduit ,  
Vers la poupe la rive et s'élance et s'enfuit.  
Cet astre aux champs de l'air paraît fixer sa masse ;  
Mais de quel vol rapide il traverse l'espace !  
Porté de l'horizon jusqu'au sommet des cieus ,  
Il s'abaisse , descend et s'éclipse à nos yeux.  
Du dieu de la lumière , ou du flambeau nocturne ,  
La raison seule apprend la marche taciturne.  
Au loin sur l'océan , vois-tu ces monts divers  
Se confondre , blanchir , se perdre dans les airs ?  
Ils ne forment qu'une île ; et la plus faible issue  
Dans leurs vastes rochers n'est pas même aperçue ;  
Tandis qu'entre ces monts sont de larges canaux ,  
Où voguent à la fois d'innombrables vaisseaux.  
Lorsqu'un enfant pivote et tourne sur lui-même ,  
Il croit voir , entraînés d'une vitesse extrême ,  
Les temples d'alentour , les palais circuler ,  
Et leurs combles tremblans tout prêts à s'écrouler.  
Dès que l'aube blanchit les célestes campagnes ,  
Le soleil apparaît au sommet des montagnes ;

Avant de s'élançer dans son cours embrasé ,  
Il siège sur leur cime : au regard abusé  
A peine cent jets d'arc ont marqué sa distance ;  
Entre l'astre et ces monts quel intervalle immense  
Se prolonge pourtant !... Sous la voûte de l'air  
Sont des peuples , des champs , des cités et la mer :  
Des régions sans nombre au-delà de son onde  
S'étendent tour à tour jusqu'aux bornes du monde <sup>10</sup>.

Sur ces pierres s'étend un léger amas d'eau.  
De l'humide cristal observe le tableau :  
Là , sous tes pieds , s'enfonce un aussi vaste espace  
Que celui qui du ciel arrondit la surface ;  
Et, comme au fond d'un gouffre, en ses flancs entr'ouverts  
La terre te découvre un nouvel univers ;  
Un autre firmament te soulève ses voiles ,  
Et dans ses champs d'azur roulent des flots d'étoiles.

Lorsqu'à travers ce fleuve un coursier te conduit ,  
Regarde à tes pieds l'eau qui bouillonne et s'enfuit ;  
Si le coursier s'arrête , une force soudaine  
A tes yeux cependant et le pousse et l'entraîne ;  
Et , comme toi , le bord , avec rapidité ,  
Vers la source du fleuve a soudain remonté.

De son extrémité contemple ce portique ;  
L'édifice imposant est partout symétrique,  
A l'œil qui le parcourt cependant il décroît ;  
Dans sa vaste longueur il devient plus étroit ;  
Il s'abaisse , s'abaisse , et la voûte inclinée  
Telle qu'un cône immense est enfin terminée.

Quand le navigateur , au vaste sein des mers ,  
Ne voit plus que les flots et la voûte des airs ,  
Sans doute il doit penser que le flambeau du monde  
Se rallume et s'éteint dans les gouffres de l'onde.  
N'accusons point ses yeux d'un faux discernement.

Novice encore aux jeux du liquide élément ,  
Tu crois voir les vaisseaux que le zéphir entraîne ,  
Renversés , s'engloutir sous la mouvante plaine ;  
Et l'aviron , trompant l'effort des matelots ,  
Se replier cent fois sous le cristal des flots.

Lorsque le vent nocturne , au séjour des orages ,  
Chasse rapidement les mobiles nuages ,  
Phébé par intervalle offre son doux flambeau ,  
Et paraît dans les cieux tenter un cours nouveau.

De l'œil légèrement si nous pressons l'orbite ,  
Tout paraît se doubler et franchir sa limite ;

Nos flambeaux par deux fois réfléchissent leurs feux ;  
De moitié sont accrus nos meubles somptueux ;  
Et l'homme , nous offrant un bizarre assemblage ,  
Avec un double corps porte un double visage.

Du calme et doux sommeil savourant les pavots ,  
Quand l'homme s'abandonne au plus profond repos ,  
Il croit jouir encor des scènes de la vie ;  
Et , quoique sur ses yeux l'ombre soit épaissie ,  
Il admire l'éclat du plus riant séjour ,  
Et repaît ses regards de la clarté du jour.  
Prisonnier voyageur , dans son étroit asile ,  
De climats en climats tour à tour il s'exile ,  
Gravit sur les rochers , fuit , traverse les mers ,  
Et du fond de sa couche envahit l'univers.  
Rien ne trouble des nuits l'ombre silencieuse ;  
Mais pour lui retentit la lyre harmonieuse :  
Il écoute , on l'appelle : et , dictant des leçons ,  
De sa bouche muette il croit tirer des sons.

De notre illusion telle est donc la puissance :  
Aux écarts de l'esprit l'erreur doit sa naissance.  
Il accuse les sens , alors qu'il est séduit  
Par un prestige vain que lui-même a produit.

Trop heureux le mortel , noblement téméraire ,  
Qui , fuyant le sentier où rampe le vulgaire ,  
Des rapports de ses sens a toujours repoussé  
Les songes imposteurs dont l'esprit est bercé !

L'homme , pour qui le doute est l'unique science ,  
N'est pas même assuré de sa propre ignorance :  
Déjà dans cet aveu son arrêt est dicté.

Non , je ne combats point sa triste absurdité.  
Où l'atteindre en effet , quand sa folle pensée  
Au chemin de l'erreur s'enfonce renversée ?  
Sous ces voiles enfin , par son doute épaissis ,  
Il s'ignore lui-même ; et , toujours indécis ,  
Dans ce dédale obscur se distinguant à peine ,  
Vers le faux et le vrai quel instinct le ramène ?

Les sens libres d'erreur , auguste vérité ,  
Seuls à nos faibles yeux font briller ta clarté ;  
Ils sont les protecteurs , les guides de la vie.  
Dira-t-on que , des sens dirigeant l'énergie ,  
Notre raison supplée à leurs goûts imparfaits ?  
Mais sa propre existence est un de leurs bienfaits ;  
Sitôt qu'ils ont erré , le doute est son partage.  
Les sens de s'entr'aider auraient-ils l'avantage ?

Quoi ! la vue à l'ouïe éclaircirait le son !  
 L'odorat au regard étendrait l'horizon !  
 Et si le tact enfin devenait trop timide ,  
 Le goût officieux lui servirait de guide ?  
 Non ; chacun de nos sens a son but , son emploi ;  
 Sa carrière est tracée ; une immuable loi  
 De chaque sentiment a restreint la limite ;  
 A se manifester la Nature l'invite.  
 Chaque sens , occupé de son propre intérêt ,  
 Toujours isolément doit porter son arrêt.  
 Mais qu'il se trompe enfin , ou que l'instinct l'éclaire ,  
 En tous tems , en tous lieux son rapport est sincère.

Un objet angulaire est rond dans le lointain ;  
 Sur la cause , l'esprit peut flotter incertain.  
 Je ne définis pas cette double apparence ;  
 Mais du rapport des sens dépend notre existence :  
 Par eux l'objet nuisible est bientôt découvert :  
 Tu reconnais l'abîme à tes pieds entr'ouvert ;  
 Tu prévois tes besoins , dissipes tes alarmes ,  
 Ou voles vers le lieu qui te promet des charmes.  
 L'orateur téméraire , armé contre les sens ,  
 Émoussera sans fruit tous ses traits impuissans.

Ainsi , quand l'architecte érige un édifice ,  
S'il n'asservit son art qu'au pouvoir du caprice ,  
Si l'équerre , posant sur des points inégaux ,  
N'observe ni l'à-plomb , ni les justes niveaux ;  
L'ignoble monument est sans force et sans grâce ;  
Un vice destructeur mine en secret sa masse :  
De membres discordans cet ensemble imparfait  
Menace de crouler , et s'écroule en effet.  
Sans le secours des sens , telle , de la pensée  
L'œuvre vaine et fragile est bientôt renversée.

Mais comment chaque sens est-il donc affecté  
Selon ses goûts , sa forme , ou son agilité ?  
A fouiller ces secrets ma muse doit prétendre  
Les accens de la voix n'ont pu se faire entendre  
Qu'à l'instant où les sons , dans l'oreille introduits ,  
Pénètrent ses obscurs et sinueux réduits.  
Car tu connais du son la corporelle essence :  
Du sein vers le gosier , la voix monte , s'élance ;  
Elle dilate , emplit ses canaux entr'ouverts ,  
Et froisse l'orifice en fuyant dans les airs.

Vois , lorsqu'un orateur , dès la naissante aurore ,  
Fait tonner au barreau sa voix mâle et sonore :

Du feu de la querelle enflammant ses discours ,  
Jusqu'au retour du soir s'il prolonge leur cours ,  
De ses nerfs fatigués la molle défaillance  
Altère et glace enfin sa bouillante éloquence :  
Oui , puisque de la vie elle use les ressorts ,  
Notre voix participe à l'essence des corps.

Mais de ses élémens la forme ou la souplesse  
Enfante sa douceur , son éclat , sa rudesse.  
L'ouïe est-elle ouverte aux mêmes élémens ,  
Quand la trompette éclate en longs frémissemens ,  
Quand du cor recourbé sort un rauque murmure ,  
Ou lorsque de sa voix douce , flexible et pure ,  
Le cygne , modulant les sons mélodieux ,  
Exhale au bord des flots ses douloureux adieux ?

Lorsque les sons , chassés du fond de la poitrine ,  
Montent vers le palais , la langue les combine :  
Cette agile ouvrière articule les mots ,  
Et la lèvre attentive en marque le repos.  
Si le trajet est court , la mobile parole  
Vers l'ouïe aisément se dirige et s'envole ;  
Dans ses canaux secrets , avec rapidité ,  
Elle glisse , transmet sa force et sa clarté.

Mais dans un long espace elle flotte indécise ;  
Le fluide de l'air l'égare et la divise ;  
Elle produit alors des sons entrecoupés ,  
Des murmures confus, au hasard échappés.  
Enfin , quand du crieur la voix retentissante  
Informe un peuple entier de quelque loi récente ,  
En des milliers de voix , divisée à l'instant ,  
Elle conserve encore un son pur , éclatant ,  
Qui sur la foule immense aussitôt vole , plane ,  
Et , messenger fidèle , avertit chaque organe <sup>44</sup>.

Pourtant , si nul organe à son cours n'est offert ,  
Libre , elle fuit au loin , s'affaiblit et se perd ;  
Mais , par un corps solide avec force heurtée ,  
Promptement vers sa source elle est précipitée ;  
Elle échappe et revient par différens trajets :  
Tels , d'un miroir à l'autre arrivent les objets.  
Ainsi l'écho pour toi dévoile ses mystères :  
Tu vois pourquoi les monts , les antres solitaires ,  
Avec fidélité répondent à la voix :  
Quand de nos compagnons , égarés dans les bois ,  
Le cri résonne au loin sous la sombre verdure ,  
L'écho répond , l'écho le répète et murmure.

Et moi , j'ai vu des lieux où le plus léger bruit  
 A l'oreille étonnée est sept fois reproduit ;  
 Tant la voix fugitive , aisément agitée ,  
 De colline en colline est vers nous reportée !  
 Aussi de ces cantons tous les pâtres voisins  
 Les supposent remplis de Nymphes , de Sylvains ,  
 Qui , charmant de la nuit le ténébreux silence ,  
 Aux doux accords du luth bondissent en cadence ;  
 Et la flûte bruyante à leurs accens joyeux  
 Par intervalle unit ses sons harmonieux.  
 Pan marche vers ces lieux ; de pins il s'environne ,  
 Sur sa tête amphibie agite sa couronne ,  
 Et sa lèvre mobile , ignorant le repos ,  
 D'interminables sons fait gémir ses pipeaux.  
 Telle est l'illusion de ce peuple rustique ;  
 Peut-être voulut-il , adroit ou fanatique ,  
 Prouver que son pays , ses bois mystérieux ,  
 Ne méritaient l'oubli ni le mépris des dieux.  
 Les sources de l'erreur sont donc inépuisables.  
 Oh ! que l'esprit humain est avide de fables <sup>12</sup> !

Par un voile léger le regard est borné ,  
 Et le son vers l'ouïe est toujours ramené.

La cloison nous sépare , et l'active parole  
De l'un à l'autre fuit , et retourne , et s'envole ;  
Elle franchit du bois les pores sinueux.  
Mais tout corps interdit l'usage de nos yeux ,  
S'il n'a , comme le verre , un tissu diaphane  
Qui reçoive l'image et la porte à l'organe.

Les sons loin du gosier volent en sens divers ,  
Et leur essaim pallule en voguant dans les airs.  
Ainsi , d'un seul foyer quelques faibles parcelles  
Se divisent soudain en milliers d'étincelles.  
Aux lieux les plus secrets , oui , la voix s'introduit ,  
Entoure l'orateur , partout se reproduit ;  
Chaque image , au contraire , a , pour être aperçue ,  
Une route directe , une facile issue.  
La ligne du regard est sans obliquité ;  
Mais le bruit aisément parvient de tout côté.  
Il est vrai que la voix , dans l'air qui la repousse ,  
Par ses nombreux efforts se divise et s'émousse :  
Elle arrive à l'oreille et ne lui porte plus  
Que des murmures vains et quelques mots confus.

Dans un sujet ingrat ma muse nous entraîne :  
Je peins des alimens le secret phénomène.

D'abord , les pénétrant par sa douce chaleur ,  
La bouche les triture , exprime leur saveur :  
Telle , sous notre main l'éponge comprimée  
Expulse en écumant l'eau qu'elle a renfermée <sup>13</sup>.  
Leur suc jaillit , s'épanche , et bientôt , moins épais ,  
Circule , en pénétrant les pores du palais.  
De la langue aussitôt les fibres chatouilleuses  
Ouvrent à la saveur des routes sinueuses.  
Lorsque ses élémens sont lisses , humectés ,  
Les organes du goût mollement sont flattés ;  
Dans le moite séjour de la langue mobile  
La douce volupté se choisit un asile.  
Au contraire , formé d'atômes anguleux ,  
Le mets porte à l'organe un contact douloureux.

Des voluptés du goût le palais est le siège ;  
Lui seul de la Nature obtint ce privilège.  
Mais quand , par le gosier dans le corps descendus ,  
Les mets décomposés sont en nous répandus ,  
Des sensualités alors le charme cesse.  
Qu'importe , en répondant à la faim qui nous presse .  
Que par un suc exquis l'organe soit flatté ,  
Si , dans tous ses canaux aisément dilaté ,

Et dispensant bientôt sa féconde influence ,  
L'aliment entretient le feu de l'existence ?

Mais , dis-tu , l'aliment , propice , savoureux ,  
Quelquefois se transforme en venin dangereux ;  
De nos mets les plus doux la saveur embaumée  
Pour les vils animaux devient envenimée.

Prodigieux contraste ! oui , le même repas  
Alimente la vie et donne le trépas.

Le serpent , humecté par la salive humaine ,  
Se roule , se déchire , et périt sur l'arène.

Pour la caille et la chèvre appât délicieux ,  
L'ellébore offre à l'homme un suc pernicieux.

Connais toutes les lois que la Nature impose :  
D'atômes variés chaque être se compose.

J'ai peint de ce sujet la vaste profondeur :

Toute espèce diffère en formes , en grandeur :

Et la variété sur les corps répandue ,

Dans leurs ressorts secrets est bien plus étendue :

L'organe délicat aux saveurs destiné

En mille sens divers est surtout combiné ;

Ses pores sont étroits , ovales , circulaires ,

Polygones , carrés , longs ou triangulaires.

Si l'aliment , offert à des êtres nombreux ,  
Pour l'un est bienfaisant , pour l'autre est douloureux ,  
C'est que , sous une forme arrondie et menue ,  
Son suc dans tel palais mollement s'insinue ;  
Tandis qu'âpre , anguleux , avec peine introduit ,  
Il peut d'autres gosiers déchirer le conduit.

Suis mes pas , Memmius ; explorons la Nature.  
Lorsque dans ses canaux s'émeut la bile impure ,  
Et que son noir venin , à flots précipités ,  
Ébranle les ressorts de nos sens irrités ;  
Leurs principes troublés , dépourvus d'harmonie ,  
Ne peuvent ranimer l'instrument de la vie ,  
Et du corps abattu la bouillante chaleur  
Ne livre plus d'accès qu'aux traits de la douleur.

Je chante les parfums : incessamment errante ,  
Du sein de tous les corps la vapeur odorante  
S'exhale dans les airs ; son prompt écoulement  
Renaît , s'échappe , fuit et renaît constamment.  
Mais selon les sujets sa puissance diffère :  
Par cette exhalaison continue et légère ,  
La Nature signale à ses hôtes nombreux  
Ou l'objet bienfaisant , ou l'objet dangereux.

Vers un cadavre infect ainsi l'autour avide ,  
Averti par le vent , porte son vol rapide ;  
Par l'haleine des fleurs attirée en leur sein ,  
L'abeille , en bourdonnant , commet son doux larcin ;  
Le fumet , exhalé de la perdrix craintive ,  
Décèle au chien ardent sa trace fugitive :  
Et l'oiseau vigilant protecteur des Romains ,  
Apprend par le zéphir l'approche des humains.

Le bruit vole et franchit une immense carrière ;  
Mais les flots odorans n'ont qu'une étroite sphère :  
Ils se dispersent , vont , se traînent lentement ;  
Même avant que l'organe en ait le sentiment ,  
Souvent au sein des airs , où le vent les balance ,  
Monte et s'évanouit leur vaporeuse essence.  
Du centre des objets avec peine sortis ,  
Par un premier effort ils marchent ralentis.  
Et qui peut en douter ? chaque essence embaumée  
Au sein même des corps se combine enfermée :  
Car broyés , ou réduits par les feux dévorans ,  
Ils exhalent des sucs plus vifs , plus pénétrants.  
Les principes d'ailleurs de ces vapeurs humides ,  
Plus lourds que ceux du son , deviennent moins rapides.

Dans leur marche engourdis , messagers inactifs ,  
Ils n'offrent à nos sens que des rapports tardifs :  
Élancé sur sa proie , aussi le chien avide  
Suit , perd , quitte et reprend la vapeur qui le guide.

Les images sans doute , ainsi que les couleurs ,  
Ont la diversité des parfums , des saveurs ;  
Selon qu'avec nos sens l'image se marie ,  
Son jeu mobile et prompt se combine et varie.  
L'indomptable lion recule de terreur  
Devant le fier oiseau , du jour avant-coureur<sup>14</sup> ,  
Qui bat l'air de son aile , et , d'une voix sonore ,  
Proclame avec éclat le retour de l'aurore.  
Des atômes perçans , exhalés de son corps ,  
De l'organe du monstre ont blessé les ressorts :  
Ils portent dans son ame une vive secousse ,  
Tandis que sur nos yeux leur trait meurt ou s'émousse ,  
Ou lancé dans l'orbite , en sortant tour à tour ,  
Il peut sans l'offenser ménager son retour.

Apprends par quel pouvoir tout à coup fécondées ,  
Nos ames font sans nombre éclore les idées.  
Des simulacres vains , errans dans l'univers ,  
Voltigent , présentés sous mille aspects divers ;

Leur essaim en tous sens circule et se déplace ,  
Se rencontre , se mêle , au hasard s'entrelace.  
Tels on voit d'Arachné les fragiles tissus  
Confondre , en se touchant , leurs fils inaperçus <sup>15</sup> ;  
Ou tel l'or se comprime en feuilles amincies.  
Ils sont plus déliés que les superficies  
Qui portent vers nos yeux l'image des objets ,  
Puisqu'au fond de nos corps , par des conduits secrets ,  
De l'ame ils vont frapper la délicate essence  
Et réveiller le jeu de son intelligence.  
C'est par eux qu'elle observe , au sein d'un doux repos ,  
Le mélange effrayant de sinistres tableaux ,  
De Centaures hideux , de Scyllas , de Chimères ,  
Et de morts arrachés aux antres funéraires.  
Oui , l'atmosphère abonde en simulacres vains :  
Les uns ont formé seuls leurs vaporeux essaims ;  
D'autres naissent des corps : bientôt leur assemblage  
De spectres monstrueux produit l'affreuse image ;  
C'est ainsi qu'émané de l'homme et du coursier ,  
Leur mélange enfanta le Centaure guerrier.  
Car sans doute jamais la main de la Nature  
Du monstre n'eût tracé la bizarre structure.

Leur forme , leurs contours , et sans but et sans art ,  
Sont les fruits passagers de l'aveugle hasard.

Ainsi naît et s'enfuit la nocturne cohorte  
Des fantômes légers qu'un songe nous apporte ;  
Leur rapide souplesse et leurs constans efforts  
De l'ame au premier choc ébranlent les ressorts :  
Sa substance irritable , agile , active et frêle ,  
Obéit à l'instant au signal qui l'appelle.

Ami , pour te convaincre entends la vérité :  
Si chaque simulacre enfin n'est enfanté  
Par l'objet dont le jour nous offrit la présence ,  
Peut-il en conserver l'exacte ressemblance ?  
Ce lion dans le cirque avait frappé nos yeux ,  
Et son image vole et nous suit en tous lieux ;  
Sans doute elle est alors plus mobile , plus vaine ;  
Mais l'ame l'aperçoit , la recueille sans peine.  
Lorsque le doux sommeil appesantit les sens ,  
L'ame agite en secret ses ressorts tout-puissans :  
Et les scènes enfin que notre œil vit éclore ,  
Dans le sein du repos nous assiègent encore ;  
Leur foule , reproduite en un mouvant tableau ,  
De la vérité même a conservé le sceau.

Ainsi l'homme abusé croit revoir , croit entendre  
Les amis dont la tombe a recueilli la cendre.  
Le souvenir alors incertain , affaîssé ,  
Ne peut interroger le livre du passé ;  
Et des sens amortis la nocturne indolence  
Ne sait plus à l'erreur opposer l'évidence.

Les simulacres sont en cadence apportés ;  
Leurs membres en tous sens s'élèvent agités.  
Le premier qui s'avance à l'instant s'évapore ;  
Un autre lui succède et disparaît encore.  
Chacun d'eux a ses traits , son propre mouvement ;  
Mais il semble qu'un seul varie incessamment ;  
Chaque image nouvelle à d'autres réunie ,  
Ne fait qu'un seul objet de leur foule infinie.

Tu vois d'un tel sujet la vaste profondeur ;  
Je crains , en l'épuisant , de glacer ton ardeur.  
On cherche si toujours , dans ses goûts décidée ,  
L'ame peut appeler et choisir son idée ;  
Si chaque simulacre , esclave officieux ,  
Consulte nos penchans pour s'offrir à nos yeux ;  
Si la Nature même , attentive à nous plaire ,  
Forme de nos pensers le cortège éphémère ,

Au gré de nos désirs , envoie aux mêmes lieux  
Les images des mers , des astres et des cieux ,  
Des festins , des combats , de l'amour , de l'envie ,  
Les images enfin des scènes de la vie.

Quand le sommeil produit ces spectres passagers ,  
L'œil suit leur cours furtif , leurs mouvemens légers :  
Tantôt leurs souples bras mollement s'entrelacent :  
Tantôt leurs pieds actifs s'écartent , se replacent.  
Penses-tu qu'empressé de diriger leurs pas ,  
L'art soumette à ses lois leurs nocturnes ébats ?  
Non , mais l'ame à la fois peut observer leur foule.  
Ainsi , rapidement lorsque la voix s'écoule ,  
L'essor impétueux de la pèroraison  
Nous dérobe les points qui divisent le son ;  
Mais pour les découvrir la raison nous seconde.  
Aussi , dans tous les tems , sur tous les points du monde ,  
De simulacres flotte un essaim agité ;  
Tant est grande leur foule et leur agilité !  
Et comme leur essence est légère , assouplie ,  
Il faut pour les saisir une ame recueillie ;  
Elle les perd soudain , si de constans efforts  
N'ont de ses facultés tendu tous les ressorts.

A cette impulsion l'ame obéit sans peine ;  
 Un désir curieux et l'anime et l'entraîne ;  
 Elle veut contempler , dans un calme parfait ,  
 Un spectacle idéal qu'elle voit en effet.

Dans ce calme profond si l'esprit ne l'observe ,  
 Le corps le plus distinct à nos yeux ne conserve  
 Qu'une forme douteuse , un ensemble incertain ,  
 Et paraît reculer dans un vague lointain.  
 Est-il donc surprenant que notre ame abandonne  
 Les simulacres vains dont l'essaim l'environne ,  
 Et , dans ce court moment , s'empresse d'adopter  
 Les derniers qu'à son trône elle a vu présenter ?

Des images souvent l'ame accroît la stature ;  
 Ou leur sexe , ou leur corps change et se dénature.  
 En songe , nous pressons dans nos bras caressans  
 D'une jeune beauté les charmes ravissans :  
 De désirs enivrée , à nos vœux elle cède.....  
 Un homme repoussant tout à coup lui succède.  
 Le souvenir sommeille , et , dans ces doux combats ,  
 Des erreurs de l'esprit ne nous avertit pas.

Il faut , il faut enfin que la raison sévère  
 Terrasse un préjugé respecté du vulgaire.

Non , la brillante orbite et l'émail de nos yeux  
Ne sont point arrondis pour discerner les lieux ;  
Non , la jambe , liée à la cuisse mobile ,  
N'a point du pied léger trouvé la base agile ,  
Afin que notre corps , plus libre en ses ébats ,  
Sur ce triple soutien pût allonger ses pas <sup>16</sup>.  
Crois-tu que , détaché du sein de la machine ,  
Par une adroite main chaque bras se termine ,  
Afin de nous offrir , assidus , pleins de soins ,  
Des ministres voués à nos moindres besoins ?

Des causes , des effets , l'ordre ainsi se renverse.  
Sans doute , à nous aider , chaque membre s'exerce :  
Non pas qu'à son emploi le sort dût l'asservir ;  
Mais sa forme invita l'instinct à s'en servir.  
Avant la mélodie , existaient les oreilles ;  
Les yeux de l'art de voir ont appris les merveilles :  
Et l'organe interprète et créateur des sons  
Devança le langage , en dicta les leçons.  
L'adresse de nos sens du besoin est l'ouvrage ,  
Et tout membre , en un mot , précéda son usage.

Avec le poing robuste et les ongles tranchans  
La cruauté naissante avait rougi les champs ,

Avant que l'arc , tendu par une main perfide ,  
Neût lancé dans les airs une flèche homicide.  
L'homme faible et craintif , par un secret heureux ,  
Évita la souffrance et l'objet dangereux ,  
Avant que le guerrier , terrible avec prudence ,  
Sût d'un lourd bouclier protéger sa vaillance.  
Le sommeil précéda , chez nos grossiers aïeux ,  
Et les tendres duvets , et les lits somptueux ;  
Ils se désaltéraient aux sources jaillissantes :  
L'art depuis arrondit les coupes élégantes.  
L'expérience , ami , le besoin , le loisir ,  
Ont sans cesse étendu la sphère du plaisir.  
Oui , chaque essai nouveau fut tenté pour nous plaire.  
Des membres tel n'est point le premier ministère :  
Avec eux l'existence a commencé son cours ;  
Ils se prêtent sans cesse un mutuel secours.

Tu demandes pourquoi la voix de la Nature  
A chaque être en secret révèle sa pâture.  
Expulsés loin des corps par cent moyens divers ,  
Des fluides nombreux s'exhalent dans les airs ;  
Après de longs travaux , la fatigue accablante  
Les chasse en haletant de la bouche brûlante ;

Soumis à tant de chocs , sans cesse combattu ,  
Le corps affaibli tombe et languit abattu ;  
Mais par les élémens il prévient sa ruine ,  
Et leur suc nourricier partout se dissémine ,  
Ranime la vigueur , et ses flots épanchés  
Remplissent les canaux par la faim desséchés.

Infiltrés à leur tour , les breuvages humides  
Ont bientôt rafraîchi les organes arides ;  
Dans le sein embrasé , ce précieux torrent  
Humecte de la soif le foyer dévorant ,  
Circule en chaque membre , et sa moite influence  
Du feu qui les consume éteint l'effervescence.

Quel pouvoir inconnu nous impose des lois ,  
Fait mouvoir notre corps , en soulève le poids ?  
Ami , sois attentif , ma muse le révèle ;  
De simulacres vole une foule éternelle ;  
Au mouvement par eux l'esprit est invité ;  
Ses mobiles ressorts , avec agilité ,  
A l'ame vont porter sa volonté naissante ;  
De ce maître suprême esclave obéissante ,  
L'ame , enfin , répandue en tous les points du corps ,  
Enfante avec l'esprit les plus parfaits accords.

A son premier signal chaque membre s'agite ;  
Le mouvement s'accroît , le sein brûle et palpite :  
L'air pénètre le corps ; en ses nombreux canaux  
Il se presse et soudain se répand à grands flots ;  
Dans les moindres conduits il court, s'infiltré, et l'ame  
Du corps qu'elle gouverne est la voile et la rame.

Eh quoi ! l'ame légère , invisible moteur ,  
Dirige de nos corps l'énorme pesanteur ?  
Oui ; telle du zéphyr la molle et fraîche haleine  
Promène un lourd vaisseau sur la liquide plaine ;  
Le pilote le guide ; et , de sa faible main ,  
Sur l'abîme des flots il lui trace un chemin.  
Et la frêle poulie , avec art agissante ,  
Soulève des fardeaux la masse obéissante.

Je chante le sommeil qui , dans le fond des cœurs ,  
Verse la douce paix et l'oubli des douleurs <sup>47</sup>.  
Loin des discours traînants de la monotonie ,  
J'invoque des beaux vers la rapide harmonie.  
L'oreille est moins docile au cri long et perçant  
Par la grue exhalé dans l'air retentissant ,  
Qu'au chant mélodieux , à la voix vive et tendre ,  
Qu'à ses derniers momens le cygne fait entendre.

Dans ce profond sujet sur mes pas introduit ,  
Crains de rompre en nos mains le fil qui te conduit.  
Que la vérité même , à tes yeux retracée ,  
Tout entière s'imprime en ta noble pensée ,  
Et , fixant à jamais tes regards indécis ,  
Déchire le bandeau qui les tient obscurcis !

Dans les bras du sommeil l'être enfin se repose.  
Lorsque dans tous nos sens l'ame se décompose ,  
Une partie échappe en son rapide essor ;  
Dans le corps abattu l'autre réside encor ;  
Chaque membre , cédant à la douce mollesse ,  
Succombe , se délie et flotte avec souplesse.  
L'ame conserve alors un vague sentiment ,  
Dans les lieux d'alentour vole légèrement ;  
Mais lorsque sa substance est plus loin repoussée ,  
Un voile nébuleux absorbe la pensée :  
Tout entière pourtant elle ne s'enfuit pas ;  
L'être serait glacé par l'éternel trépas ;  
De l'ame il ne pourrait garder quelque étincelle ,  
Qui , pareille à ce feu que la cendre recèle ,  
Éveillant tout à coup quelque désir nouveau ,  
Des sentimens éteints rallumât le flambeau.

Du doux repos des sens , du désordre de l'ame ,  
Il faut t'entretenir : la vérité m'enflamme ;  
Pour m'entendre , bannis des songes décevans ,  
Et crains que mes discours soient le jouet des vents.

La surface des corps , par l'air enveloppée ,  
De son impression est vivement frappée ;  
Les êtres , endurcis sous des contacts divers ,  
De solides tissus bientôt sont recouverts ;  
L'un s'entoure de cuirs , d'écailles diaphanes ;  
L'autre d'un duvet souple ou de sèches membranes.  
Jusqu'au centre du corps le choc de l'air parvient ;  
L'haleine tour à tour le chasse et le retient.  
Dans les pores ouverts , ce fluide mobile  
De tous nos élémens court usurper l'asile.  
Par degrés le corps cède à ses nombreux assauts ;  
De combats en combats il parvient au repos ;  
Des sens et de l'esprit l'essence est déplacée ;  
Une part de son ame au dehors est chassée ;  
Une autre se concentre , et la dernière part  
Dans les membres circule ou se place au hasard :  
Dissoute , confondue , à son siège ravie  
Elle n'agite plus les ressorts de la vie ;

La Nature pour elle a fermé tout conduit ;  
Dans ce désordre enfin le sentiment s'enfuit ;  
Dépourvus de soutiens , les organes succombent :  
Le jarret s'affaiblit , l'œil s'éteint , les bras tombent.

Le sommeil au repas succède constamment  
Car le corps , au lieu d'air , recèle l'aliment :  
De ces agens divers , quoi ! l'effet est semblable ?  
Que dis-je ? le repos est plus profond , plus stable ,  
S'il naît de la fatigue , ou du poids accablant  
Qui suit les doux travaux d'un banquet succulent.  
Par la fatigue , enfin , chaque élément s'altère ;  
Elle affaisse les sens , trouble leur ministère ,  
Repousse , enfonce l'ame en ses derniers canaux ,  
Ou la dissout , l'égare et l'expulse à grands flots.

Les objets que pour nous reproduit l'habitude ,  
Les soins accoutumés , les doux fruits de l'étude ,  
Sur l'aile du sommeil à nous suivre empressés ,  
Dans le calme des nuits souvent nous ont bercés.  
Du temple de Thémis ouvrant le sanctuaire ,  
En songe , l'orateur combat son adversaire ;  
L'ambitieux guerrier affronte le trépas ;  
Le pilote s'égare aux plus lointains climats :

Et moi-même , séduit par un noble délire ,  
Dans les bras du sommeil je touche encor ma lyre <sup>18</sup> ;  
Je sonde la Nature ; elle inspire mes vers ,  
Et de ses grands secrets j'étonne l'Univers.  
Ainsi dans le sommeil notre ame est poursuivie  
Par les tableaux mouvans des songes de la vie.

Si , des jeux du théâtre assidu spectateur ,  
Tu contemples long-tems leur prestige enchanteur ,  
Quand la scène est fermée ou n'est plus aperçue ,  
Aux simulacres l'ame offre encore une issue ,  
Et ce spectacle en songe est bientôt reproduit ;  
Le danseur court , voltige et s'avance et s'enfuit ;  
La corde retentit ; le luth , avec mesure ,  
Aux chants mélodieux unit son doux murmure ;  
De la foule tu vois le cercle spacieux ,  
La scène , les flambeaux et l'image des dieux.  
Tant sur nous l'habitude exerce de puissance !

Mais la brute elle-même en ressent l'influence.  
Vois ces coursiers fougueux , par un songe excités ,  
Souffler et tressaillir , de sueur humectés ;  
Leurs muscles sont tendus ; leur ame ardente et fière  
Pour disputer le prix vole dans la carrière <sup>19</sup>.

Ce compagnon de l'homme , intrépide chasseur ,  
A peine du sommeil savoure la douceur ;  
Haletant , il s'agite et murmure avec joie ;  
Il consulte le vent , il veut saisir sa proie ;  
Il s'élançe , du cerf suit le rapide essor ,  
Et souvent au réveil son erreur dure encor.

De nos foyers gardien vigilant et fidèle ,  
En songe , ce molosse a ranimé son zèle :  
Il se lève , il croit voir , près de lui parvenu ,  
Le visage odieux d'un sinistre inconnu.

Cet oiseau , qui sommeille à l'ombre d'un bocage  
Se débat , de son aile agite le feuillage ;  
Tremblant , il aperçoit le vautour furieux  
Sur lui rapidement fondre du haut des cieux ;  
Il le presse , il le suit : l'oiseau d'un vol agile  
Cherche des bois sacrés l'impénétrable asile.

Mais quels grands mouvemens, quels importans desseins  
Le sommeil accomplit dans l'ame des humains !  
Nous captivons des rois , ou nous portons leur chaîne :  
Pressés dans un combat sur la sanglante arène ,  
En cris longs et perçans s'exhalent nos douleurs.  
Souvent le désespoir nous inonde de pleurs ;

Une panthère horrible et de sang dégouttante ,  
Dans nos flancs déchirés glisse sa dent tranchante.  
Un songe , au criminel de remords dévoré ,  
Peut arracher l'aveu d'un forfait ignoré.  
Sur les pas d'un bourreau , l'un s'avance au supplice ;  
L'autre voit à ses pieds s'ouvrir un précipice ;  
Il penche , roule , tombe... en frissonnant d'horreur ,  
Il s'éveille ; l'effroi pèse encor sur son cœur.  
Cet homme consumé par une soif ardente ,  
D'un ruisseau jaillissant hume l'onde abondante ;  
Il boit , il boit en vain d'intarissables flots.  
D'un vil besoin l'enfant pressé dans son repos ,  
Au vase accoutumé , qu'un songe lui présente ,  
S'avance , croit lever sa tunique brillante ,  
Et d'un fluide impur il souille à son insu  
Le tapis qu'à grands frais Babylone a tissu.

Dans les jours fortunés de notre adolescence ,  
Quand l'amour à nos cœurs révèle sa puissance ,  
Jusqu'au sein du sommeil nous suit la volupté ;  
Lascive enchanteresse , une jeune beauté  
Nous provoque , résiste ou nous cède avec grâce ,  
Dans ses bras arrondis mollement nous enlace ;

Aux plus secrets appas l'amour impétueux  
Parvient , et se répand en flots voluptueux.  
Oui , le plaisir nous berce au printems de la vie :  
L'être cherche en ses goûts la tendre sympathie.  
Aussi la forme humaine , au signal du désir ,  
Seule allume en nos sens la flamme du plaisir.  
A l'aspect imprévu d'une image charmante ,  
Une sève d'amour en nos veines fermente ,  
Assiège les vaisseaux à son cours destinés ,  
Et tente d'épancher ses flots désordonnés.  
Le cœur novice encor , guidé par la Nature ,  
Suit , provoque l'auteur de sa vive blessure ;  
On s'approche , on combat ; parmi les pleurs , les cris ,  
De la lutte amoureuse on arrache le prix ;  
Le vainqueur téméraire , enivré de sa gloire ,  
Ensanglante souvent sa lubrique victoire.

Tel est donc du plaisir l'impérieux attrait !  
Ainsi , lorsque Vénus nous blesse de son trait ,  
Elle offre à nos regards la forme ravissante ,  
Les modestes appas d'une vierge innocente.  
Vers l'objet qui l'émeut le cœur vole à son tour :  
Il voudrait le saisir et l'abreuver d'amour ;

Car de la volupté le besoin est le père.  
Voilà Vénus , voilà cette source première  
De la rosée offerte avec tant de douceur ,  
Qui filtre goutte à goutte au fond de notre cœur ,  
L'enivre de plaisir , et , trompeuse en ses charmes ,  
Y forme tout à coup une source de larmes.  
De quels brûlans désirs l'amant est dévoré !  
Le fantôme charmant de l'objet adoré  
Le suit pendant le jour , dans l'ombre le réveille ,  
Et le nom qu'il chérit assiège son oreille.

Ah ! fuyons de l'amour le charme suborneur ;  
Dès qu'il règne en tyran , il détruit le bonheur.  
Affaiblis donc ses feux par un heureux partage.  
Il faut , même en aimant , redouter l'esclavage.  
Tour à tour chaque belle enflamme mes désirs ,  
Et j'effleure en courant la coupe des plaisirs.  
Qui peut flatter l'amour , en devient la victime ;  
Sa blessure légère aussitôt s'envenime.  
Que son trait , par un autre à l'instant remplacé ,  
Ne laisse aucune empreinte au cœur qu'il a blessé !  
Asservissons l'amour à nos tendres caprices ;  
Une sage inconstance ajoute à ses délices.

Pour être moins durable, a-t-il donc moins d'attraits?  
Jamais à ses faveurs il ne joint les regrets.  
La volupté sourit à l'homme libre et sage,  
Mais fuit ce forcené qui sans cesse l'outrage,  
Se livre avec fureur au penchant le plus doux,  
Et même à ses plaisirs donne l'air du courroux :  
Un feu voluptueux l'embrase, le tourmente ;  
Sa main erre incertaine au sein de son amante ,  
Et sa dent, qui frémit du désir amoureux ,  
Imprime sur sa lèvre un baiser douloureux.  
Ah ! de sa volupté la source n'est pas pure ;  
Inquiet , irrité du trouble qu'il endure ,  
Il s'arme tout à coup d'un aiguillon secret ;  
A l'auteur de ses maux il veut lancer le trait ;  
Mais Vénus l'amortit , et sur les cicatrices  
Du baume de l'amour épanche les délices.

L'insatiable amant , près de l'objet aimé ,  
Croit éteindre l'ardeur dont il est consumé ;  
Mais combien de l'amour le délire est extrême !  
Un nouveau feu l'embrase au sein du bonheur même.  
La faim , me diras-tu , s'assouvit aisément ;  
Car , dans le corps lassé , le suc de l'aliment

S'insinue , et bientôt se change en doux fluide.  
Mais des attraits offerts à ton regard avide  
Que peux-tu recueillir ? de légères vapeurs ,  
Dont un souffle détruit tous les charmes trompeurs.  
Tel , en songe , brûlé par une soif ardente ,  
L'homme souffrant découvre une source abondante ;  
Le simulacre vain du limpide torrent  
N'éteint point de ses feux le foyer dévorant.  
Il s'épuise en efforts , tend une lèvre avide ,  
Et la soif le consume en cette onde perfide.  
Vénus ainsi nous tend ses pièges séducteurs ,  
Et se joue à son gré de ses adorateurs :  
Sans les rassasier un beau corps les irrite ;  
En vain sur ses contours leur main se précipite ;  
Ils pressent tour à tour les plus secrets appas ;  
Leur désir se fatigue et ne s'assouvit pas.

Quand deux amans , en proie au feu de la jeunesse ,  
Éprouvent de l'amour l'impérieuse ivresse ,  
Ils semblent se confondre en leurs bras caressans ;  
Réunis , enlacés par les liens des sens ,  
Ils ne forment qu'un être , et leurs ames avides  
Se mêlent ardemment sur leurs lèvres humides :

De ces transports lascifs attisant le foyer ,  
L'un dans l'autre voudrait se fondre tout entier ;  
Et sans cesse trompant l'effort qui les anime ,  
La Nature s'oppose à ce mélange intime.  
Le corps brûle , frémit ; le sang impétueux  
Fermente et se résout en sucs voluptueux <sup>20</sup>.  
Un moment satisfait , l'ardent amour sommeille :  
Mais , plus insatiable , aussitôt il s'éveille ,  
Et , soufflant son ardeur dans le cœur des amans ,  
Aux rapides plaisirs il joint de longs tourmens.

Que dis-je ? ô Memmius , à cet affreux supplice  
Ajoute la fatigue et la honte du vice ,  
D'un lâche égarement le cruel souvenir,  
La dette , affreux serpent qui ronge l'avenir,  
Un honneur chancelant , le remords implacable  
A revoir le passé forçant un cœur coupable.  
Quel luxe peut suffire à nos voluptueux ?  
Pour eux sont épanchés les parfums onctueux ;  
L'Asie offre sa pourpre , et Sicyone invente  
De leurs pieds délicats la chaussure élégante.  
L'émeraude , enchâssée au plus pompeux métal ,  
Fait briller à leur doigt son luxe oriental.

De Malte , de Scio l'étoffe fastueuse  
S'use pour étancher la sueur amoureuse.  
Un seul jour convertit les biens de leurs aïeux  
En rubis , en festins , en voiles précieux ;  
En vain l'art et l'amour s'empressent à leur plaire ;  
Des sources du plaisir jaillit une onde amère ;  
Leur cœur est déchiré de secrètes douleurs ,  
Et l'épine se cache au sein brillant des fleurs <sup>21</sup> ;  
Soit que la conscience , intime vengeresse ,  
Leur reproche des jours usés dans la mollesse ;  
Soit qu'un mot incertain de l'objet adoré ,  
Comme un trait , dans leur ame ait soudain pénétré ,  
Ou comme une furtive et trompeuse étincelle  
Qui consume bientôt le lieu qui la recèle ;  
Soit que d'un cœur jaloux l'aveuglement fatal  
Interprète un regard en faveur d'un rival ;  
Soit que , dans les transports d'une ardeur impudique ,  
Il surprenne au passage un souris ironique.

Ah ! si tant de douleurs suivent l'amour heureux ,  
Quel est des passions l'empire dangereux !  
Il faut , ô Memmius , avec un soin extrême ,  
Enchaîner ses désirs et veiller sur soi-même.

Des ruses de l'amour prévenons les succès ;  
Car il est plus aisé d'éviter ses filets ,  
Que d'épurer un cœur par lui rendu coupable ,  
Et de rompre les fers dont Vénus nous accable.

Surprise cependant au piège insidieux ,  
La raison s'affranchit de liens odieux.

Mais quels sont des amans les injustes caprices !

Leur amour en vertus sait ériger les vices ;

L'illusion les berce , et leur œil enchanté

Prête des traits charmans à la difformité.

En vain la mutuelle et mordante ironie

Condamne de leur choix la honteuse manie.

A Vénus , leur dit l'un , offrez un pur encens ;

Priez-la de briser vos nœuds avilissans ;

Et des fautes d'autrui le censeur implacable

Condamne des erreurs dont lui-même est coupable.

Chacun de son idole embellit les défauts <sup>22</sup> :

On compare à Minerve un regard louche et faux ;

La beauté que flétrit la négligence impure

Dans son doux abandon dédaigne la parure ;

Si la plus noire ébène est empreinte en ses traits ,

D'une brune piquante elle offre les attraits ;

Si dans le choix des mots sa langue s'embarrasse ,  
Son discours ingénu s'interrompt avec grâce ;  
L'emportement jaloux devient sublime ardeur ;  
La muette est , dit-on , la timide pudeur.  
La maigre , aux pieds légers , la biche du Ménéale ;  
Une taille de nain des grâces est rivale ;  
Une haute stature a de la dignité ,  
Et le nez court promet l'ardente volupté ;  
Une toux déchirante , ou l'étiqne faiblesse ,  
Retracent du plaisir la touchante mollesse.  
L'embonpoint monstrueux ne rappelle-t-il pas  
De la noble Cérès les robustes appas ?  
Une lèvre épaissie est le trône de rose  
Où vole le baiser , où l'amour se repose.  
J'ajouterais encore à ces malins tableaux ,  
Si le tems qui s'enfuit ne brisait mes pinceaux.

De la satire enfin je dépose les armes.  
De Vénus ton amante a réuni les charmes ;  
N'est-il dans l'Univers que cet être parfait ?  
Avant de l'adorer , tu vécus satisfait.  
Mais , aux plus vils besoins , comme une autre , asservie ,  
Elle supporte enfin les charges de la vie ;

La souffrance ternit l'éclat de sa beauté ,  
Et de son sein brûlant sort un souffle infecté.  
De ses femmes souvent la jalouse critique  
Laisse éclater loin d'elle un rire satirique.

Au seuil de son palais qu'il arrose de pleurs ,  
Un amant rebuté vient suspendre des fleurs ;  
Il brûle des parfums , et sa bouche amoureuse  
Couvre d'ardens baisers la porte dédaigneuse.  
A ses vœux , répétés et la nuit et le jour ,  
Enfin le temple s'ouvre !... il entre sans amour !...  
Honteux de son serment , qu'en secret il abjure ,  
Il rougit , et prépare une adroite rupture ;  
Il oublie aussitôt et ses projets constans ,  
Et ses discours plaintifs , médités si long-tems !  
De folie il s'accuse , et conçoit avec peine  
Comment il supposait à la faiblesse humaine  
D'immuables attraits , des grâces , des appas ,  
Que la Nature enfin ne lui départit pas.  
Prêtresse des amours , pour tendre votre chaîne ,  
De la vie à nos yeux cachez l'arrière-scène.  
De la chaste pudeur le voile officieux  
Rend le plaisir plus vif et plus délicieux.

Cependant la pensée entrevoit le mystère ,  
S'ouvre des voluptés le secret sanctuaire.  
Mais , quand la femme unit la raison à l'amour ,  
Sa touchante candeur se montre sans détour ;  
Elle aime , et , bannissant une vaine exigence ,  
A nos propres défauts oppose l'indulgence.

Oui , l'ardeur d'une femme est sincère un moment ,  
Quand , pressant sur son cœur le sein de son amant ,  
Elle a soif de plaisir , et d'une lèvre ardente  
Puisse la volupté sur sa bouche brûlante.

Au bonheur qu'elle donne elle a part à son tour ;  
Elle invite à fournir la course de l'amour.

Telle on voit de l'oiseau la compagne légère ,

La farouche lionne et l'horrible panthère ,

Aux approches du mâle , avec docilité ,

De leur sauvage humeur dépouiller l'âpreté.

Du besoin dévorant l'impression rapide

Aux ébats amoureux livre un sexe timide.

Vois par le tendre amour deux êtres rassemblés :

De leurs plaisirs furtifs les charmes sont troublés.

Ces molosses , honteux de leur ardeur lascive ,

S'efforcent de briser le nœud qui les captive.

Mais leurs essais tardifs ébranleraient en vain  
Le trait que Vénus même enfonça dans leur sein.

Eh ! qui peut résister à sa loi souveraine ?  
Chaque sexe , docile au désir qui l'entraîne ,  
Dans le piège fatal tombe précipité.

Tout aime , et l'Univers cède à la volupté.

Quand l'épouse féconde a , dans son sein avide ,  
Des germes producteurs distillé le fluide ,  
La Nature , au doux fruit de leurs travaux secrets ,  
Du père ou de la mère imprimera les traits ,  
Selon que l'un ou l'autre , en ce charmant partage ,  
Au tribut amoureux a fourni davantage <sup>23</sup>.  
S'il tient également des auteurs de ses jours ,  
D'un plaisir mutuel l'harmonieux concours  
Épancha sagement les sources de la vie ,  
Et de leurs flots divers balança l'énergie.  
Des enfans au berceau les traits capricieux  
Nous rappellent souvent leurs antiques aïeux ,  
Lorsque de leurs auteurs la substance renferme  
Quelque principe pur , transmis de germe en germe ,  
Qui parvient , à travers les races et les ans ,  
De la source première au sein de leurs enfans.

Ainsi , par cette loi , l'amour et la Nature  
Feront passer nos traits à la race future ;  
Et , quel que soit son sexe , au rejeton naissant  
Chacun des deux époux communique son sang :  
Mais , par la ressemblance , à nos yeux il signale  
L'époux dont la tendresse est la plus libérale.

Toi , jaloux de revivre en tes derniers neveux ,  
Au ciel muet et sourd n'adresse point tes vœux ;  
Dans sa crédule erreur , laisse l'époux vulgaire  
Implorer de ses dieux le tendre nom de père ;  
Qu'il couvre leurs autels de victimes , d'encens ,  
D'un hymen infécond remèdes impuissans ;  
Qu'il fatigue sans cesse et le ciel et l'augure :  
Il ne peut éluder les lois de la Nature ;  
Elle rend à jamais l'hymen infructueux  
Quand le nectar d'amour , à l'excès onctueux ,  
Achève lourdement sa course paresseuse <sup>24</sup> ;  
La Nature à regret , dans l'enceinte amoureuse ,  
L'accueille ; à l'instant même il s'écarte du but ,  
Et l'autel du plaisir dédaigne son tribut.  
Au contraire , s'il prend un essor trop rapide ,  
Il appauvrit ses flots ; léger et vain fluide ,

Il s'égare, s'enfuit : tel, l'orageux torrent  
Roule une onde stérile et se perd en courant.

Aux concerts de Vénus l'harmonie est utile.

Tel homme, en son printemps, vit l'hymen infertile,  
Qui, près de son déclin, soumis à d'autres nœuds,  
Entoura ses vieux ans de rejetons nombreux.

Telle femme, à son tour, fut long-tems condamnée  
A supporter sans fruit le joug de l'hyménée,  
Et du lien nouveau qui charme son destin,  
Sent le gage chéri palpiter dans son sein.

Tant, pour développer les germes de la vie,  
L'amour veut une intime et tendre sympathie,  
Et que de tous les sucS l'heureuse affinité  
Fertilise le champ de la maternité !

Des alimens sur eux observe l'influence :

L'un peut en provoquer la stérile abondance,  
L'autre les alourdir, et retarder leur cours.  
Mais, pour offrir ses dons à l'autel des amours,  
L'adroite volupté trouve un doux artifice :  
L'attitude à nos vœux rend Vénus plus propice.  
Dans les nobles ébats du coursier généreux,  
La déesse aux amans offre un modèle heureux :

Avec grâce du corps la masse soutenue  
Du temple des plaisirs nous ouvre l'avenue ,  
Et ses charmans détours , moins longs , moins sinueux,  
Reçoivent à grands flots l'eucens voluptueux.

Crains des ébats lascifs l'impudique ressource :  
Ménage le plaisir ; en provoquant sa source ,  
L'avidé intempérance appauvrit ses trésors :  
L'amour même se glace en de fougueux transports ;  
De sa douce carrière il n'atteint pas le terme ;  
Le soc hors du sillon en détourne le germe.  
Que des viles Phrynés les soins pernicieux  
Rendent de leurs faveurs l'attrait délicieux ;  
Que d'un vénal amour la criminelle adresse  
Éloigne de leur sein l'importune grossesse ;  
L'amante sans prestige , et belle de candeur ,  
Entoure les plaisirs d'un voile de pudeur.

Sans invoquer des dieux l'ascendant tutélaire ,  
L'épouse la moins belle a souvent l'art de plaire<sup>25</sup> ;  
Son facile enjouement , sa grâce , sa bonté ,  
D'un époux attendri captivent la fierté ;  
De ses vertus sans cesse il a fait son étude ;  
Et l'amour le plus doux naquit de l'habitude.

66 LUCRÈCE. CHANT QUATRIÈME.

Tel, par un faible choc , sans cesse redoublé,  
Le plus vaste édifice est enfin ébranlé ;  
Goutte à goutte versé , tel le cristal de l'onde  
Laisse au plus dur rocher une empreinte profonde <sup>26</sup>.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

Notes du Chant Quatrième.



# Notes

## DU CHANT QUATRIÈME.

---

NOTE 1, PAGE 3, VERS 2.

Vers des bords inconnus j'aime à prendre l'essor ;  
J'aime le pur cristal d'une onde vierge encor.

A l'exemple d'Homère , et de tous les poètes de l'antiquité , Lucrèce se répète dans les mêmes termes. Cet admirable morceau et la comparaison qui le termine se trouvent sans aucun changement à la fin du premier livre ; comme l'usage n'a point établi ces licences dans notre poésie , j'ai cru nécessaire de produire deux versions différentes.

## NOTE 2, PAGE 6, VERS 4.

Le simulacre garde , en flottant dans les airs ,  
 Du corps qui l'a produit les attributs divers :  
 Il conserve ses traits , sa vive ressemblance ;  
 C'est son écorce enfin , sa vaporeuse essence.

En condamnant cette théorie des simulacres , il faut rendre justice aux moyens ingénieux avec lesquels les Anciens la soutenaient ; elle était généralement adoptée dans la Grèce ; on appelait les émanations des corps εἶδωλα , τύπους , ὑμένας ; les Latins , d'après les Grecs , les ont désignées sous les noms de *imagines* , *spectra* , *simulacra* , *figuræ* , *effigies*. Cicéron dit , en parlant de ces émanations : *quarum incursum non modo videmus , sed etiam cogitamus*. De Fin. , lib. 1.

Lucrèce va jusqu'à comparer les simulacres à la pellicule dont le veau naît enveloppé , et à la peau dont le serpent se dépouille chaque année ; parce que , d'après son système des simulacres , Épicure admettait une continuité réelle entre les particules qui se lient les unes aux autres , et forment un tissu.

Texturas rerum tenues , tenuesque figuras.

NOTE 3, PAGE 7, VERS 4.

Étendus sur la scène et gonflés par les vents.

Les théâtres des Romains étaient tendus de rideaux, de tapisseries, de voiles, dont les uns servaient à orner la scène, d'autres à déterminer sa forme, d'autres à la commodité des spectateurs.

NOTE 4, PAGE 8, VERS 3.

Tandis que des couleurs les membranes fluides.

At contra tenuis summi membrana coloris.

La *membrane des couleurs* paraîtra une expression hardie; mais elle a l'avantage de rendre avec précision l'idée de Lucrèce.

NOTE 5, PAGE 9, VERS 3.

Frappons légèrement le calice des fleurs.

En agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible. De cette expérience, Lucrèce se croit en droit de conclure que les autres

corps envoient aussi des émanations d'une autre nature , qui , bien qu'insensibles , n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de ce morceau : *simulacra* ne signifie point les émanations dont il parle , comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu : c'est une expression consacrée par Lucrèce , pour désigner les *simulacres* , les *effigies* , les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets ; jamais elle n'est employée pour désigner les autres espèces d'émanations.

NOTE 6 , PAGE 11 , VERS 2.

Des surfaces des corps ils coulent donc sans cesse.

On aurait droit de demander à Lucrèce comment des émanations abondantes et continues n'épuisent pas promptement les corps ; mais Epicure répond qu'il se fait un échange continuel d'émanations réciproques , et qu'au moyen de ces compensations alternatives , l'épuisement se fait sentir moins ; il y a d'ailleurs un autre exemple plus favorable à ce système : ce sont les corps odorans , auxquels les émanations des parfums pendant des siècles ne font point éprouver d'altération sensible.

## NOTE 7, PAGE 11, VERS 20.

Le ciel brille, répand sa clarté la plus pure,  
 Et se couvre soudain d'une vapeur obscure;  
 Il semble que, fuyant les gouffres infernaux,  
 Sous les voûtes du ciel l'ombre coule à grands flots:  
 Les nuages affreux où couvent les tempêtes,  
 L'un sur l'autre entassés, s'étendent sur nos têtes;  
 Le jour fuit; de leurs flancs, sombres et spacieux,  
 L'effroi sort en silence et plane dans les cieus.

Voilà un des morceaux qui, dans l'original, décèlent le grand poète. La sublimité des images et la perfection du style l'égalent aux plus beaux passages des poètes anciens et modernes; la sombre harmonie des vers, composés en grande partie de spondées, imite parfaitement la marche lente et lugubre de ces nuages ténébreux qui s'amoncellent et préparent les orages. Après avoir dépeint les ténèbres des enfers envahissant les plaines du ciel, Lucrèce ajoute à la sublime horreur de ce grand tableau, en nous montrant l'effroi personnifié qui plane sous les voûtes célestes. Homère et Milton n'offrent rien de plus terrible et de plus majestueux.

Cette remarque a été confirmée par le célèbre émule

de notre Quintilien moderne, lorsqu'il rendit compte de la première édition de cette traduction.

NOTE 8, PAGE 14, VERS 10.

De l'émanation tout ressent la puissance :  
 Au foyer du soleil la chaleur prend naissance ;  
 Le froid naît des frimas ; sans cesse répandus ,  
 Mille sons différens voltigent confondus.  
 Parcours de l'océan les bords blanchis d'écume ;  
 Du fluide agité tu ressens l'amertume ;  
 Si la myrrhe suave est broyée à nos yeux ,  
 L'odorat en saisit les sucs délicieux ;  
 Du calice des fleurs un doux parfum s'échappe :  
 Quelque émanation incessamment nous frappe.  
 Ainsi , libre de voir, de toucher et d'ouïr,  
 Ami , dans tous les tems un être peut jouir.

Il faut remarquer combien la théorie des Anciens , sur la vision, était ingénieuse ; Lucrèce nous la développe avec beaucoup de clarté et d'élégance. Les détails minutieux sont relevés par les charmes d'une poésie pittoresque et gracieuse ; il est impossible de rassembler plus de difficultés , et de les vaincre plus heureusement.

Il est curieux de comparer le mécanisme que les Anciens supposaient pour opérer l'action de la vue , au sys-

tème supposé par les Modernes. Les Stoïciens pensaient que de l'intérieur de l'œil s'élançant , à sa surface , des rayons visuels , qui poussent l'air, le compriment et l'appliquent contre les objets extérieurs : de sorte que , dans leur système, il se fait une espèce de cône , dont le sommet est à la surface de l'œil, et la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils , de même qu'en tenant à la main un bâton , on est instruit par l'espèce de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur ou mou , poli ou raboteux , si c'est de la boue ou du bois , de la pierre ou une étoffe ; de même l'œil , au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruit de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue, s'il est blanc ou noir, beau ou difforme , etc.

Selon Aristote , la chose se passait tout différemment : c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, et , pour employer ses propres termes , qui réduisait à l'*acte* la faculté d'être éclairé, qui appartient à l'air, *perspicuum actu* : et à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air, interposé entre l'objet et l'œil , l'organe était mis en vibration ; par son moyen , le *sensorium* intérieur était ébranlé, d'où s'ensuivait la perception des objets. Ainsi , dans les principes de ce philosophe , l'air fait la fonction du bâton, comme chez les

Stoïciens ; mais c'est l'objet extérieur qui est la main , et l'œil qui est le corps touché. Chaque explication est donc ici l'inverse de l'autre. Dans la première , le mécanisme de la vision commence par l'œil , et se termine aux objets extérieurs , par le véhicule de l'air ; dans la seconde , il commence par des objets extérieurs , et se termine à l'œil , aussi par le véhicule de l'air.

Les Pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels , élançés de l'œil , allaient frapper les objets extérieurs , et qu'ils étaient de là réfléchis vers l'organe. C'étaient des espèces de messagers , députés par l'œil vers les objets extérieurs , et qui , à leur retour , en rapportaient des nouvelles à l'organe.

Dans les principes d'Épicure , tout se passait par des simulacres , des images , des effigies substantielles , qui , en venant frapper l'œil , y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le mécanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux , qu'ils ébranlassent la rétine , qu'ils affectassent le *sensorium* , puisque l'ame , selon la doctrine d'Épicure , était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse , etc.

Les Modernes expliquent ainsi le mécanisme de la vision. Ils conviennent tous qu'elle se fait par des rayons de lumière, réfléchis des différens points des objets, reçus dans la prunelle, réfractés et réunis dans leur passage à travers les tuniques et les humeurs qui conduisent jusqu'à la rétine; et qu'en frappant ainsi, ou en faisant une impression sur les points de cette membrane, l'impression se propage jusqu'au cerveau, par le moyen des filets correspondans du nerf optique.

NOTE 9, PAGE 16, VERS 16.

L'image des objets se rapproche, la suit,  
Et dans l'organe même aussitôt s'introduit.  
Dès que sur le miroir notre vue est portée,  
Notre image elle-même est déjà projetée,  
Mais ne revient à nous qu'en poussant tour à tour  
Les flots d'air qu'elle amasse en son brusque retour.  
L'image à nos regards apparaît plus lointaine;  
De deux colonnes d'air est né ce phénomène.

Il y a un peu d'obscurité dans ce passage. Je me suis borné à une analyse rapide, mais fidèle.

Les miroirs, chez les Romains, n'étaient formés que de métaux polis. Aujourd'hui leur perfection tient du

prodige. Delille n'a fait qu'esquisser les effets variés de nos miroirs.

Ces glaces à vos yeux ont doublé chaque objet ;  
 Vous y reconnaissez , quelle surprise extrême !  
 Vos glaces , vos tapis , vos tableaux et vous-même.  
 Quel prodige produit ces traits inattendus ?  
 Le mercure et l'étain l'un sur l'autre étendus ,  
 Recueillent les rayons surpris à leur passage ,  
 Et des traits réfléchis vous présentent l'image.

NOTE 10 , PAGE 22 , VERS 8.

Dès que l'aube blanchit les célestes campagnes ,  
 Le soleil apparaît au sommet des montagnes ;  
 Avant de s'élançer dans son cours embrasé ,  
 Il siège sur leur cime : au regard abusé  
 A peine cent jets d'arc ont marqué sa distance ;  
 Entre l'astre et ces monts quel intervalle immense  
 Se prolonge pourtant !... Sous la voûte de l'air  
 Sont des peuples , des champs , des cités et la mer :  
 Des régions sans nombre au-delà de son onde  
 S'étendent tour à tour jusqu'aux bornes du monde.

Ce passage est remarquable. Il montre quelle idée Lucrece se formait de l'étendue de notre globe , auquel il ne supposait pas cependant une forme sphérique.

## NOTE II, PAGE 29, VERS 10.

Enfin, quand du crieur la voix retentissante  
Informe un peuple entier de quelque loi récente,  
En des milliers de voix, divisée à l'instant,  
Elle conserve encore un son pur, éclatant,  
Qui sur la foule immense aussitôt vole, plane,  
Et, messenger fidèle, avertit chaque organe.

Lucrèce, pour faire connaître le mécanisme de la division du son, se sert de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles. Plutarque emploie une autre image qui donne une idée encore plus claire de la naissance et de la propagation du son : il le compare à l'eau sortie d'un arrosoir, qui, en tombant, se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérable qu'elle tombe de plus haut.

## NOTE 12, PAGE 30, VERS 20.

Les sources de l'erreur sont donc inépuisables :  
Oh ! que l'esprit humain est avide de fables !

Ces vers contiennent une maxime malheureusement trop applicable aux hommes de tous les tems et de tous les lieux.

L'origine des superstitions , accréditées par l'effet surprenant des échos , est ici retracée par Lucrèce , avec autant de grâces que de beautés poétiques : nul n'a mieux connu l'art de joindre par un lien imperceptible les objets moraux aux objets physiques.

NOTE 13, PAGE 32, VERS 4.

D'abord , les pénétrant par sa douce chaleur (*les alimens*),  
 La bouche les triture , exprime leur saveur :  
 Telle , sous notre main l'éponge comprimée  
 Expulse en écumant l'eau qu'elle a renfermée.

L'explication que le poète fait ici de la sensation du goût est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes ; ils partent du même principe que Lucrèce ; mais ils ont poussé plus loin les détails anatomiques , et les procédés chimiques sur la décomposition des corps savoureux.

NOTE 14, PAGE 36, VERS 10.

L'indomptable lion recule de terreur  
 Devant le fier oiseau , du jour avant-coureur.

Chez les Perses , les Guèbres et les Romains , le coq a toujours joué un rôle dans les fables sacrées ; de là sans

doute s'est transmise l'opinion populaire que l'aspect d'un coq fait fuir les lions. Pline a dit : « *Galli... terrori sunt etiam leonibus, ferarum generosissimis.* » Histoire Nat. L. X. Ch. XXI.

NOTE 15, PAGE 37, VERS 4.

Des simulacres vains, errans dans l'Univers,  
Voltigent, présentés sous mille aspects divers;  
Leur essaim en tous sens circule et se déplace,  
Se rencontre, se mêle, au hasard s'entrelace.  
Tels on voit d'Arachné les fragiles tissus  
Confondre, en se touchant, leurs fils inaperçus.

Le nouveau genre de simulacres adopté par Lucrèce, pour expliquer la génération des idées, ne présente rien de satisfaisant; c'est la suite du système général des émanations d'Épicure; toute cette théorie est bien faible: aussi est-ce surtout de ce côté que les détracteurs d'Épicure l'ont attaqué. Au surplus, cette matière fut toujours l'écueil de presque tous les raisonneurs; les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, et les idées divines de Mallebranche, ne prêtent pas moins au ridicule que les simulacres d'Épicure.

## NOTE 16, PAGE 42, VERS 6.

Il faut, il faut enfin que la raison sévère  
 Terrasse un préjugé respecté du vulgaire.  
 Non, la brillante orbite et l'émail de nos yeux  
 Ne sont point arrondis pour discerner les lieux ;  
 Non, la jambe, liée à la cuisse mobile,  
 N'a point du pied léger trouvé la base agile,  
 Afin que notre corps, plus libre en ses ébats,  
 Sur ce triple soutien pût allonger ses pas.

Les raisonnemens avec lesquels Lucrèce combat les causes finales sont parsemés de beautés de style ; il y brille comme poète ; mais combien le philosophe a laissé à désirer ! Ses pensées, il est vrai, comme des germes fertiles, ont été cultivées par les philosophes modernes. Buffon, Helvétius, Condillac, ont développé le système du poète.

## NOTE 17, PAGE 45, VERS 16.

Je chante le sommeil, qui, dans le fond des cœurs,  
 Verse la douce paix et l'oubli des douleurs.

Les Anciens ont imaginé sur les causes du sommeil les systèmes les plus singuliers ; obstinés à voir dans un repos vivifiant l'image de la mort, ils ont assigné à l'un et à l'autre des causes analogues. Leurs fauses idées sur la

nature de l'ame les ont surtout conduits à ces ridicules théories.

NOTE 18, PAGE 49, VERS 2.

Les objets que pour nous reproduit l'habitude,  
Les soins accoutumés, les doux fruits de l'étude,  
Sur l'aile du sommeil à nous suivre empressés,  
Dans le calme des nuits souvent nous ont bercés.  
Du temple de Thémis ouvrant le sanctuaire,  
En songe, l'orateur combat son adversaire ;  
L'ambitieux guerrier affronte le trépas ;  
Le pilote s'égaré aux plus lointains climats ;  
Et moi-même, séduit par un noble délire,  
Dans les bras du sommeil je touche encor ma lyre.

Lucrèce a traité les songes avec beaucoup d'art ; il a trouvé dans ces images passagères des actions de la vie, un aliment à sa verve ingénieuse. Quand Lucrèce n'est que peintre, il est toujours admirable. Plusieurs écrivains antiques et modernes ont imité ce passage ; Pétrone surtout en a fait une servile imitation.

Les tableaux des songes, si fortement dessinés par Lucrèce, ont été quelquefois imités par nos poètes : Delille, dans le premier chant de *l'Imagination*, a suivi ce modèle : il faut observer que les imitateurs, libres de

choisir, s'arrêtent précisément au point où les écueils commencent ; le traducteur est obligé de les franchir.

Voici les passages de Delille :

Ainsi, dans le sommeil, l'ame préoccupée  
 Obéit aux objets dont elle fut frappée ;  
 Ainsi la nuit du jour retrace le tableau ;  
 Ainsi de nos pensers nos rêves sont l'écho.  
 Des songes, je le sais, la peinture bizarre  
 Souvent brouille, déplace, ou confond ou sépare.

.....

..... En songe, un orateur  
 En quatre points encor lasse son auditeur ;  
 bercé par le rouet d'une rauque éloquence,  
 En songe, un magistrat s'endort à l'audience ;  
 En songe, un homme en place arrangeant son dédain,  
 Pour prendre des placets étend encor la main.  
 En songe, sur la scène, un acteur se déploie ;  
 L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie ;  
 Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,  
 Et Penthievre ouvre encor sa main à l'indigent.  
 En songe, un tendre ami revoit l'ami qu'il pleure ;  
 Il reconnaît les lieux, il se rappelle l'heure  
 Où, dans des pleurs muets prolongeant ses adieux,  
 Immobile, long-tems il le suivit des yeux.

Peindrai-je d'un amant le délire et les songes ?  
 C'est pour lui que Morphée est riche en doux mensonges :  
 Il voit l'objet qu'il aime , il l'écoute , il l'entend ;  
 D'espérance , d'amour , de désir palpitant ,  
 Il croit voir sur sa bouche , où le refus expire ,  
 Mollement se répandre un languissant sourire ;  
 Il croit voir , l'entourant des plus aimables nœuds ,  
 S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux.

NOTE 19 , PAGE 49 , VERS 22.

Vois ces coursiers fougueux , par un songe excités ,  
 Souffler et tressaillir , de sueur humectés ;  
 Leurs muscles sont tendus ; leur ame ardente et fière  
 Pour disputer le prix vole dans la carrière.

Cette image est belle , et les expressions de Lucrece ont ici une grande énergie. Il est à remarquer que les poètes , nés chez les peuples guerriers , ont peint avec autant de noblesse que de vérité les ébats des coursiers. Homère , dans un siècle où les prodiges des vainqueurs de Troie étaient encore vivans dans la mémoire de ses contemporains ; Virgile , compatriote des vainqueurs de la terre , ont excellé dans les descriptions du

coursier belliqueux. Le premier nous le peint ainsi :  
*Iliade*, liv. VI.

Tel un ardent coursier, qui, long-tems enchaîné,  
Au repos de l'étable a languï condamné,  
Brise ses nœuds, s'échappe, et, franchissant l'espace,  
Au fleuve accoutumé dirige son audace,  
Dresse un front orgueilleux, livre au souffle des vents  
Et sa queue ondoyante et ses longs crins mouvans,  
Et, fier de sa beauté, dans les vertes campagnes  
Bondit et réjouit ses fougueuses compagnes.

*Traduction nouvelle de M. BIGNAN.*

Virgile a imité Homère dans le onzième livre de l'*Énéide* :

Qualis, ubi abruptis fugit præsepia vinclis  
Tandem liber equus, etc.

Delille a cru devoir rendre ainsi ce beau passage :

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,  
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,  
Tout à coup rompt sa chaîne, et, loin de sa prison,  
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,  
Tantôt, fier, l'œil en feu, les narines fumantes,  
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes ;

Tantôt , par la chaleur et la soif enflammé ,  
Court , bondit et se plonge au fleuve accoutumé ;  
Tantôt , le cou dressé , du pied frappant les ondes ,  
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes ,  
Part , et dans un vallon propice à ses ébats ,  
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas ,  
Levant le crin mouvant que le zéphir déploie ,  
Vole , frémit d'amour, et d'orgueil et de joie.

On peut comparer à ce brillant tableau la description du cheval dans un dialogue du poème de Job , si élégamment traduit par M. Levavasseur :

Le coursier, dont l'ardeur provoque les hasards ,  
Te doit-il de son cou l'ondoyante crinière ?  
Te doit-il sa valeur, le feu de ses regards ?  
Le feras-tu bondir comme la sauterelle ?  
Sous lui , la poudre vole et le sol étincelle.  
L'orgueil de la victoire enfle son cœur altier.  
Il méprise la peur, il insulte à l'acier.  
Entend-il près de lui siffler le trait rapide ;  
Voit-il briller le glaive et le dard homicide ;  
Il se dresse , élargit ses naseaux frémissans ,  
Et blanchissant d'écume , il s'enflamme , il bouillonne.  
Terrible , il bat la terre et du pied la sillonne.  
A-t-il de la trompette entendu les accens ;

Il tressaille, et soudain comme un trait il s'élançe ;  
 Intrépide, il affronte et la flamme et la lance ;  
 Il dévore l'espace, et, bravant le trépas,  
 S'enivre du tumulte et du bruit des combats.

NOTE 20, PAGE 56, VERS 6.

Le corps brûle, frémit ; le sang impétueux  
 Fermente et se résout en suc voluptueux.

Il était difficile de rendre ce passage avec une scrupuleuse fidélité, parce qu'il nous transmet l'opinion des Anciens sur le tribut commun, payé par les membres divers, pour la formation d'un nouvel être. Démocrite dit, en parlant du suc générateur : ἀφ' ὅλων τῶν σωματίων, *ex corporibus totis*.

NOTE 21, PAGE 57, VERS 8.

En vain l'art et l'amour s'emprescent à leur plaire ;  
 Des sources du plaisir jaillit une onde amère ;  
 Leur cœur est déchiré de secrètes douleurs,  
 Et l'épine se cache au sein brillant des fleurs.

Lucrece oppose partout la morale la plus pure aux excès des passions ; à peine a-t-il tracé l'image du plaisir,

qu'il nous épouvante par ses funestes effets. Racine fils, qui était ou qui croyait devoir être l'ennemi de Lucrèce, lui reproche, à l'occasion de ces vers, de faire un aveu involontaire en faveur de la vertu; comme si la vertu, la bienfaisance et la modération n'étaient point les objets continuels des inspirations de Lucrèce. Racine le fils est du nombre des écrivains qui se crurent intéressés à trouver les philosophes de l'antiquité dénués de toute sagesse; c'est en partie à leurs déclamations qu'on doit l'étrange opinion que les Épicuriens étaient les amis du plaisir et de la débauche. Le vulgaire reçoit aveuglément toutes les impressions; en sorte que le nom des hommes dont l'austère vertu faisait consister le bonheur dans les privations et la sobriété est devenu synonyme d'intempérant et de voluptueux. Le préjugé une fois établi ne se déracine guère; cette fausse opinion sur les Épicuriens est encore reçue: autant vaudrait-il entendre qualifier d'anachorètes les hommes les plus répandus dans le tourbillon de la société.

NOTE 22, PAGE 58, VERS 17.

Chacun de son idole embellit les défauts.

Molière, qui avait essayé de traduire Lucrèce, a con-

servé de son travail une imitation de ce passage, qu'il a placée dans sa comédie du *Misanthrope* : libre dans la composition de ses tableaux, il n'a pris que les portraits analogues à son sujet ; voici le fragment :

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois ;

Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.

Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,

Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;

Ils comptent les défauts pour des perfections,

Et savent y donner de favorables noms.

La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;

La noire à faire peur, une brune adorable ;

La maigre a de la taille et de la liberté ;

La grasse est dans son port pleine de majesté ;

La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,

Est mise sous le nom de beauté négligée.

La géante paraît une déesse aux yeux ;

La naine un abrégé des merveilles des cieux ;

L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;

La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne ;

La trop grande parleuse est d'agréable humeur,

Et la muette garde une honnête pudeur.

C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Horace a aussi imité ce passage de Lucrèce dans la troisième *Satire*, liv. 1<sup>er</sup> :

. . . Strabonem

Appellat pætum pater, etc.

Je citerai une partie de l'élégante traduction de M. Daru :

Le nain n'est qu'un mignon, le louche aura l'œil tendre ;  
L'autre boïte : ce mot n'ose se faire entendre ;  
Mais par un tour adroit on vous dit à demi  
Que sur ses pieds encore il n'est pas affermi.

NOTE 23, PAGE 62, VERS 12.

Quand l'épouse féconde a, dans son sein avide,  
Des germes producteurs distillé le fluide,  
La Nature, au doux fruit de leurs travaux secrets,  
Du père ou de la mère imprimera les traits,  
Selon que l'un ou l'autre, en ce charmant partage,  
Au tribut amoureux a fourni davantage.

Cette espèce de traité sur les excès de l'amour physique acquit à Lucrèce le titre de poète obscène. Ses détracteurs, sans doute, ne l'avaient pas compris, ou ils ignoraient que l'obscénité n'est point dans la théorie du mécanisme des organes consacrés à la génération, mais

seulement dans les images séduisantes qui font chérir la volupté et enflamment l'imagination par des prestiges enchanteurs.

NOTE 24, PAGE 63, VERS 17.

Quand le nectar d'amour, à l'excès onctueux,  
Achève lourdement sa course paresseuse.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien les vers de ce genre, très-nombreux dans le IV<sup>e</sup> liv., présentent d'entraves au traducteur; il faut avouer même que Lucrece n'a point toujours déguisé la crudité des expressions techniques par l'éclat et la magie du style poétique. La Harpe et beaucoup d'autres écrivains avaient jugé ces passages intraduisibles, parce qu'il entraînait dans l'opinion de ces écrivains que la langue française était étrangère à certains genres de style adoptés par les Anciens; d'autres ont pensé que tout ce qui avait été exprimé dans un idiome pouvait et devait l'être dans le nôtre. Le tems et les bons ouvrages décideront la question.

Je crois qu'il est utile d'observer ici que la tolérance des Anciens pour les images obscènes provenait beaucoup plus des mœurs que du langage. On a dit, on a

mille fois répété que l'idiome latin était libre et que la langue française était chaste; que l'on pouvait tout exprimer dans l'un, et qu'il fallait de la retenue dans l'autre; je doute que ceux qui ont les premiers porté ce jugement se soient bien entendus eux-mêmes; ce ne serait pas la valeur ni le son des mots d'une langue qui pourraient cacher la nudité de l'expression; il n'y aurait que la tournure du langage qui parviendrait à ce but: alors la différence des images ne sera bien sensible qu'en vers; reste donc à juger si la poésie française a moins que la poésie latine de couleurs propres à voiler les sujets licencieux; la délicatesse même que lui ont reconnue ceux qui la critiquaient, parle assez en sa faveur. Quand Boileau a dit :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;  
Mais le lecteur français veut être respecté ;

il entendait parler du goût des deux peuples et non pas de leur idiome.

La plupart des traducteurs de Juvénal ont été effrayés de rendre les peintures obscènes de ce satirique. Dussaulx fut le plus hardi et le plus heureux. Cependant, quand sa traduction parut, on dit qu'il avait

94 NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

affaibli et défiguré tous les traits de son auteur, surtout dans la *VI<sup>e</sup> Satire*.

NOTE 25, PAGE 65, VERS 18.

L'épouse la moins belle a souvent l'art de plaire.

Voltaire a traduit ainsi ce passage :

On peut, sans être belle, être long-tems aimable.  
L'attention, le goût, les soins, la propreté,  
Un esprit naturel, un air toujours affable,  
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

*Mélanges*, art. *Amour*.

NOTE 26, PAGE 66, VERS 4.

Tel, par un faible choc, sans cesse redoublé,  
Le plus vaste édifice est enfin ébranlé;  
Goutte à goutte versé, tel le cristal de l'onde  
Laisse au plus dur rocher une empreinte profonde.

Ovide a imité cette comparaison dans ses *Pontiques*,  
Liv. IV, *Élég.* x, vers 5.

FIN DES NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

Chant Cinquième.

## ARGUMENT.

Éloge d'Épicure. — La terre, les mers, le soleil, les astres, ne sont point d'une essence divine; ils ont été formés, et sont soumis à la destruction. — Les vicissitudes de l'Univers semblent annoncer que la main puissante des dieux n'a point guidé la Nature dans cet ouvrage immense et défectueux.

Naissance du monde, dont les parties se sont placées selon leurs degrés de pesanteur. — Examen des divers systèmes du mouvement des astres. — De la cause des nuits. — Pourquoi l'aurore précède le jour. — De la cause des éclipses.

Le monde enfanta d'abord les plantes, les arbres, les oiseaux, les brutes et les hommes. — Tableau des mœurs, des plaisirs et des craintes de l'humanité naissante. — Origine du langage; établissement des sociétés. — L'amour paternel adoucit l'âpreté farouche des hommes. — Amollis par la volupté, ils se polissent peu à peu. — On se partage les campagnes; le plus fort, le plus intelligent devient roi. — L'instinct de la liberté porte les hommes à la rébellion. — Le trône est renversé, et le diadème foulé aux pieds du vulgaire. — L'expérience ramène l'ordre. — Les lois répriment les crimes. — La crainte des dieux fait ériger les autels de la religion. — On trouve l'usage des métaux. — On propage l'art fatal des combats. — L'agriculture, l'industrie et les arts sont aussi les fruits de cette découverte. — L'expérience les perfectionne, et le génie et la civilisation ouvrent à tous les talens une immense et brillante carrière.

---

# LUCRÈCE.

De la Nature des Choses.

---

## CHANT CINQUIÈME.

---

BRULANT d'un feu divin, quel poète inspiré  
Atteindrait la hauteur de ce sujet sacré,  
Et, du Pinde empruntant la brillante harmonie,  
Rendrait un digne hommage à ce vaste génie,  
Qui dota l'Univers de si riches trésors?  
Ce n'est point aux humains à tenter ces efforts :  
Muse, viens cependant ; un noble orgueil m'anime :  
Dis, quel titre répond à sa grandeur sublime ?  
Ah ! c'est un dieu sans doute ! érigeons des autels  
Au sage qui du vice affranchit les mortels<sup>1</sup>,

Du crime et de l'erreur chassa la nuit profonde ,  
Fut le soutien , le guide et la gloire du monde.

Aux prodiges nombreux , par sa voix enfantés ,  
Comparons les bienfaits de nos divinités :  
Des épis de Cérès la terre se couronne ;  
Bacchus joint son nectar aux doux fruits de Pomone ;  
A ces bienfaits , ami , doit-on l'art d'être heureux ?  
Il est , il est encor des peuples généreux ,  
Qui dédaignent ces dons , enfans de la mollesse ,  
Et le bonheur sourit à leur mâle rudesse :  
Mais l'homme sans vertus connaît-il le bonheur ?  
Ah ! que du rang des dieux il partage l'honneur ,  
Le sage dont la voix éloquente et hardie  
Révéla ces vertus qui consolent la vie !

Qui pourrait à sa gloire opposer des rivaux ?  
L'Univers a d'Hercule admiré les travaux.  
Eh ! qu'importe , dis-moi , le lion de Némée ,  
Au regard homicide , à la gueule enflammée ;  
Le triple Géryon ; l'horrible sanglier  
Qu'au sommet d'Érymanthe il osa défier ;  
L'hydre que Lerne infect anima dans sa fange ,  
De reptiles hideux effroyable mélange ;

Les oiseaux du Stymphale , et les coursiers cruels ,  
Par leur maître abreuvés du pur sang des mortels ,  
Et qui , des feux vomis de leur bouche vorace ,  
Couvrent le haut Ismare et les champs de la Thrace ?  
Qu'importe des Crétois le taureau monstrueux ;  
Le dragon vigilant dont le corps tortueux  
Entoure à longs replis l'arbre des Hespérides ?  
Qu'il remplisse d'effroi ces rivages perfides ,  
Ceints du vaste Océan interdit aux humains ,  
Que jamais n'ont dompté Barbares ni Romains.  
Ces hôtes dangereux , dont il purgea la terre ,  
Renaîtraient vainement pour nous livrer la guerre ;  
Les montagnes , les bois , les antres écartés ,  
De monstres furieux sont encore habités ;  
Mais loin de nos climats , dans leur sanglant repaire ,  
Qui de nous follement porte un pied téméraire ?

A quels plus grands périls l'homme est abandonné ,  
Si des pièges du vice il reste environné ?  
Dans quels soucis rongeurs , dans quelle incertitude  
Flotte des passions l'ardente inquiétude ,  
Quand l'intérêt , l'orgueil , l'amour et ses fureurs ,  
Couvent les noirs forfaits dans l'abîme des cœurs !

Le sage , dont la mâle et touchante éloquence  
Rendit au cœur humain sa noble indépendance ,  
Qui de la vérité releva les autels ,  
Qui d'un pinceau divin peignit les immortels ,  
Et , foulant à ses pieds la hideuse imposture ,  
Sur son trône éternel replaça la Nature ,  
Resplendissant de gloire et d'immortalité ,  
Ce sage marche égal à la divinité.

Aujourd'hui , sur les pas de ce guide sublime ,  
Des grands secrets du monde interrogeant l'abîme ,  
J'apprends par quelles lois , sagement limité ,  
Chaque objet naît , et cède à la nécessité .  
Si je montrai que l'ame , invisible étincelle ,  
Alimente la vie et s'éteint avec elle ;  
Que ces mânes plaintifs , des enfers rejetés ,  
Sont des fantômes vains par un songe enfantés ;  
Je sonde enfin du tems l'obscurité profonde ;  
Je dirai la naissance et la chute du monde ;  
Pourquoi rendu fécond , l'impétueux chaos  
Fit éclore les cieus , et la terre , et les flots.  
Phébé , l'astre des jours , ce cortège d'étoiles ,  
Dont la lugubre nuit a parsemé ses voiles ;

A quels spectres hideux l'erreur donna l'essor ;  
Quels hôtes ont peuplé l'Univers jeune encor ;  
Par quel secret la voix , sonore et cadencée ,  
Retrace , développe et transmet la pensée ;  
Et comment tout à coup l'instinct religieux  
Infecta notre cœur de la crainte des dieux ,  
Leur consacra les flots , la plaine , le bocage ,  
Multiplia partout leur fantastique image.

Ma muse étend son vol aux profondeurs des airs ,  
Suit les astres errans , flambeaux de l'Univers ,  
Qui roulent asservis à leur course fidèle ,  
Animent la Nature , et sont réglés par elle.  
Ne crois pas qu'empressés d'orner le front des cieux  
Ces orbes pour nous plaire aient allumé leurs feux ;  
Ni que leur cours brillant , leur pompe solennelle ,  
De la divinité soit une œuvre éternelle.

O vous qui connaissez l'imperturbable paix  
Dont les dieux indolens savourent les attraits ,  
Si , dans l'instant terrible où gronde le tonnerre ,  
Vous croyez que le ciel s'arme contre la terre ,  
Aux pieds de leurs autels , soumis , épouvantés ,  
Vous abjurez bientôt de nobles vérités.

Mais, lorsqu'en frémissant à leurs mains souveraines  
De ce vaste Univers vous confiez les rênes,  
La Nature poursuit son cours harmonieux,  
Gouverne les mortels, et le monde, et les dieux.

Ah ! c'est trop t'arrêter ; suis ma course hardie ;  
Des cieux resplendissans vois la voûte arrondie,  
Les airs, la terre, l'onde et son gouffre écumant,  
De ce monde, en un mot, le pompeux monument,  
Qui, dès long-tems debout sur le torrent des âges,  
De leurs nombreux assauts défiant les outrages,  
Doit cependant un jour, sur sa base heurté,  
Dans l'abîme des airs rouler précipité.

J'annonce à l'Univers sa ruine future !  
Quel dessein téméraire ! Eh quoi ! de la Nature  
Révéler tout à coup les décrets éternels,  
Qui jamais n'ont frappé l'oreille des mortels ?  
Surtout lorsque les sens, dont l'heureux ministère  
De l'humaine raison ouvre le sanctuaire,  
N'ont point au fond des cœurs, en ce sujet nouveau,  
De la vérité même allumé le flambeau.  
Je parlerai pourtant. . . . fatale expérience,  
Ne joins pas à ma voix ta terrible éloquence !

Peut-être verrons-nous , avant quelques momens ,  
Le monde s'ébranler dans ses vieux fondemens<sup>2</sup>.  
Que du destin jaloux le funeste caprice  
N'ouvre point sous nos pas un vaste précipice ,  
Et que de la raison le charme impérieux ,  
Seul , dissipe la nuit qui te couvre les yeux !

Avant de dévoiler à la terre étonnée  
L'irrévocable arrêt de notre destinée ,  
Plus sacré que les lois , prestiges des autels ,  
Qu'enfanta la Pythie au nom des immortels :  
Étouffons à jamais cette voix menaçante ,  
Des superstitions clameur retentissante :

« Les astres , le soleil , et le ciel et les mers ,  
» Dit-elle , sont des dieux , sous des aspects divers<sup>3</sup>.  
» Gardez-vous d'ébranler cette voûte du monde ,  
» D'éteindre du soleil la lumière féconde ,  
» Et d'oser , de leur trône abaissant la hauteur ,  
» Livrer ces déités au pouvoir destructeur.  
» De vos argumens vains l'éloquence perfide  
» Est un crime pareil au complot parricide  
» Des farouches Titans , géans ambitieux ,  
» Dont l'orgueil téméraire escalada les cieus. »

Ah ! malgré leur splendeur , leur céleste origine ,  
Que les astres sont loin de l'essence divine !  
Cet insensible amas d'élémens radieux ,  
Crois-moi , ne peut prétendre au rang sacré des dieux.  
Oui , partout la Nature entretient l'existence ,  
Mais n'a point au hasard versé l'intelligence.  
Tout être de sa main reçoit son attribut ,  
Et par elle se forme et marche vers son but :  
Ainsi qu'on ne voit pas l'arbre au sein des nuages ,  
Les habitans des flots rechercher les bocages ,  
Les pierres se gonfler du suc des végétaux ,  
Le sang nourrir le bois , le feu jaillir des eaux <sup>4</sup> :  
Ainsi l'ame jamais , ingénieuse , agile ,  
N'habite loin du corps , son guide et son asile.  
Sans cet ordre immuable , en nos sens tour à tour  
Son goût capricieux choisirait son séjour :  
Et , quoiqu'assujettie en d'étroites limites ,  
Elle irait de nos yeux envahir les orbites ,  
S'enfuirait loin du cœur , et son choix incertain  
Érigerait son trône au plus vil intestin.  
Si l'ame , ô Memmius , possède dans chaque être  
Un lieu déterminé pour s'accroître et pour naître ,

Quel penseur téméraire oserait attester  
Que , sans un corps sensible , elle pût subsister ;  
Qu'elle habite à son gré les glèbes de la terre ,  
L'immense profondeur des plaines du tonnerre ,  
Les astres , le soleil , les airs tumultueux ,  
Ou du sombre océan le gouffre impétueux ?  
Ah ! loin d'être doué d'une divine essence ,  
Nul astre n'a senti le feu de l'existence.

Ce monde , nous dit-on , ô vaine absurdité !  
Ce monde par des dieux est lui-même habité ;  
Leur substance légère , invisible , incertaine ,  
Se dérobe à nos sens ; l'esprit l'effleure à peine ;  
Avec ces êtres purs nul contact n'est permis ;  
A leur pouvoir sacré quel être est donc soumis ?  
L'erreur exalte en vain leur empire suprême ;  
Ce qu'on ne peut toucher ne touche rien soi-même.  
Sans doute ils ont choisi , loin d'un monde orageux ,  
Une sphère idéale et subtile comme eux.  
Sur cette vérité , que ma muse révèle ,  
Je répandrai bientôt une clarté nouvelle <sup>5</sup>.

On doit , dit-on , encore à la divinité  
L'ordre de la Nature et sa fécondité ;

De ses augustes mains l'impérissable ouvrage  
Exige de nos cœurs un éternel hommage.  
Qui peut donc ébranler, impie audacieux,  
L'édifice élevé par les maîtres des cieus,  
Cet immense bienfait, dont leur toute-puissance  
Des humains d'âge en âge a doté l'existence?  
O délire!... quoi donc, ces heureux immortels,  
Avides de briller sur nos grossiers autels,  
Ont consacré leurs soins, leur noble bienfaisance,  
A forcer les humains à la reconnaissance!  
Quel désir imprévu, troublant leurs jours sereins,  
De l'Olympe eût séduit les prudens souverains?  
L'inconstance, il est vrai, convient à l'infortune:  
Mais les dieux s'imposer une tâche importune!  
Les dieux dont l'existence, aux célestes palais,  
Dans des flots de bonheur se balance à jamais!  
Penses-tu que, cachés à la Nature entière,  
Ils attendaient le jour où brilla sa lumière?...  
Que leur sort dépendait de ce monde naissant?  
Homme, de quel bienfait es-tu reconnaissant?  
Est-ce donc un bonheur d'avoir reçu la vie?  
Celui qu'à son banquet la Nature convie,

Tant que la volupté sourit à ses désirs ,  
Aime à couler des jours filés par les plaisirs ;  
Mais , au sein du néant lorsqu'il sommeille encore ,  
Il ne peut envier un destin qu'il ignore.

Pour former l'océan , l'air , le ciel , les humains ,  
Quel modèle eût guidé ces créateurs divins ?  
Sur leur trône éternel précédant la Nature ,  
Auraient-ils pressenti sa puissance future ?  
Non , non , loin d'implorer leurs soins officieux ,  
La Nature plutôt aurait instruit les dieux.  
Ainsi que son pouvoir , sa durée est immense ;  
Un objet éternel ne meurt ni ne commence ;  
Mais , ensemble emportés , les féconds élémens  
S'unirent dans leur cours : par de longs froissemens ,  
Leurs masses , mille fois confuses , désunies ,  
Ont pris , quitté , repris des formes infinies.  
Des siècles s'entassaient pendant leurs chocs divers ,  
Et du sombre chaos sortit notre Univers.

Si j'ignorais encor l'origine du monde ,  
Après avoir connu les maux dont il abonde .  
Son ensemble imparfait , le désordre des cieux ,  
Je serais criminel de l'imputer aux dieux ?

Vois ce globe , entouré de la voûte céleste :  
De crime et de douleurs quel théâtre funeste !  
Là , sont de vastes monts ou des bois ténébreux ,  
Des rochers habités par des monstres affreux ;  
Là , des marais infects , ou des sables arides ;  
Là , du sombre océan les campagnes humides  
Se prolongent sans fin , et leurs flots mutinés  
Menacent en grondant nos bords emprisonnés.  
Des climats dévorans , des régions de glace ,  
De la moitié du monde usurpent la surface ;  
Le reste languirait sous d'incultes buissons ,  
Si l'homme n'eût conquis les trésors des moissons.  
Si le soc , en traçant la glèbe qu'il soulève ,  
N'eût ouvert les canaux d'une fertile sève ,  
Dans un sol paresseux les germes enfermés  
En rians végétaux seraient-ils transformés ?  
Et quand l'éclat des fleurs , doux et charmant présage ,  
Du plus riche avenir nous présente le gage ,  
La foudre , l'aquilon , les torrens orageux ,  
Emportent les travaux , et l'espoir avec eux !  
Que dis-je ? la Nature alimente , féconde  
Et le monstre féroce et le reptile immonde ,

Se plaît à combiner les plus mortels poisons ;  
Aveugle , elle répand , au retour des saisons ,  
Des maux contagieux la cohorte homicide ;  
Et les êtres nouveaux , que vers nous elle guide ,  
A peine sur le monde ont-ils empreint leurs pas ,  
Elle-même les livre à la faux du trépas.

Tel qu'un pilote aborde une rive ennemie ,  
L'enfant , à qui le sort vient d'infliger la vie ,  
Nu , faible , sans secours , et presque inanimé ,  
S'arrache en palpitant du sein qui l'a formé<sup>8</sup> ;  
Au premier sentiment de sa vague existence ,  
Il pousse avec effort le cri de la souffrance.  
L'infortuné ! déjà pressent-il ses malheurs ,  
Et ce qu'il doit encor traverser de douleurs ?  
Chez les vils animaux , une précoce adresse  
Les protège du moins , supplée à leur faiblesse :  
Ni le bruyant hochet , ni les soins caressans ,  
N'ont prévenu jamais leurs caprices naissans ;  
Un langage enfantin n'a point avec mollesse  
De leur flexible oreille essayé la finesse ;  
Le fer n'a point pour eux dépouillé les moissons ;  
Ils n'opposent , enfin , aux rigueurs des saisons

Ni tissus variés , ni palais , ni chaumière.

La Nature sur eux veille toujours en mère.

Mais sur des bords lointains c'est trop long-tems errer :  
Dans mon vaste sujet hâtons-nous de rentrer <sup>9</sup>.

Si des airs et du feu , de l'onde et de la terre ,

L'essence avec lenteur naît , s'augmente et s'altère ,

Ce monde , leur ouvrage , est soumis à leur sort ;

Il reçut la naissance , il subira la mort.

Une puissance , enfin , destructive et féconde ,

Forme , épuise , entretient tous les membres du monde.

Il faut donc que la terre et les cieux et les flots

Se replongent un jour dans l'horrible chaos.

Ne crois pas que , livrée aux charmes d'un vain songe ,  
Ma muse à tes regards colore le mensonge.

Oui , les cieux et la terre , et la flamme et les eaux ,

Renâîtront à jamais sous des aspects nouveaux.

Par les feux du soleil cette terre brûlée ,

De pas tumultueux incessamment foulée ,

S'évapore dans l'air en légers tourbillons ;

Quand la pluie a filtré dans les fangeux sillons ,

Ils s'écoulent , unis aux torrens des orages ,

Et le fleuve en roulant dévore ses rivages.

Tout objet , répandu dans l'objet qu'il nourrit ,  
Par ses propres bienfaits lui-même s'appauvrit.  
Ainsi , mère commune et tombeau de chaque être ,  
La terre doit un jour s'épuiser et renaître.

Les fleuves , les torrens et la plaine des mers ,  
S'alimentent sans cesse au sein de l'Univers ;  
Mais , réglant le concours et les tributs de l'onde ,  
Ils expulsent les flots dont leur lit surabonde.  
Le soleil les attire aux vastes champs des cieux ,  
Et de ce voile humide environné ses feux.  
Les aquilons , errant sur la plaine liquide ,  
En légères vapeurs dissipent le fluide ;  
De la terre abreuvant les antres montueux ,  
L'onde coule et s'infiltré en replis sinueux ,  
Fuit , revient , disparaît , s'épure dans sa course ;  
Des fleuves lentement elle rejoint la source ;  
Et , du globe baignant les contours sillonnés ,  
Ses flots impétueux roulent emprisonnés.

Apprenons , Memmius , quelle active puissance  
De l'air tumultueux fait varier l'essence.  
C'est dans cet océan , profond , inaperçu ,  
Que sans cesse des corps le fluide est reçu :

Mais , leur prêtant lui-même une force nouvelle ,  
S'il ne restituait les larcins qu'il recèle ,  
Par cet usurpateur les êtres épuisés  
En flots aériens seraient décomposés.

L'air ainsi dans les corps se nourrit et s'augmente ;  
A leur tour en son sein chacun d'eux s'alimente.

Toujours resplendissant sur le trône des airs ,  
Ce soleil , qui de feux inonde l'Univers ,  
Doit , pour fournir sans cesse à la clarté nouvelle ,  
Épancher de lumière une source éternelle :  
Car , sitôt que son char sous les mers le conduit ,  
Le jour pâlit , s'éclipse et fait place à la nuit.  
Bandeau de ses rayons , lorsqu'un nuage sombre  
Dans les plaines de l'air entasse des flots d'ombre ,  
Sous l'amas vaporeux , à l'instant épaissi ,  
De l'astre pâissant l'éclat s'est obscurci ,  
Et , dans les lieux divers qu'embrasse le nuage ,  
La clarté fuit , s'éteint , et l'ombre se propage.  
Ainsi chaque rayon meurt à l'instant qu'il naît :  
L'un resplendit , s'efface ; un autre reparaît ,  
Et , sans l'immensité de leur source féconde ,  
L'ombre aurait dès long-tems enseveli le monde.

Vois ces brillans flambeaux décorer ton séjour,  
Et prêter à la nuit le doux éclat du jour :  
D'un amas résineux la substance brûlante  
Nourrit dans son foyer sa flamme étincelante ;  
Elle expulse sans cesse , avec rapidité ,  
De ses feux abondans la mobile clarté <sup>10</sup>.  
La lumière , épanchée et toujours renaissante ,  
Dévore en pétillant le suc qui l'alimente.  
Ainsi l'astre des jours , les orbes radieux ,  
Des ravages du tems sont atteints dans les cieux.

Vois-tu tomber ces murs et cette tour altière ?  
Le marbre révééré se dissoudre en poussière ?  
Ces dômes , ces palais , ces monumens pieux ,  
Ce temple où resplendit la majesté des dieux ,  
Des siècles entassés las de subir l'outrage ,  
Chancellent comme un être appesanti par l'âge.  
Et verrions-nous enfin cet énorme rocher  
De sa base à grand bruit tout à coup s'arracher ,  
Et , du faite des monts dominateur superbe ,  
En éclats dispersés s'ensevelir sous l'herbe ;  
Si le tems destructeur , depuis l'éternité ,  
Eût en vain assailli son immobilité ?

Lève donc tes regards vers la voûte du monde,  
 Vers ce ciel qui, dit-on, par sa chaleur féconde  
 D'êtres intelligens a peuplé les climats,  
 Et les reçoit un jour échappés du trépas :  
 Ce vaste ciel lui-même a reçu la naissance,  
 Et sa chute est marquée en un lointain immense.  
 Pour former les objets, en soi les recueillir,  
 Tantôt il doit s'accroître et tantôt s'affaiblir.

Cet Univers, dit-on, d'une essence divine,  
 Perd dans l'éternité son antique origine ;  
 Et pourtant nul vestige, à nos yeux retracé,  
 N'atteste que sur lui les siècles ont passé <sup>11</sup>.  
 Eh quoi ! de la vertu, des arts, de la victoire,  
 Nul poète inspiré n'éternisa la gloire ?  
 La chute d'Ilion, et le sort des Thébains,  
 Signalent les premiers les malheurs des humains ?  
 De plus antiques faits célébrant la merveille,  
 La lyre n'a jamais étonné notre oreille ?  
 Oui, récemment livrée à son fertile essor,  
 Aux jours de son printemps la terre touche encor.  
 De nos arts en effet la splendeur est nouvelle,  
 Ou dans cet instant même à peine se révèle.

Le pilote , incertain sur les gouffres amers ,  
N'usurpe que les bords de l'empire des mers <sup>12</sup>.  
Calculateur des sons , à peine le génie  
A par de doux accords enfanté l'harmonie.  
Il vient de fuir, ce jour où du monde et des cieux  
La science a sondé le sein mystérieux.

Que dis-je ? dans ces lieux ma muse la première  
A , sur ces grands objets , répandu la lumière.

Le monde , dira-t-on, depuis l'éternité,  
Par de nombreux fléaux put être dévasté :  
On vit les nations soudain anéanties ,  
Dans des gouffres de feu les cités englouties ;  
Des torrens , épanchés de la plaine des airs .  
En vaste solitude ont changé l'Univers.  
Mais par ces chocs affreux , sans doute , la Nature  
Prélude dès long-tems à sa chute future.  
Ainsi nos maux nombreux présagent notre sort ;  
De douleurs en douleurs nous marchons à la mort.

Quel que soit son pouvoir, tout corps est périssable,  
S'il n'est , comme le vide , une masse impalpable ,  
Dont l'ensemble profond , le vaporeux tissu ,  
Ne ressent même pas le choc qu'il a reçu ;

Ou comme l'Univers, hors de qui nul espace  
De ses pesans débris ne recevrait la masse :  
Assemblage infini des plus vastes' objets ,  
Que nul choc étranger n'ébranlera jamais.  
Ce globe est donc mortel ; sa structure l'atteste ;  
Il est des corps sans nombre à la voûte céleste ,  
Dont le cours violent peut soudain le froisser ;  
Et s'il est destructible, il a dû commencer.  
Aussitôt s'offriraient à sa chute rapide  
Les abîmes de l'air , les profondeurs du vide.  
De la destruction il ne triomphe pas ;  
Et, loin de se fermer, les portes du trépas  
Ouvrent, en menaçant les cieux, la terre et l'onde ,  
Un immense passage à ces membres du monde.

Des élémens fougueux le combat déchirant  
Fait craindre que bientôt, funeste conquérant ,  
Le plus impérieux n'envahisse la terre,  
Et ne termine enfin cette effroyable guerre.  
Des astres, du soleil le dévorant foyer  
Peut attirer les eaux de l'Univers entier ,  
Et remporter ainsi la victoire fatale ,  
Que tenta vainement leur audace rivale.

Les fleuves à leur tour , les torrens pluvieux ,  
Alimentent des mers les flots audacieux ;  
Et , du gouffre où mugit leur fureur vagabonde ,  
D'un déluge éternel ils menacent le monde.  
Mais le souffle des vents et les rayons du jour  
Aux champs aériens les portent tour à tour ,  
Et , bornant à jamais son immense surface ,  
Du terrible océan ils enchaînent l'audace.  
Entre les élémens avec force pressé ,  
Par leurs efforts jaloux le globe est balancé.  
Pourtant , si nous croyons la fable ingénieuse ,  
Des ondes et des feux la lutte furieuse  
A triomphé jadis du monde infortuné :  
D'un océan de flamme il fut environné ,  
Lorsque de Phaëton l'imprudente faiblesse  
Des coursiers du soleil égara la vitesse :  
Ils erraient emportés dans la plaine des airs ,  
Et des torrens de feux inondaient l'Univers.  
De l'Olympe bientôt le monarque sévère  
Parut , et foudroya l'illustre téméraire.  
Apollon remonta sur son char radieux ,  
De sa main suspendit le grand flambeau des cieux ;

Des coursiers écumans la fougue comprimée  
 A sa voix retrouva la route accoutumée :  
 Avec ordre épanchant une douce clarté ,  
 Le dieu rendit le calme au monde épouvanté.  
 Ces nobles fictions n'abusent point le sage ;  
 Mais de la vérité nous y trouvons l'image <sup>13</sup>.  
 Versé de tous les points de l'espace infini ,  
 Vers ce globe le feu put être réuni ;  
 Rien ne lui disputa son horrible passage ,  
 Et la terre devint l'aliment de sa rage.  
 C'est ainsi que les flots, du ciel précipités ,  
 Jadis ont englouti nos champs et nos cités :  
 Mais un pouvoir , contraire à leur course orageuse ,  
 Repoussa tout à coup cette onde voyageuse :  
 La terre reparut , le ciel devint serein ,  
 Et les fleuves captifs se soumirent au frein.

Connais des élémens l'activité féconde :  
 Comment ont-ils posé l'orbe immense du monde ,  
 Dans le gouffre des mers emprisonné les flots ,  
 Suspendu sur nos fronts les célestes flambeaux <sup>14</sup> ?  
 Gardons-nous de penser que , trompant la Nature ,  
 Ces grands corps méditaient leur naissance future ,

D'avance concertaient leur marche , leur grandeur ,  
De leur cortège enfin l'imposante splendeur.  
Mais , ensemble entraînés dans les plaines du vide ,  
Pendant des jours sans nombre , en leur essor rapide ,  
Repoussés , soutenus , par leur poids attirés ,  
Tout à coup réunis , tout à coup séparés ,  
Ils ont acquis , perdu , modifié leurs formes ,  
Et donné l'existence à des masses énormes ,  
Qui déjà présentaient le ciel , les flots , les airs ,  
Ébauche faible encor de ce vaste Univers.

Sans doute l'Univers , dans sa grandeur naissante ,  
N'avait point déployé sa pompe éblouissante.  
Le dieu brillant du jour , les astres radieux  
Ne guidaient point leur char sous les lambris des cieux :  
L'onde ne roulait pas dans ses bords enchaînée ;  
La terre de ses fleurs n'était pas couronnée ;  
De vagues tourbillons d'éléments orageux  
S'agitaient confondus ; mais de leur sein fangeux ,  
Après de longs efforts , un immense assemblage  
S'élève , et du chaos tout à coup se dégage :  
Le monde naît enfin ; ses ressorts affermis  
Se composent encor d'éléments ennemis.

Le choc tumultueux de leur foule infinie  
De ce jeune Univers éloignait l'harmonie ;  
Mais la terre bientôt se sépare des cieux ;  
L'onde envahit des mers les gouffres spacieux :  
Les monts dressent leur cime, et l'essence éthérée  
S'élance et respandit à la voûte azurée.

De la terre d'abord les élémens épais  
Unissent lentement leurs informes essais ;  
Entraîné par son poids , ce vaste amas succombe ;  
Vers un centre commun il penche , descend , tombe ;  
Là , chaque objet , pressé des plus étroits liens ,  
Expulse en se froissant les flots aériens ,  
Les feux du firmament , les réservoirs de l'onde ,  
Et ce léger fluide , enveloppe du monde ,  
Qui traverse de l'air les hautes régions ,  
Et dans le ciel naissant épanche ses rayons.  
Comme , du sein blanchi de la terre arrosée ,  
En humide vapeur fuit la douce rosée ,  
Et , montant par degrés à l'orageux séjour ,  
Déploie un voile épais sur le flambeau du jour :  
Ainsi portée aux cieux , cette essence brillante  
Couvrit du firmament la voûte étincelante ,

Et, répandue enfin dans l'océan des airs ,  
Forma la molle enceinte où se meut l'Univers <sup>45</sup>.

Alors , entre la terre et l'immense empyrée ,  
Alimentant leurs feux dans la plaine azurée ,  
Le dieu de la clarté, le doux astre des nuits ,  
Montèrent sur leurs chars, avec ordre conduits ;  
Leur essence , à la fois trop lourde et trop légère ,  
Aux cieux , comme à ce globe , est restée étrangère ;  
Flambeaux de la Nature et courriers diligens ,  
Ils ont l'activité des corps intelligens ;  
De leurs membres divers c'est ainsi qu'ils disposent :  
Les uns sont agités quand d'autres se reposent.

La terre avec fracas creuse son vaste sein ,  
Ouvre à l'onde écumante un immense bassin ,  
Et l'espace, envahi par ce profond abîme ,  
Refoulé vers son centre , aussitôt la comprime.  
Cependant le soleil de ses rayons brûlans  
La pressait , et sans cesse exprimait de ses flancs  
Une amère sueur , à grands flots ramenée  
Vers le gouffre où la mer grondait emprisonnée.  
La terre fit jaillir de ses contours poreux  
Du feu , de l'air actif les tourbillons nombreux ;

Jusqu'au ciel s'élança leur masse étincelante ;  
Sur le monde naissant une voûte brillante  
S'arrondit , s'augmenta par ces tributs nouveaux.  
La plaine au même instant prit ses vastes niveaux.  
De la terre pourtant la sphère plus unie  
Partout également ne fut point aplanie ;  
Les rochers endurcis aux chocs ont résisté ,  
Et des monts vers les cieux le sommet fut porté.

De progrès en progrès , tel s'affermir le monde ;  
Et le limon fangeux , vers sa base profonde ,  
Entraîné tout à coup , précipita ses flots ;  
Sur le sol s'étendit l'immensité des eaux ;  
L'air subtil et léger couronna sa surface ,  
Et le feu , plus actif , des cieux franchit l'espace.  
Chaque élément diffère en force , en pesanteur :  
Le fluide éthéré , diaphane moteur ,  
Balance , élève , étend son tourbillon rapide ;  
Jamais il ne se mêle à l'orageux fluide ;  
Calme , il le laisse en proie aux vents séditieux ,  
Monte au-delà des airs , fait resplendir les cieux ,  
Et , fidèle à son cours , chaque nuit il ramène  
Des astres lumineux l'éternel phénomène.

Tel l'océan fongueux , chaque jour déchaîné ,  
Bondit , et dans ses bords retombe emprisonné.

Astres majestueux , c'est donc vous que je chante ;  
Découvrez à mes yeux votre marche imposante <sup>16</sup>.  
La voûte , nous dit-on , des cieux resplendissans  
Roule autour de la terre ; enfermés en tous sens ,  
Ses pôles sont pressés par deux courans rapides :  
L'un , des airs comprimés repoussant les fluides ,  
Des célestes flambeaux suit les nombreux retours ;  
L'autre , moins élevé , fait refluer leur cours.  
C'est ainsi qu'en ses bords une onde qui serpente  
Presse et tourne une roue opposée à sa pente.

Immuable à jamais , l'immense firmament  
Laisse à ses feux , peut-être , un libre écoulement ;  
Dans son cintre profond , peut-être resserrée ,  
Nage et flotte en tous sens la substance éthérée ;  
Et , des parvis du ciel parcourant les détours ,  
Elle cherche une issue en leurs vastes contours.  
Peut-être , un torrent d'air d'une sphère inconnue  
De nos astres conduit la marche continue ;  
Et peut-être , attirés vers leur propre élément ,  
Vont-ils de la clarté rechercher l'aliment ,

Et recueillir ainsi , dans leur brillante route ,  
Le fluide enflammé de la céleste voûte.  
Quel regard sondera les abîmes des cieux ?  
J'ose y porter enfin mon vol audacieux.....  
Heureux si je révèle et l'ordre et la structure  
Des orbes qu'en l'espace a semés la Nature !  
A ce noble sujet fier d'élever ma voix ,  
De cette reine au moins j'ai célébré les lois ;  
Une seule suffit pour gouverner ce monde ;  
Quelle est-elle ? Ah ! sans doute, en cette nuit profonde ,  
Le vulgaire ignorant , le docte vaniteux ,  
Ensemble confondus , marchent à pas douteux.

Revenons sur la terre ; il est tems que j'expose  
Comment au sein de l'air elle nage et repose ;  
Sa base , assujettie aux flots aériens ,  
Leur fut jointe en naissant par de secrets liens ;  
Et sa masse pesante , avec eux confondue ,  
Ne les surcharge pas , et roule suspendue.  
Ces objets si divers , par de sages accords ,  
L'un sur l'autre appuyés , se pressent sans efforts.  
Tel , le corps ne sent pas les membres qu'il soulève ;  
Sans affaisser le cou notre tête s'élève ;

L'être entier de leur poids ignore les effets,  
Et les pieds sans fatigue en supportent le faix.  
Mais, s'il est étranger, nous effleurant à peine,  
Le fardeau le plus faible et nous pèse et nous gêne.  
Tant il faut avec art observer les rapports  
Des êtres réunis par de communs ressorts !  
La terre n'entra point dans d'étrangers fluides,  
Comme un objet nouveau, mu par des coups rapides :  
Conçue avec les cieux et la plaine des airs,  
Son berceau fut celui du naissant Univers ;  
Par un nœud fraternel elle reste asservie :  
Le membre avec le corps ainsi reçoit la vie.

Lorsque la foudre éclate en longs frémissemens,  
Elle émeut l'air, du globe atteint les fondemens.  
Une chaîne invisible unit donc à la terre  
Et la flamme éthérée et les champs du tonnerre ;  
Pour les mêmes travaux sagement assortis,  
Des mains de la Nature ensemble ils sont sortis.  
Ainsi l'ame, invisible et fragile substance,  
De l'être qui l'enferme entretient l'existence ;  
Ce moteur si léger, arbitre souverain,  
Aux plus fougueux désirs peut imposer un frein.

Sans doute , avec le corps son intime alliance  
Établit ses concerts et fonde sa puissance.  
Tant l'essence légère , unie aux vastes corps ,  
Exerce de pouvoir sur d'immenses ressorts !  
Tel ce globe est à l'air , tel le corps est à l'ame.

Explorons le foyer de l'éternelle flamme.  
Le disque du soleil n'est point plus spacieux  
Qu'il ne semble au sommet de la voûte des cieux<sup>17</sup>.  
Quand d'un corps lumineux la lueur pénétrante  
S'élance jusqu'à nous , sa surface apparente ,  
Malgré son cours lointain , son immense hauteur ,  
Se peint fidèlement à l'œil observateur.  
Puisque l'astre des jours , bien plus actif encore ,  
Échauffe les objets , ainsi qu'il les colore ,  
Aux célestes lambris son disque radieux  
N'est donc ni plus petit ni plus grand qu'à nos yeux.

L'objet , perçant des airs la plaine vaporeuse ,  
Offre un aspect confus , une forme douteuse.  
Brillante de ses feux , ou de feux empruntés ,  
La lune reproduit tous ses traits argentés ;  
Ainsi son inconstante et radieuse image  
Est telle au front des cieux que notre œil l'envisage.

La nuit, quand le nocher, avec un doux transport,  
Voit le phare éclatant resplendir sur le port,  
Les feux, à travers l'air et la distance énorme,  
Parviennent jusqu'à lui sans altérer leur forme;  
Tels les astres, du ciel perçant la profondeur,  
Révèlent à nos yeux leur exacte grandeur.

Eh quoi! de l'œil du jour l'étroite et faible orbite  
Peut suffire aux torrens du feu qu'il précipite,  
Remplir les champs du ciel, la surface des mers,  
Et de ses doux rayons féconder l'Univers?  
Unique issue enfin de la voûte du monde,  
Des feux du firmament cet astre nous inonde?  
Les élémens du feu vers ce brûlant foyer  
S'unissent, et de là couvrent le globe entier.  
Ainsi l'humble ruisseau sous les fleurs se promène,  
Se grossit dans sa course et submerge la plaine.  
Peut-être, le soleil, rapidement lancé,  
Échauffe l'air mouvant que son char a froissé.  
Embrasant tout à coup son immense carrière,  
Le dieu vogue à travers l'océan de lumière.  
Telle bientôt, portée à d'arides buissons,  
Une faible étincelle envahit les moissons.

Peut-être , dispersés sous la céleste voûte ,  
Des feux inaperçus le suivent dans sa route ,  
Et , tandis que du ciel il franchit les hauteurs ,  
Leur foyer entretient ses rayons bienfaiteurs.

Comment traverse-t-il les plaines azurées ,  
Des cieus brûlans du sud aux mers hyperborées ,  
Et , chassant ses coursiers du séjour des frimas ,  
Revient-il du Cancer embraser les climats ?  
Comment Phébé plus prompte , à son frère infidèle ,  
Franchit-elle en un mois sa carrière annuelle ?  
Démocrite , est-ce à toi qu'on doit la vérité ?  
Des astres , nous dis-tu , l'essor est limité ;  
Plus ils sont rapprochés du centre de la terre ,  
Plus leur course languit , plus leur éclat s'altère.  
Ils ne peuvent des cieus suivre l'entraînement :  
Ainsi l'astre des jours roule plus lentement ,  
Et la douce Phébé , du monde plus prochaine ,  
Parcourt le firmament d'une marche incertaine ;  
Lorsque son cours furtif semble , à nos yeux surpris ,  
Devancer le soleil aux célestes lambris ,  
C'est lui-même , ce dieu , qui tour à tour la presse ,  
L'évite , la poursuit , l'atteint et la délaisse.

Des fluides , peut-être , aux vastes champs des airs ,  
Entraînent dans leurs flots l'astre de l'Univers ;  
Leurs chocs impétueux entretiennent sa course  
Des hauteurs du midi vers les astres de l'ourse.  
Tout à coup repoussé , son char capricieux  
Fuit des glaces du nord jusqu'au sommet des cieux.  
Ainsi roulent des nuits l'inconstante courrière ,  
Et les astres semés dans la Nature entière.  
Mais ces flambeaux errans , pour terminer leur cours ,  
Des siècles ont usé les innombrables jours ;  
Du ciel en tous les sens ils traversent la voûte ;  
Tels , poussés dans les airs , se frayant une route ,  
Les nuages , flottant sur la terre et les mers ,  
En mouvans tourbillons parcourent l'Univers.

L'aile sombre des nuits couvre , obscurcit le monde ,  
Soit qu'aux humides champs de l'empire de l'onde  
Le soleil se fatigue , et par l'ombre investi  
Ranime dans les flots son éclat amorti ;  
Soit que l'impulsion qui dans l'air le ramène  
L'exile par de là le céleste domaine ,  
Et que l'astre pompeux , entraîné dans son cours  
Du monde sous nos pieds visite les contours.

L'aurore aux doigts de rose , à l'heure accoutumée ,  
Ouvre au soleil naissant sa carrière enflammée ,  
Quand , sorti des climats où se cachaient ses feux ,  
L'immortel , précédé de torrens lumineux ,  
Sur son front rajeuni replace sa couronne ,  
Et ranime l'éclat du ciel qui l'environne ;  
Ou de rapides feux l'assemblage vermeil ,  
Reproduit chaque jour , forme un nouveau soleil.  
Au sommet de l'Ida , telle , à l'aube naissante ,  
De feux errans , dit-on , la masse éblouissante  
Pétille , se transforme en globe radieux ,  
S'élève et resplendit dans la plaine des cieux.

Ne sois pas étonné que la lumière ardente ,  
Jaillissant chaque jour de sa source abondante ,  
Place un astre nouveau sur le trône des airs :  
Des prodiges constans régissent l'Univers.  
Au souffle du zéphir la fleur qui vient d'éclorre ,  
A l'aspect de l'été penche et se décolore.  
L'âge ternit l'éclat d'un front adolescent ;  
Il mine par degrés le vieillard languissant ,  
Émousse ses désirs , énerve son courage ;  
De la dent qui lui reste il lui ravit l'usage.

La foudre enfin , les vents , l'orage , les frimas ,  
De saisons en saisons parcourent les climats.  
Notre monde , en naissant , reçut de la Nature  
Son ascendant secret , sa force , sa structure ;  
Par un premier moteur sagement combiné ,  
Il demeure fidèle à son cours ordonné.

Tu vois les nuits d'hiver ceindre leur voile sombre ,  
Les jours printaniers croître aux dépens de leur ombre :  
Le soleil entretient ce combat éternel ;  
Cet astre , sous la terre ou dans les champs du ciel ,  
Trace en arcs inégaux sa route étincelante ;  
Inconstant , mais réglé dans son oblique pente ,  
Il retourne au climat qu'il avait déserté ,  
Et mesure au larcin sa libéralité.  
Vers l'un et l'autre pôle il fuit , revient , s'élance ;  
Il s'arrête , et des jours rétablit la balance ;  
Alors , au monde entier versant des feux égaux <sup>18</sup> ,  
De son cours annuel il reprend les travaux.  
Ainsi l'art , s'élevant sur l'aile du génie ,  
Des orbes médita la céleste harmonie ,  
Et , livrant au crayon leur cours mystérieux ,  
Nous permit de sonder les grands secrets des cieux.

Peut-être, retenu dans un épais fluide,  
Du dieu de la clarté le char est moins rapide,  
Et, lassé d'affronter les abîmes de l'air,  
Il permet la longueur des sombres nuits d'hiver ;  
Ou les feux réunis dont l'astre se colore,  
Précipités sans cesse aux portes de l'aurore,  
Plus actifs ou plus lents pour franchir l'horizon,  
Attendent leur pouvoir du cours de la saison.

Au soleil empruntant sa lumière inconstante,  
La lune par degrés respandit et s'augmente  
En s'éloignant de lui ; cependant quand ses feux  
Ont rempli de Phébé le disque lumineux,  
Arrondie en s'offrant aux barrières du monde,  
Elle voit le soleil se dérober sous l'onde ;  
De l'astre qu'elle a fui bientôt se rapprochant,  
Elle pâlit, décroît et se plonge au couchant.  
Est-ce un orbe flottant, fixé dans sa limite,  
Qui cherche le soleil, fuit, le cherche et l'évite ?

D'un propre éclat peut-être elle brille à nos yeux ;  
Mais un astre rival, en secret envieux,  
Rapidement lancé dans la même carrière,  
Rallume, éteint, découvre et voile sa lumière.

Ne pourrait-elle encor, comme un globe incoustant,  
D'un côté ténébreux et de l'autre éclatant,  
Mobile sur son axe, et toujours vacillante,  
Montrer son front obscur ou sa face brillante?  
Ainsi les Chaldéens, trompeurs ingénieux,  
Jadis ont combattu les scrutateurs des cieux.  
Chacun dans son système avec art s'autorise ;  
La vérité pourtant flotte encore indécise.

Peut-être la Nature enfante chaque jour  
L'astre qui brille et meurt au céleste séjour,  
Et, par cette constante et sublime merveille,  
L'astre nouveau succède à l'astre de la veille.  
Combien d'autres objets, avec ordre conduits,  
Sont toujours épuisés, et toujours reproduits !  
Du frais et doux printems le précurseur volage  
De son souffle amoureux caresse le feuillage :  
Flore, de la prairie émaillant les couleurs,  
Aux plaisirs renaissans offre un trône de fleurs ;  
La poudreuse Cérès a redoré la plaine ;  
Mais bientôt des autans la dévorante haleine  
Embrase l'Univers ; l'automne pâissant  
Voit les pampres flétris sur son front languissant ;

Le vulturne murmure et gronde sur nos têtes :  
Bacchus décoloré cède au choc des tempêtes ;  
Le soleil , exilé vers de lointains climats ,  
Abandonne nos champs aux rigueurs des frimas ;  
Secouant les glaçons de sa tête inclinée ,  
L'hiver ferme en tremblant le cercle de l'année.  
Tout change : ainsi des nuits l'astre capricieux  
Croît , s'arrondit , décroît et s'efface à nos yeux.

Recherchons quel pouvoir , dans leur noble carrière ,  
Des célestes flambeaux éclipse la lumière.  
Peut-être du soleil le disque est obscurci ,  
Quand Phébé , le couvrant de son orbe épais ,  
Sur son front lumineux étend un crêpe sombre ;  
Ou quand un astre éteint le voile de son ombre <sup>19</sup> :  
Ou quand le dieu lassé , dans les airs qu'il combat  
Du céleste flambeau laisse altérer l'éclat ,  
Lorsqu'en des régions , à sa flamme contraires ,  
Il a précipité ses coursiers téméraires.  
La courrière des nuits s'obscurcit à son tour ,  
Quand la terre , absorbant tous les rayons du jour ,  
Dirige vers cet astre , au travers de l'espace ,  
Le cône ténébreux qui le couvre et l'efface ;

Ou quand un globe obscur , rival audacieux ,  
L'emprisonne un moment sous les lambris des cieux ;  
Ou quand , loin de sa route imprudemment lancée ,  
Elle ceint le bandeau qui la tient éclipsee.

Interrogeant pour toi le cours mystérieux  
Des nocturnes flambeaux , des astres radieux ,  
J'ai chanté le pouvoir qui les a fait éclore ,  
Qui toujours les ramène aux portes de l'aurore ;  
J'ai dit pourquoi Phébé vers l'astre qui la suit  
S'élance , et tout à coup se détourne et s'enfuit ;  
Pourquoi , pendant le jour ou dans la nuit obscure ,  
Aux peuples inquiets , ces yeux de la Nature ,  
En s'ouvrant , se fermant avec rapidité ,  
Offrent un voile obscur ou des flots de clarté.  
Maintenant , je reviens à l'enfance du monde :  
Cherchons , dans les essais de sa vigueur féconde ,  
Quels ornemens nouveaux et quels hôtes divers  
Ont bravé les premiers l'inclémence des airs <sup>20</sup>.

La verdure paraît et couvre les campagnes ,  
S'étend sur les coteaux , couronne les montagnes ;  
Au sein de la prairie , un doux essaim de fleurs  
Sur le naissant gazon mélange ses couleurs :

Dans les germes récents une fertile sève  
S'insinue à grands flots : l'arbuste naît, s'élève ;  
Et, s'échappant du sol, de nombreux végétaux  
Dans les airs caressans balancent leurs rameaux.  
La terre, vierge encor, pour première parure,  
S'entoure mollement de leur fraîche verdure :  
Tel, lorsqu'il vient d'éclorre, un faible oiseau revêt  
Le flexible tissu de son moelleux duvet.  
Des êtres animés éveillant les semences,  
La terre enfin conçut leurs peuplades immenses.  
Crois-tu qu'ils soient tombés de la voûte des cieux,  
Ou que de l'océan le gouffre spacieux  
Fut l'humide berceau des hôtes de ce monde ?  
Non, tout doit l'existence à la terre féconde ;  
Et, dès la nuit des tems consacré pour jamais,  
L'auguste nom de mère atteste ses bienfaits.  
Si la chaleur et l'eau, sous les glèbes fertiles,  
Donnent souvent la vie à de faibles reptiles,  
Des êtres plus parfaits, robustes et nombreux,  
Ne pouvaient-ils sortir de ses flancs généreux,  
Lorsque, bouillante encor du feu de la jeunesse,  
La terre à sa vigueur mesurait sa largesse ?

Quand le premier printems sourit à l'Univers ,  
Son doux souffle anima tous les oiseaux divers ;  
Loin de l'œuf nourricier chacun d'eux fuit , s'élançe ,  
Et d'un vol incertain dans les airs se balance :  
Tel , dans son frêle abri l'insecte prisonnier  
Se dégage aux rayons du soleil printanier <sup>21</sup>.  
Alors sur l'Univers parut la race humaine.  
Unie à la chaleur , l'onde au sein de la plaine  
Transforma le limon en germes fécondés :  
Palpitant sous la mousse , et de sève inondés ,  
Humides nourrissons de la terre mouvante ,  
Ils plongeaient dans ses flancs leur racine vivante.  
Bientôt développé , las d'un moite séjour ,  
Chaque embryon , pressé de s'emparer du jour .  
De ses faibles liens brisa le résistance ,  
Sortit , respira l'air , et conquît l'existence.  
Du sol qui le forma les sinueux canaux  
De sucs purs et laitieux lui dispensaient les flots ;  
Et , propice à ses goûts , à l'instinct du jeune âge ,  
Vers ses lèvres coulait cet onctueux breuvage.  
Tel , au sein d'une mère , après l'enfantement ,  
Filtre , décomposé , le suc de l'aliment ;

Il s'épure , et bientôt , salutaire ambroisie ,  
Au doux fruit de l'amour il apporte la vie.  
La Nature , attentive à ses nombreux besoins ,  
Soutint l'homme naissant , l'environna de soins ;  
L'air , calme autour de lui , repoussait la froidure ,  
Et le premier berceau fut un lit de verdure.

La brûlante chaleur , l'âpreté des hivers ,  
Aux jours de son printemps respectaient l'Univers ;  
Sans doute ces fléaux , faibles à leur naissance ,  
Ont obtenu du tems leur funeste puissance.

L'auguste nom de mère , oui , ce nom révéral  
A la terre autrefois dut être consacré :  
De son fertile sein naquit l'homme superbe ,  
La brute , le reptile enseveli sous l'herbe ,  
Les habitans des flots , l'insecte industriel ,  
Et ces peuples légers qui voguent dans les cieux.

Sa vigueur n'obtint pas l'éternelle durée ;  
Comme on voit par le tems une mère altérée ,  
La terre , se lassant de ses féconds travaux ,  
A ses flancs fatigués imposa le repos.  
Le tems de l'Univers change la face immense :  
Une race s'éteint , une autre recommence ;

De la variété chaque objet suit les lois ,  
Obtient , quitte à l'instant ses passagers emplois ;  
Le passé nous prédit l'inconstance future ,  
Et quel sort agité subira la Nature :  
Des débris de la mort l'être anime ses feux ;  
Du plus grossier limon sort un fruit savoureux.  
Dans son cours éternel , c'est ainsi que le monde  
Reçoit , donne et reprend , s'altère et se féconde.

    Quelquefois , abusée en ses premiers efforts ,  
La Nature essaya d'infructueux accords.  
De l'un et l'autre sexe assemblage adultère ,  
L'Androgyne hideux épouvanta la terre <sup>22</sup> ;  
On vit naître des corps , mélanges monstrueux  
D'organes imparfaits , de membres tortueux ,  
Qui , privés d'aliment , et pesans et débiles ,  
Sur le sol maternel périrent immobiles.  
De monstres s'épandit un innombrable essaim :  
La Nature effrayée en délivra son sein ;  
Elle ne permit pas , mère prudente et sage ,  
Que cette œuvre parvint jusqu'à la fleur de l'âge ;  
Voulant de l'univers les bannir sans retour ,  
Elle leur interdit les charmes de l'amour.

Il faut , ô Memmius , pour propager la vie ,  
Qu'il règne entre les corps une intime harmonie ;  
Que les mêmes besoins et les mêmes désirs  
Assortissent leurs goûts , leur force , leurs plaisirs :  
Des organes alors la vive sympathie  
Au signal de l'amour est bientôt avertie ;  
Le gage précieux d'un penchant mutuel  
Palpite , et se nourrit dans le sein maternel.

Plus d'une race faible , informe , ou peu féconde ,  
S'anéantit sans doute au premier jour du monde.

Hormis ces êtres doux , respectueux sujets ,  
A qui l'homme imposa ses perfides bienfaits ,  
Tous ont dû leur appui , leurs plaisirs , leur pâture ,  
Aux dons qu'à leur espèce accorda la Nature <sup>23</sup>.

Le lion par la force est le roi des forêts ;  
Le cerf léger s'enfuit , vole , échappe à nos traits ;  
Le renard au péril s'arrache avec adresse ,  
Et la ruse partout protège la faiblesse.

Mais , de nos longs travaux compagnons précieux ,  
Le rapide coursier , le bœuf laborieux ,  
La tranquille brebis , et ce gardien fidèle  
Dont jamais le sommeil n'a ralenti le zèle ,

Dans leur insouciance , heureux de partager  
Un aliment acquis sans trouble , sans danger ,  
De l'homme ont imploré la noble intelligence ,  
Et leur utile instinct devint sa récompense.  
Ceux à qui la Nature enfin voulut ravir  
La fière indépendance , ou l'art de nous servir ,  
Ont entrevu le jour pour sentir la souffrance :  
Ces êtres , accablés du poids de l'existence ,  
Étrangers aux plaisirs , de douleurs entourés ,  
Dans le gouffre éternel tout à coup sont rentrés.

Des Centaures , crois-moi , la prudente Nature  
N'a jamais combiné la hideuse structure :  
A ce mélange affreux aurait-elle soumis  
De deux corps différens les ressorts ennemis ?

Quand trois fois le printems l'attira sous l'ombrage ,  
Le coursier généreux vole aux champs du carnage ;  
Et le débile enfant , sous son paisible abri ,  
En songe , cherche encor le sein qui l'a nourri.  
Quand le même coursier , oubliant sa vitesse ,  
Est glacé sous le poids de la froide vieillesse ,  
L'homme sort de l'enfance , et d'un léger duvet  
Sa joue adolescente à peine se revêt.

De l'homme et du coursier l'assemblage bizarre  
Aurait-il enfanté le Centaure barbare ,  
Les hideuses Scyllas , et ces monstres des mers ,  
Mélange discordant d'animaux si divers ,  
Et qu'avec tant de soin sépara la Nature ,  
Opposés dans leurs goûts , leurs formes , leur pâture ?  
Car , pour la jeune chèvre appât délicieux ,  
La ciguë offre à l'homme un suc pernicieux.

Le feu de tous les corps dévore la substance :  
Comment donc la Chimère , en sa triple existence ,  
Dragon , chèvre , lion , de ses horribles flancs  
Vomit-elle à grands flots les tourbillons brûlans ?

Ces êtres monstrueux , dis-tu , pouvaient éclore  
Quand la terre touchait à sa première aurore ,  
Et quand de ses travaux l'arbitre souverain  
A son fertile essor l'abandonnait sans frein.  
Mais des absurdités ainsi s'ouvre la source :  
Les fleuves , peut-on dire , en leur brillante course ,  
Sur des bords enchanteurs roulaient des flots dorés ;  
De fleurs de diamans les bois étaient parés ;  
L'homme élevait son front jusqu'aux voûtes du monde ,  
Franchissait en trois pas les abîmes de l'onde ;

De sa robuste main l'effort audacieux  
Plaçait et déplaçait les astres dans les cieux.  
De la terre, il est vrai, la fertile énergie  
Des êtres différens a combiné la vie.  
Mais dans un cercle étroit chacun d'eux enfermé  
Croît et reste fidèle à l'ordre accoutumé :  
Ainsi les bois, les fleurs qui couronnent la terre,  
Ne sortirent jamais d'un mélange adultère ;  
Un pouvoir absolu les dispose avec art ;  
Nul objet, en un mot, n'est le fruit du hasard ;  
Des dons qu'elle a reçus chaque espèce dispose,  
Et se soumet aux lois que la Nature impose.

La Nature, sans doute, au sortir de ses mains,  
D'agilité, de force a doté les humains ;  
Ces enfans de la terre, et féconde et nouvelle,  
Apportaient en naissant la vigueur maternelle ;  
De leur corps gigantesque, endurci, vigoureux,  
Les solides tissus, les membres musculeux,  
Adroits dans leur rudesse, et libres de souffrance,  
Aisément des saisons affrontaient l'inclémence <sup>24</sup>.  
Nourris de mets grossiers, tels que de vils troupeaux,  
Au hasard ils erraient ou cherchaient le repos :

Et , tandis que coulaient leurs tristes destinées ,  
Le tems amoncelait d'innombrables années :  
Ils ne savaient encor ni tracer des sillons ,  
Ni contraindre la glèbe à nourrir les moissons ,  
Ni , du faible arbrisseau dirigeant la souplesse ,  
Au sol hospitalier confier sa jeunesse ;  
Ni , quand il déployait son front majestueux ,  
Dépouiller ses rameaux d'un luxe infructueux.  
La terre à leurs besoins satisfaisait sans peine :  
En foule rassemblés sous les rameaux d'un chêne ,  
Ils repaissaient leur faim de son gland nourricier.  
Plus savoureux alors , les fruits de l'arboisier  
Enrichissaient l'automne , et partout la Nature  
Leur offrait une simple et douce nourriture ;  
La terre , dans la fleur de sa fécondité ,  
Mesurait sa largesse à leur avidité ;  
De ces premiers mortels l'heureuse indépendance ,  
Sans trouble , sans travaux , a connu l'abondance.

La soif les appelait aux bords rians des eaux ;  
Tels , descendus des monts vers le lit des ruisseaux ,  
Les hôtes des forêts cherchent de frais ombrages.  
La nuit ils s'enfonçaient sous de sombres bocages ,

Lieux par nous consacrés , où des flots de cristal  
S'endorment sous la mousse , et d'un cours inégal  
Serpentent , et bientôt , du roc qui les enchaîne  
Échappés en grondant , vont submerger la plaine.

Nul n'avait revêtu la toison des troupeaux ,  
Ni dans la forge ardente amolli les métaux ;  
Habitant les forêts , les antres , les montagnes ,  
Ils erraient , nus encor , dans de vastes campagnes ;  
Surpris par la tempête ou les froides saisons ,  
Ils s'étendaient cachés sous les épais buissons.  
N'osant associer leurs plaisirs ni leurs peines ,  
Ils ignoraient des lois les secourables chaînes :  
Le plus fort vers son but marchait d'un pas certain ;  
L'objet de ses désirs devenait son butin.  
Dans de simples besoins plaçant le bien suprême ,  
Chacun se conservait et vivait pour soi-même ;  
Ils trouvaient dans les bois , dans un antre écarté ,  
Le trône de l'amour et de la volupté ;  
Les plaisirs étaient dus à l'ardeur mutuelle ,  
Quelquefois arrachés par la force cruelle ;  
Ou bien un don grossier , des glands , de simples fleurs ,  
De la beauté farouche obtenaient les faveurs.

De leurs membres adroits la légère souplesse  
Des hôtes des forêts défiait la vitesse ;  
D'une lourde massue et de pierres armés ,  
Souvent ils terrassaient les monstres affamés ;  
Et souvent , fatigués d'une lutte inutile ,  
Ils s'échappaient , fuyaient au fond de leur asile.  
Quand le soir les couvrait de son obscurité ,  
Nus , ils s'abandonnaient sur le sol humecté :  
Tels que les sangliers , dans l'ombre des bocages  
Ils gisaient entourés de mousse et de feuillages.  
On ne les voyait pas , cherchant l'astre du jour ,  
Par de vaines clameurs implorer son retour.  
Mollement assoupis , sans soins , sans défiance ,  
Calmes , ils attendaient que sa douce présence ,  
Terminant de la nuit le cours silencieux ,  
Ranimât la Nature et redorât les cieux.  
Offerte dès l'enfance à leur vue attentive ,  
Et de l'ombre et du jour la marche alternative  
Pour eux avait perdu son aspect merveilleux ;  
Ils n'appréhendaient point qu'en des flots nébuleux  
Le soleil s'engloutit , et qu'immense , profonde ,  
Une nuit éternelle ensevelit le monde.

---

Mais des monstres des bois souvent la cruauté  
Troublait de leur sommeil la douce volupté :  
Éveillés par leurs cris , à ces hôtes sauvages  
Ils livraient leur asile et leurs lits de feuillages ;  
Et , suivi pas à pas d'un lion rugissant ,  
Dans sa course nocturne égaré , gémissant ,  
L'homme , de sa demeure infortuné transfuge ,  
De caverne en caverne implorait un refuge.

Alors plus qu'en nos jours , sous la faux du trépas ,  
La race des humains ne s'amoncelait pas :  
Un grand nombre , il est vrai , durant la nuit obscure ,  
Des monstres devenait la sanglante pâture ;  
Trainés sur les rochers , palpitans et meurtris ,  
Ils remplissaient les bois de lamentables cris ;  
Et , lentement broyés sous les dents écumantes ,  
Leurs membres s'entassaient dans des tombes vivantes <sup>25</sup>.  
Par l'adresse souvent du péril délivrés ,  
Des malheureux fuyaient à demi déchirés ,  
Se roulaient sur la terre , et d'une main tremblante  
Pressaient en gémissant leur blessure sauglante ;  
Ils invoquaient la mort par d'horribles clameurs ,  
Jusqu'au jour où , formés sous d'infectes tumeurs ,

Des vers hideux glissaient au fond des chairs livides ,  
Et rongeaient de leurs corps les entrailles fétides.  
Mais on ne voyait pas d'innombrables guerriers  
Vendre au plus vil tyran leurs exploits meurtriers ,  
Et , des mers à sa voix affrontant les abîmes ,  
Sous les flots indignés ensevelir leurs crimes.  
Vainement l'océan applanissait son sein ,  
Offrait l'aspect trompeur de son vaste bassin ;  
Ces mortels , ignorant l'art d'asservir son onde ,  
Ne traînaient point leurs maux jusqu'aux bornes du monde :  
L'abandon , l'indigence enfantaient leurs douleurs ,  
Et le luxe perfide ajoute à nos malheurs.

Quand l'homme , en ses forêts , du feu connut l'usage ,  
Sut ravir des troupeaux la parure sauvage <sup>26</sup> ;  
Quand , asservie aux lois de la chaste pudeur ,  
L'épouse à l'époux seul consacra son ardeur ;  
Rassuré par l'hymen , quand le couple fidèle  
Se rendit créateur d'une race nouvelle ,  
Dans les cœurs pénétra la molle volupté ,  
Du sombre hiver le feu fit sentir l'âpreté ;  
Et l'homme industriel , chaque jour moins agreste ,  
Rechercha d'autres toits que la voûte céleste ;

Vénus , plus assidue en sa douce langueur ,  
 De la mâle rudesse énerva la vigueur :  
 Des enfans ingénus l'innocente caresse  
 Du père apprivoisa la farouche tendresse.  
 Ceux dont l'asile alors touchait aux mêmes lieux ,  
 Tentèrent d'échanger leurs soins officieux :  
 Un sage accord bannit l'injuste violence ,  
 Soutint un sexe faible et la débile enfance.  
 Par un geste , un regard , l'instinct de l'amitié  
 Apprit que l'innocence a droit à la pitié.  
 Sans doute on transgressa ce pacte salulaire <sup>27</sup> ;  
 Mais , s'il n'eût adouci la fureur arbitraire ,  
 Crois-moi , le genre humain , jusqu'ici propagé ,  
 Sur le gouffre des tems n'aurait pas surnagé.

Le besoin révéla les secrets du langage ;  
 Notre voix des objets bientôt transmit l'image :  
 Tel , ne pouvant saisir l'objet qui l'a charmé ,  
 Par un geste éloquent l'enfant s'est exprimé <sup>28</sup>.  
 Chaque être avec la vie obtient l'intelligence ,  
 Et de ses facultés reçoit la conscience :  
 De sa corne un taureau croit venger son affront ,  
 Avant que la Nature en ait armé son front ;

Les nourrissons de l'ours et du tigre vorace  
Tentent de déchirer l'objet qui les menace ;  
Ils sont fiers de leurs dents qui ne sont pas encor.  
A peine éclos, l'oiseau cherche à prendre l'essor ,  
Et . couvert à demi d'une plume naissante ,  
S'échappe et se confie à son aile impuissante.

Un inventeur unique et libre dans son choix  
Du langage jamais n'a pu dicter les lois ;  
Si par lui de ses goûts l'image fut tracée ,  
Et de flexibles sons s'il peignit sa pensée ,  
Pourquoi ses compagnons , instruits par le besoin ,  
Auraient-ils attendu son inutile soin ?

S'ils ignoraient enfin les ressorts du langage ,  
Comment ce docte guide en transmit-il l'usage ?  
Aurait-il par des cris annoncé ses projets ,  
Et d'un art inconnu révélé les secrets ?  
Par quelle heureuse adresse en diriger l'étude ?  
Et comment à son gré plier la multitude ?  
Aurait-elle , approuvant d'inconcevables sons ,  
D'une oreille docile écouté ces leçons ?

L'organe des humains , et sonore et flexible ,  
Retraça de leurs goûts la nuance insensible :

Empressés d'annoncer leurs plaisirs ou leurs maux ,  
A chaque sentiment ils adaptaient des mots.

Refuses-tu ces dons à leur intelligence ,  
Lorsque des animaux la muette éloquence ,  
Par des sons variés , exprime tour à tour  
Le plaisir , la douleur , la vengeance ou l'amour ?

Vers toi cette molosse approche menaçante ;  
La vois-tu soulever sa lèvre frémissante ,  
Et, te montrant à nu sa redoutable dent ,  
A son âpre fureur préluder en grondant ?  
A-t-elle cette voix , lorsque sa vigilance  
Fait retentir des nuits le lugubre silence ?  
De ses petits , foulés mollement sous ses pas ,  
Quand sa langue assouplit les membres délicats ;  
Quand elle les provoque avec de doux murmures ,  
Leur imprime en jouant d'innocentes morsures ;  
De l'amour maternel combien le tendre accent  
Diffère de ce cri douloureux et perçant  
Qu'elle exhale en rongant le fer qui la captive ,  
Ou des sons arrachés à sa terreur plaintive ,  
Lorsque , rampante aux pieds de son maître irrité ,  
Elle offre au châtiment sa docile fierté !

Ce rapide coursier vole , bondit sur l'herbe ;  
Il cherche avec ardeur sa compagne superbe ,  
Dresse ses crins mouvans , frissonne de désir ,  
Et frappe les échos de l'accent du plaisir.  
A-t-il ces cris d'amour dans le sein des alarmes ,  
Quand ses naseaux fumans s'ouvrent au bruit des armes ?

Vois ces nombreux oiseaux , hôtes légers des airs ,  
Le ramier dans les bois , l'alcyon sur les mers ;  
S'ils redoutent la faim , s'ils trouvent l'abondance ,  
De leur mobile voix ils changent la cadence.

Leur accent prophétique , avec des tons divers ,  
Appelle les beaux jours , signale les hivers.  
Du corbeau centenaire ainsi dans le bocage  
Le dur croassement fait pressentir l'orage.  
De sa voix monotone , interprète des sens ,  
Si la brute avec art module les accens ,  
De l'homme plus adroit le fertile génie  
Trouva pour ses penses l'expressive harmonie.

Peut-être cherches-tu quel mortel ou quel dieu  
A nos premiers besoins a révélé le feu ;  
Le feu naquit au ciel , et , des flancs du tonnerre ,  
Ce dangereux présent fut vomé sur la terre.

Que dis-je ? vois encor , vois le ciel nuageux  
Se charger , se noircir de torrens orageux :  
Au souffle des autans il luit , s'enflamme , gronde ,  
Et répand dans les airs tout le feu qui l'inonde.  
Quand d'arides rameaux , l'un par l'autre heurtés ,  
Courbent au gré des vents leurs sommets agités ,  
Dans leur fracas bientôt l'étincelle pétille ;  
La chaleur comprimée éclate , et le feu brille.

Averti que du jour le flambeau radieux  
Donne aux fruits qu'il colore un suc délicieux ,  
L'homme , habile rival de sa douce puissance ,  
Imita du soleil la féconde influence.  
Son heureuse industrie , avec avidité ,  
Des alimens grossiers épura l'âpreté ,  
Adoucit par le feu les fruits de la culture ,  
Et l'adresse embellit les dons de la Nature.

Alors , les premiers rois , fondateurs des cités ,  
Accoutument au frein les mortels indomptés.  
Leur trône s'affermit : une loi salulaire  
Dispense les troupeaux et partage la terre ;  
La prudence , l'esprit , la force , la beauté ,  
Reçoivent noblement un tribut mérité.

Bientôt on connaît l'or : et l'injuste richesse  
D'un éclat imposant décore la bassesse.

Ignoble usurpateur de titres glorieux ,  
L'ignorant s'affranchit de soins laborieux ;  
Subissant du pouvoir la superbe insolence ,  
Les talens vont grossir la cour de l'opulence.

O vous qui dédaignez un chimérique honneur ,  
Hommes justes , quel bien vous donna le bonheur ?  
Un sort obscur et doux , la paix de l'innocence.  
Qui borne ses désirs ne craint pas l'indigence.  
Mais , de la soif de l'or sans cesse dévoré ,  
L'homme d'un vain éclat veut marcher entouré ;  
Il consume ardemment une pénible vie ,  
Et traîne sur ses pas l'inexorable envie.  
Du sort qui lui sourit le retour est affreux.  
Arrête , téméraire , et tremble d'être heureux !...  
Dans le chemin étroit de l'aveugle fortune ,  
S'élançe à flots pressés une foule importune ;  
Elle affronte des cours l'inévitable écueil ,  
Et l'opprobre éternel expie un jour d'orgueil.  
Le sage , dédaignant le sceptre et l'opulence ,  
Sait régner sur lui-même et jouir en silence.

Oui , pareille à la foudre , au faite des palais  
L'envie audacieuse aime à porter ses traits.  
Le despote , accablé du poids de sa couronne ,  
D'esclaves orgueilleux follement s'environne ;  
Sans cesse respirant par le souffle d'autrui ,  
Vain fantôme , il ne règne et ne vit pas pour lui.

Le peuple , enfin lassé de son obéissance ,  
Aux faibles mains des rois arrache la puissance ;  
A ses pieds triomphans il foule avec mépris  
Du trône ensanglanté les superbes débris.  
Dans la fange abattu , le sacré diadème  
Invoque vainement la majesté suprême.  
Il est doux d'écraser ce qu'on a redouté <sup>29</sup>.  
Le peuple ressaisit sa vaste autorité.  
La liberté fougueuse est une tyrannie :  
L'audace triompha , la vertu fut bannie ;  
Mais de sages mortels le sublime ascendant  
Enchaîna la fureur d'un peuple indépendant.  
Fatigué du désordre , épuisé par la haine ,  
Au frein de la justice il se soumit sans peine ;  
La révolte subit ce douloureux affront ,  
Et ce monstre dans l'ombre au moins cacha son front.

Le glaive menaçant du juge inexorable  
Jusqu'au sein des plaisirs fit pâlir le coupable.  
Ah ! sans redouter même un châtement affreux,  
L'homme injuste , dis-moi , fut-il jamais heureux ?  
Pour lui plus de repos , quand sa haine impunie  
Du doux concert des lois a troublé l'harmonie :  
Et dussent ses forfaits , cachés à tous les yeux ,  
N'attirer le courroux des hommes ni des dieux ,  
Isolé sur la terre , en proie à ses alarmes ,  
Du remords sur son cœur il sent tomber les larmes ;  
Souvent lui-même , en songe , est son accusateur ;  
Et le crime jamais n'épargna son auteur.

Apprenons quel pouvoir ou quel grand phénomène  
A révélé les dieux à la faiblesse humaine ;  
Quel prestige éleva ces monumens pieux ,  
Transmit aux nations ces chants mystérieux ,  
Cette pompe augurale , où la foule étonnée  
Vient en des flots d'encens lire sa destinée <sup>30</sup>.  
Recherchons , dans la nuit du tems et de l'erreur ,  
Comment l'homme adora l'objet de sa terreur ;  
Et pourquoi chaque jour , esclave tributaire ,  
De temples et d'autels il surchargea la terre.

Déroulez-vous , parlez , fastés religieux.

L'homme , en ces premiers tems , timide et soucieux ,  
Aperçut , à travers les ombres du feuillage ,  
De fantômes errans la gigantesque image ,  
Et , dans l'illusion qu'enfante le sommeil ,  
Les revit entourés d'un pompeux appareil :  
A ses yeux éclatait leur beauté radieuse ;  
Il entendit tonner leur voix impérieuse ,  
Et , surpris de leur port fier et majestueux ,  
En songe il prosterna son front respectueux.

Comme leurs nobles traits et leur stature altière  
Renaissaient constamment sous leur forme première ,  
Il pensa qu'investis d'un pouvoir éternel ,  
Sur la terre planaient les habitans du ciel ;  
Que , vainqueurs du trépas , libres de nos alarmes ,  
D'un destin immortel ils savouraient les charmes.  
L'homme admirait surtout les prodiges divins  
Enfantés sans effort par leurs terribles mains.

Il ne concevait pas le grand ordre du monde ,  
Le retour des saisons , leur puissance féconde ;  
Et le ciel , parsemé d'orbés mystérieux ,  
Sous ses voiles d'azur semblait cacher des dieux ,

Qui , rois de la Nature , arbitres du tonnerre ,  
D'un coup d'œil ébranlaient ou rassuraient la terre.

Vers le centre enflammé des astres radieux ,  
Leur palais éternel fut placé dans les cieux :  
C'est là que , précédé de torrens de lumière ,  
Le jour conduit son char et finit sa carrière.  
Là , brillent suspendus les nocturnes flambeaux :  
D'orageuses vapeurs , là , balancent leurs flots ;  
Des cieux , tombent vers nous les brillans météores ,  
Les frimas , l'aquilon , les tempêtes sonores ;  
Et les foudres grondans de la divinité  
Proclament son courroux au monde épouvanté.

Hommes infortunés ! quelle affreuse imposture  
Vous cacha si long-tems les lois de la Nature ,  
Peupla cet Univers de spectres odieux ,  
En despotes cruels transforma tous les dieux ,  
Et , remplissant vos cœurs d'éternelles alarmes ,  
Ouvrit à vos enfans uné source de larmes !

Sans cesse prosterné , ce mortel inquiet  
Tend ses bras supplians vers le marbre muet ,  
Et , fatiguant de vœux l'idole qu'il contemple ,  
Baise , le front voilé , la poudre de son temple.

Ah ! loin de s'avilir , l'auguste piété ,  
Calme , oppose aux destins sa noble fermeté.  
Mais , si l'homme craintif , dans leur course infinie ,  
Voit des astres pompeux l'éternelle harmonie ;  
S'il observe le ciel , sa vaste profondeur ,  
De la muette nuit la lugubre splendeur :  
L'épouvante aussitôt dans son ame asservie  
Siège , et rend plus pesant le fardeau de la vie.  
Il demande quel roi , quel maître ambitieux ,  
Gouverne la Nature et fait mouvoir les cieux.  
Ses funestes soupçons , sa vague inquiétude  
Des lois de l'Univers lui défendent l'étude.  
Il croit voir dans le monde un ouvrage divin ,  
En cherche l'origine , en présume la fin ;  
Il ne sait si son ordre ou finit ou commence ,  
S'il doit porter le poids d'une durée immense ,  
Ou si l'œuvre imposant de la divinité  
Se meut , empreint du sceau de l'immortalité.

Mais parmi nous encor quel mortel téméraire  
N'a point d'un dieu vengeur redouté la colère ?  
Quel effroi vient glacer nos membres chancelans ,  
Quand du sein ténébreux des airs étincelans

Le tonnerre en éclats s'élance , vole , gronde ,  
Et d'affreux roulemens fait retentir le monde !  
Le peuple se prosterne : il invoque les cieux ;  
Le tyran a courbé son front audacieux ;  
Sous le poids du remords son ame est abattue ;  
Il frémit , de ses dieux embrasse la statue ,  
Et de tous ses forfaits le long enchainement  
Semble marquer pour lui l'heure du châtement.  
Quand des vents irrités l'impétueuse haleine  
Du terrible océan bouleverse la plaine ,  
La flotte , les guerriers , l'appareil des combats ,  
Tombent de gouffre en gouffre aux autres du trépas ;  
Le chef épouvanté du ciel craint la justice ;  
Il implore à grands cris sa bonté protectrice ,  
Regarde avec horreur l'abîme s'entr'ouvrir...  
Il provoquait la guerre , il ne sait pas mourir !  
Il est une invisible et suprême puissance ,  
Qui se joue à son gré de l'humaine prudence ,  
Élève l'homme obscur , renverse les états ,  
Et se plaît à frapper l'orgueil des potentats <sup>51</sup>.  
Lorsque la terre enfin déchire ses entrailles ,  
S'ébranle sous nos pas , fait crouler nos murailles ,

L'homme faible et craintif, de périls menacé,  
Ignorant quel pouvoir, quel maître courroucé  
De l'Univers tremblant médite la ruine,  
S'alarme et reconnaît la puissance divine.

On connut des métaux les dangereux bienfaits,  
Quand le feu sur les monts eut détruit les forêts.  
Ce feu naquit peut-être au souffle des orages;  
Peut-être il fut porté sous les sombres feuillages,  
Quand l'homme belliqueux, enivré de fureur,  
Crut à ses ennemis inspirer la terreur;  
Ou lorsque, déployant sa naissante industrie,  
Il voulut convertir le bocage en prairie;  
Ou lorsque, du chasseur secondant les exploits,  
La flamme environnait l'hôte léger des bois:  
( De lacs inaperçus la trompeuse souplesse  
Ne savait pas encore enchaîner sa vitesse,  
Et des chiens aguerris, par cent détours furtifs,  
N'interrogeaient point l'air sur ses pas fugitifs. )  
Qu'importe quelle cause alluma l'incendie?  
Du faite des rameaux quand la flamme agrandie  
Revint, en pétillant, dans son cours vagabond,  
De la terre embrasée ouvrir le sein profond,

Des métaux bouillonnans , échappés de ses veines ,  
Les torrens enflammés s'unirent dans les plaines ,  
Et , durcis par le froid , leur éclat précieux  
Excita des humains les désirs curieux <sup>32</sup>.  
Comme en quittant du sol la tortueuse enceinte ,  
Ils gardaient de sa forme une fidèle empreinte ,  
On pensa que le feu , par un nouvel essor ,  
Pourrait au gré de l'art les assouplir encor.  
En effet , la conquête en fut prompte et facile ;  
Le marteau façonna leur âpreté docile.  
Chaque jour l'industrie éveille les besoins :  
On fend le roc ; la poutre éclate sous les coins ;  
Le soc ouvre les flancs de la terre fertile ;  
Des forêts s'éclaircit l'impénétrable asile.  
L'homme , encore incertain sur leurs emplois nouveaux ,  
Trop souvent s'abusa dans le choix des métaux ,  
De l'or éblouissant la trompeuse apparence  
Sur le solide airain obtint la préférence <sup>33</sup> :  
Un travail continu l'eut bientôt émoussé ,  
Et , pour l'utile airain sans peine délaissé .  
Ce métal orgueilleux rentra dans la poussière.  
L'intérêt le rendit à sa faveur première ;

Des talens , de l'honneur il usurpa les droits ;  
Il asservit la terre , il gouverna les rois.  
L'opinion fragile ainsi flotte incertaine ,  
Et du monde en fuyant le tems change la scène.  
D'un objet dédaigné le hasard fait le prix ;  
L'idole de la veille est en butte au mépris ;  
Du peuple turbulent la faveur arbitraire  
Fait un dieu révééré d'un heureux téméraire :  
Il l'accable d'amour , et le pousse aussitôt  
Du néant aux grandeurs , du trône à l'échafaud.

Tu connais , Memmius , la fatale industrie  
Qui révéla le fer à notre barbarie ;  
L'homme l'attendait-il pour devenir cruel ?  
Aux premiers jours du monde il était criminel.  
Déjà la dent tranchante et la main homicide ,  
Les ongles déchirans et la pierre rapide ,  
Ou la branche , arrachée à sa tige en éclats ,  
Avaient servi la haine et porté le trépas.  
Du fer et de l'airain le dangereux usage  
Fut ignoré long-tems de notre aveugle rage ;  
L'airain plus abondant , plus souple entre leurs mains ,  
S'asservit le premier aux travaux des humains ;

Il émonda les bois , il sillonna les plaines ;  
A l'esclave opprimé l'airain donna des chaînes ,  
Protégea des bergers les nocturnes larcins ,  
Et du crime orgueilleux enhardit les desseins.  
Mais sur l'airain le fer remporta la victoire ;  
Il féconda la glèbe , et , propice à la gloire ,  
Servit les conquérans , ces nobles meurtriers ,  
Qui doivent au hasard des fers ou des lauriers.

D'abord l'homme , porté sur un coursier farouche ,  
L'aiguillonnait , du frein lui comprimait la bouche ,  
D'une main dirigeait ses belliqueux ébats ,  
Et de l'autre lançait ou parait le trépas.  
Traîné par deux chevaux , un char vaste et rapide  
Des guerriers seconda la fureur intrépide.  
L'art se prêta sans cesse à des forfaits nouveaux :  
Quatre coursiers fougueux , d'un char armé de faux  
Roulant avec fracas la roue étincelante ,  
Trempaient leurs pieds légers dans la poudre sanglante.  
De l'antique Sidon le peuple impétueux  
Soumit , apprivoisa l'éléphant monstrueux ,  
Colosse , dont la trompe , et pesante et subtile ,  
Se recourbe et s'étend comme un affreux reptile :

Surmonté d'une tour où siègent des soldats ,  
D'un pas lent il les porte à travers les combats.  
Ainsi la haine active, en cruautés féconde,  
Propagea l'art fatal de dépeupler le monde.  
Parmi les combattans le crime industriel  
Lança le sanglier, le taureau furieux.  
Sur ses pas belliqueux vois le Parthe invincible  
Des hôtes des forêts traîner l'escorte horrible :  
Le farouche lion, esclave indépendant,  
A son maître féroce obéit en grondant<sup>34</sup>.  
Ces monstres irrités s'élancent dans l'arène ;  
Mugissant de fureur, indignés de leur chaîne ,  
Ils la brisent..... Tremblez, conquérans inhumains !  
Leur joug ensanglanté s'échappe de vos mains ;  
Secouant à grands flots leur crinière mouvante ,  
Ils sèment au hasard la mort et l'épouvante ;  
Le coursier, alarmé de leur rugissement ,  
Reculé de terreur et se dresse écumant :  
Ses crins sont hérissés ; il frémit immobile ;  
L'aiguillon presse en vain son courage indocile.  
Les lionnes surtout volent de rang en rang ;  
Leur affreux gosier s'ouvre et regorge de sang ;

Tout tombe et se confond ; bientôt chaque phalange  
De membres palpitans offre un hideux mélange.  
Mais ces monstres divers se déchirent entr'eux :  
Les taureaux dans le sang plongent leurs pieds poudreux ;  
Des coursiers terrassés leurs cornes menaçantes  
Arrachent tout à coup les entrailles fumantes.  
L'horrible sanglier , de douleur irrité ,  
Punit dans sa fureur le bras qui l'a dompté ;  
Il se débat , rugit , pousse d'affreux murmures ,  
Veut secouer les traits plongés dans ses blessures ;  
Enflammé de vengeance , il parcourt tous les rangs ,  
Sur les morts entassés déchire les mourans ;  
Les chevaux , menacés de sa terrible atteinte ,  
Se dressent , hennissant de fureur et de crainte :  
Leurs jarrets vigoureux , tranchés au même instant ,  
Cèdent... leur corps meurtri retombe en palpitant.  
De ces monstres enfin l'indocile furie  
D'un maître audacieux trompait la barbarie.  
Tant de crime entre donc dans l'ame des humains !  
Prévoyaient-ils l'abus de leurs cruels desseins ?  
Non ; l'homme ambitieux , trahi par la victoire ,  
A son vainqueur ainsi fit acheter la gloire.

Ah ! croyons-le du moins , cet instinct odieux  
N'eut point sa source unique au cœur de nos aïeux :  
Sans doute en maux , en biens , également féconde ,  
La Nature à la fois l'admit dans chaque monde :

On formait la parure avec de simples nœuds ;  
L'art bientôt réunit les tissus cotonneux :  
Cet art suivit du fer la découverte utile ;  
Tournez , fuseaux légers ; cours , navette mobile ,  
Et , du luxe nouveau préparant la splendeur ,  
D'un voile embellissez la naissante pudeur.

Doué d'une ame ardente , active , ingénieuse ,  
L'homme remplit d'abord sa tâche industrielle ;  
C'est lui qui , le premier , sous sa robuste main  
En moelleux vêtement a converti le lin.  
Bientôt du laboureur l'inflexible rudesse  
Endurcit aux travaux sa vigoureuse adresse ;  
A sa faible compagne il légua le fuseau ,  
Et d'un noble labeur s'imposa le fardeau.

A ses soins curieux la féconde Nature  
Des trésors végétaux révélait la culture.  
La graine , à ses regards changée en verts boutons ,  
Entoura l'arbre altier de naissans rejetons ;

De la greffe et du plant tel fut l'heureux modèle.  
Bientôt, fuyant sa tige, une branche infidèle  
A la sève étrangère osa se marier,  
Et le gland étonné para le coudrier.  
De la terre épiant les richesses utiles,  
Ainsi l'homme étendit ses conquêtes fertiles ;  
Ainsi de ses désirs l'heureuse activité  
Du fruit le plus inculte adoucit l'âpreté.  
Le soc agriculteur s'empara des campagnes,  
Relégua les forêts au sommet des montagnes ;  
La plaine des moissons vit ondoyer les flots ;  
Le pampre couronna le penchant des coteaux ;  
Et le ruisseau, plus libre en ses rives fleuries,  
Serpenta mollement sur l'émail des prairies ;  
L'olivier, aligné sur le sol montueux,  
Offrit ses verts rameaux et son fruit onctueux ;  
Tel nous voyons encor, dans un frais paysage,  
L'arbre à l'or des moissons marier son feuillage.

Sans doute, des oiseaux on imita les chants,  
Avant que le doux luth, de ses accords touchans  
Mélant aux vers pompeux la suave harmonie,  
Accoutumât l'oreille aux accens du génie.

Le zéphir, introduit dans le sein des roseaux ,  
Apprit à moduler le son des chalumeaux ;  
Sous de flexibles doigts agilement pressée ,  
La flûte soupira sa plainte cadencée ;  
A la voix de l'amour elle unit ses concerts ,  
Et son tendre murmure anima les déserts.  
Où , cet art, embelli par nos doctes études ,  
Naquit chez les bergers , au sein des solitudes.  
Par nos premiers besoins tous les arts sont produits ;  
Le génie et le goût ont cultivé leurs fruits.  
Au sortir des banquets , près d'une eau fugitive ,  
En cercle les bergers étendus sur la rive ,  
A l'ombre des rameaux , sous leur fraîche épaisseur ,  
D'un plaisir vif et pur savouraient la douceur,  
Surtout, quand le printems rendait à la Nature  
Les suaves parfums et la tendre verdure <sup>35</sup>.  
Excités par les ris , les jeux , les gais propos ,  
Ils faisaient résonner de rustiques pipeaux ;  
La joie intarissable , au milieu des bocages ,  
Les couronnait de fleurs , les couvrait de feuillages ;  
En ordre ils bondissaient aux accords des chansons ,  
Et de leurs pas pesans pressaient les verts gazons :

Sur son sein maternel portant leur foule immense ,  
La terre a tressailli de leur vive cadence ;  
Le naïf abandon , la folle hilarité ,  
Leur donnent des plaisirs doux par la nouveauté ;  
Avides de jouir , ils charment l'insemmie  
Par les bruyans refrains d'une agreste harmonie ;  
Ils mêlent à ses sons quelques rustiques mots ,  
Et leur lèvres mobile enfle les chalumeaux.  
Tels , nous cherchons la joie en nos brillantes veilles :  
L'art y développa ses pompeuses merveilles ,  
Et , prodigue pour nous d'un charme suborneur ,  
Ennoblit le plaisir et bannit le bonheur :  
En vain de nos besoins le monde est tributaire ;  
Nous envions le sort de ces fils de la terre.

Le bien dont on jouit est le bien le plus doux ;  
Mais qu'un plaisir nouveau vienne flatter nos goûts ,  
De notre cœur séduit les avides caprices  
Désenchangent bientôt les plus pures délices.  
Tel , le gland nourricier fut par nous rejeté :  
Dédaigneuse et frivole , ainsi la volupté  
Délaissa les berceaux , les couches de feuillage ,  
Et de l'hôte des bois la parure sauvage.

Des vêtemens grossiers le rustique inventeur  
Expia cependant son essai bienfaiteur ;  
Ses membres dispersés , palpitans sur l'arène,  
De ses frères jaloux ont assouvi la haine.  
Sa dépouille sanglante , abandonnée entr'eux ,  
Les rendit plus cruels et non pas plus heureux.

C'était de simples peaux la conquête grossière  
Qui jadis excitait la rage meurtrière ;  
La dure ambition , plus criminelle encor ,  
Verse des flots de sang vendus au poids de l'or.  
De ces premiers mortels l'indigente parure  
Combattait des saisons l'ardeur ou la froidure <sup>36</sup> ;  
Mais qu'importe la pourpre et de vains ornemens ,  
Quand la santé fleurit sous d'humbles vêtemens ?  
L'orgueilleux , abusé par d'absurdes chimères ,  
Cherche péniblement des plaisirs éphémères ;  
Il ignore , agité de vœux irrésolus ,  
La limite où pour lui le bonheur ne croît plus ;  
Toujours d'une autre erreur son erreur est suivie ;  
Il ne vit pas enfin , il convoite la vie.

La terre interrogea les merveilles des cieux ,  
Et des astres brillans l'ensemble harmonieux

Lui révéla comment, en leur marche ordonnée,  
Ils décrivent sans fin le cercle de l'année.

Déjà l'homme est soumis à l'empire des lois :  
Aux rigueurs des saisons il oppose ses toits ;  
La terre partagée à son gré se féconde,  
Et ses vaisseaux hardis volent au sein de l'onde.  
Les peuples sont unis par de nobles accords ;  
La sublime pensée avec art prend un corps,  
Et partout, renaissant sous sa forme fidèle,  
A l'œil qui l'interroge apparaît immortelle <sup>37</sup> :  
Les poètes alors, ces rois du souvenir,  
Des trésors du génie ont doté l'avenir ;  
Des tems plus reculés, couverts de voiles sombres,  
L'imagination seule a percé les ombres.

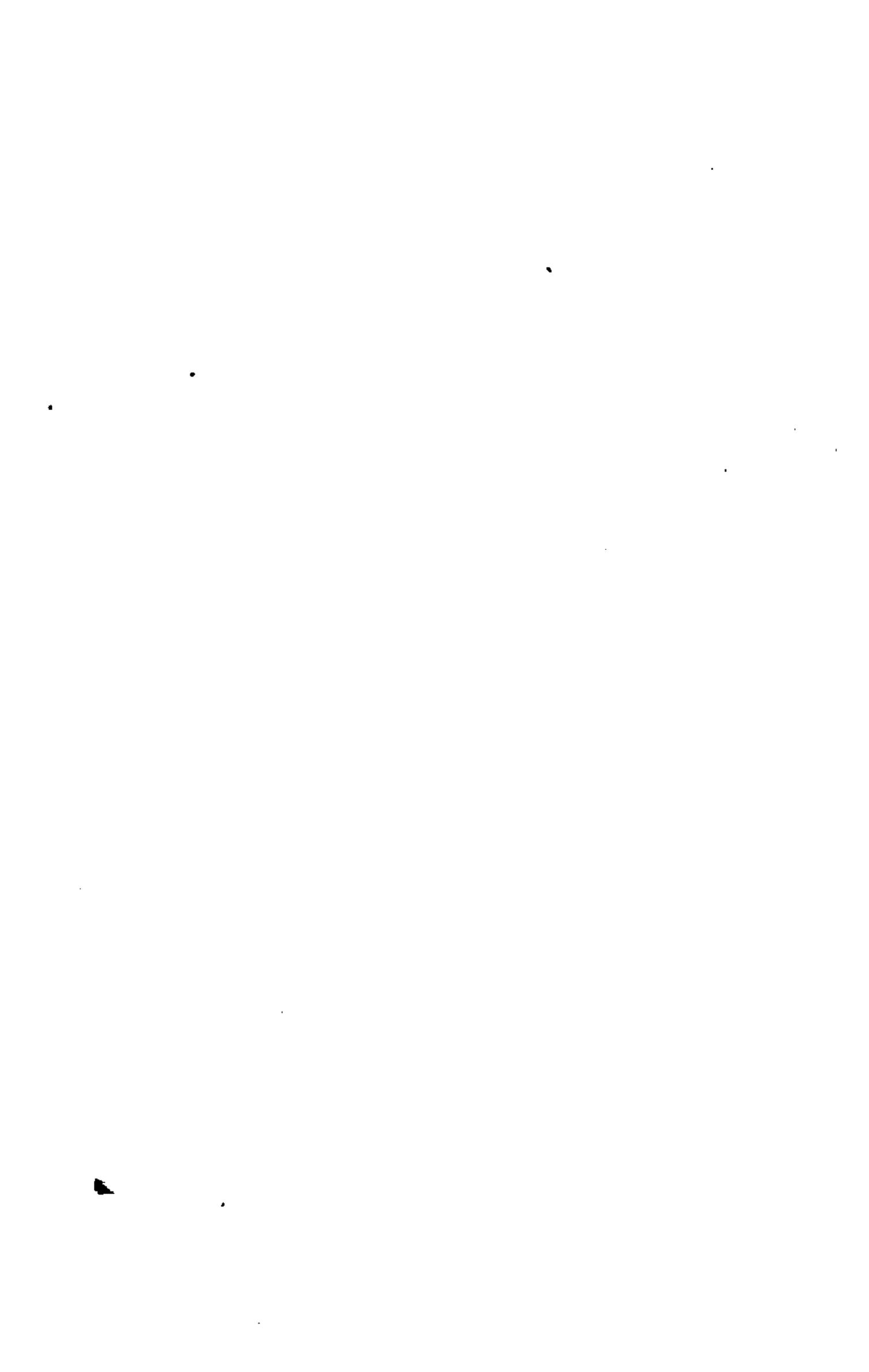
Les arts, ô Memmius, naissent avec lenteur,  
De nos goûts, du hasard, du besoin créateur.  
Triomphez, arts chéris, dont la douce puissance  
Épure les plaisirs, ennoblit l'existence !.....  
Les monts sont abaissés, on dompte les métaux ;  
Le bronze en gémissant obéit aux marteaux ;  
En des tissus dorés la laine s'entrelace ;  
La chaumière enfin cède au palais qui la chasse :

**La Nature est livrée au magique pinceau ,  
Et le marbre vivant frémit sous le ciseau :  
La noble poésie , en son touchant délire ,  
Féconde la pensée aux doux sons de la lyre :  
Le génie à sa voix , d'un vol audacieux ,  
Plane sur l'Univers et s'empare des cieux.**

**FIN DU CHANT CINQUIÈME.**



Notes du Chant Cinquième.



## Notes

### DU CHANT CINQUIÈME.

---

NOTE 1, PAGE 97, VERS 10.

Ah ! c'est un dieu sans doute ! érigeons des autels  
Au sage qui du vice affranchit les mortels.

Les détracteurs de Lucrèce ont profité de cette expression de l'enthousiasme poétique, pour lui reprocher d'avoir érigé Épicure en dieu. Cette accusation vaine n'est pas digne d'être réfutée sérieusement.

NOTE 2, PAGE 103, VERS 2.

Je parlerai pourtant. . . fatale expérience,  
Ne joins pas à ma voix ta terrible éloquence !  
Peut-être verrons-nous, avant quelques momens,  
Le monde s'ébranler dans ses vieux fondemens ?

Cette brusque apostrophe termine la péroraison de la

manière la plus éloquente ; elle a servi de modèle aux plus grands écrivains. Lucrèce entraîne parce qu'il parle avec l'accent de la persuasion. Non-seulement les philosophes de la secte d'Épicure croyaient à cette dissolution du globe, mais toute l'antiquité en fut persuadée ; selon les systèmes les plus répandus, cette catastrophe devait avoir lieu lorsque toutes les planètes se trouveraient en conjonction dans un des signes du zodiaque.

NOTE 3, PAGE 103, VERS 14.

Les astres, le soleil et le ciel et les mers,  
Dit-elle, sont des dieux, sous des aspects divers.

Lucrèce combat ici une opinion généralement reçue chez les Anciens, que les astres étaient des dieux ; l'on croit que le mot *θεός*, *deus*, vient du verbe *θεῖν*, *currere*, à cause du mouvement rapide et continu des astres.

NOTE 4, PAGE 104, VERS 12.

Ainsi qu'on ne voit pas l'arbre au sein des nuages,  
Les habitans des flots rechercher les bocages,  
Les pierres se gonfler du suc des végétaux,  
Le sang nourrir le bois, le feu jaillir des eaux.

Ces idées sont reproduites sous d'autres expressions

daus le premier chant. Tout ce passage est un peu long, et la digression sur l'ame y mêle quelque obscurité. Cependant, le raisonnement de Lucrèce est juste ; les astres ni la terre n'ont point d'ame, parce que l'ame n'existe que dans des corps analogues à ceux en qui nous reconnaissons la vie ; et, puisque cette ame a besoin d'un asile préparé pour elle, n'est-on pas en droit d'affirmer qu'elle n'est pas renfermée dans des masses, tels que le soleil, la lune, la terre, les étoiles, les mers, etc.

NOTE 5, PAGE 105, VERS 20.

Sur cette vérité, que ma muse révèle,  
Je répandrai bientôt une clarté nouvelle.

*Quæ tibi posterius largo sermone probabo,*

dit Lucrèce en parlant de la nature des dieux ; on ne voit pas que, dans le reste du poème, il ait absolument rempli sa promesse ; il parle en effet des dieux, de leurs attributs, de leur puissance, mais il ne donne pas sur ce noble sujet une dissertation complète. Ce passage a fait penser à plusieurs commentateurs que son ouvrage était resté incomplet. Mais je pense qu'il faut s'en rapporter à l'opinion de Gassendi ; l'ensemble du poème de Lucrèce est complet, les détails seuls ont dû à sa mort pré-

maturée les répétitions et les négligences qui en altèrent les beautés.

NOTE 6, PAGE 107, VERS 8.

Pour former l'océan, l'air, le ciel, les humains,  
 Quel modèle eût guidé ces créateurs divins ?  
 Sur leur trône éternel précédant la Nature,  
 Auraient-ils pressenti sa puissance future ?

C'était pour combattre cette objection d'Épicure, que Platon avait imaginé ces idées éternelles, ces archétypes incréés, enfin ce monde insensible qui avait servi de modèle à la divinité pour la formation d'un monde sensible.

NOTE 7, PAGE 107, VERS 22.

Si j'ignorais encor l'origine du monde,  
 Après avoir connu les maux dont il abonde,  
 Son ensemble imparfait, le désordre des cieus,  
 Je serais criminel de l'imputer aux dieux.

Lucrece exprime ici cette pensée pour la seconde fois ; elle appartient à Épicure, qui craignait d'offenser la divinité en lui attribuant les maux dont l'univers est le théâtre.

NOTE 8, PAGE 109, VERS 10.

Tel qu'un pilote aborde une rive ennemie,  
L'enfant, à qui le sort vient d'infliger la vie,  
Nu, faible, sans secours, et presque inanimé,  
S'arrache en palpitant du sein qui l'a formé.

Ce morceau, plein de force et de vérité, est un des tableaux où la philosophie et la poésie ont ensemble prodigué les plus sublimes images. On admire de telles beautés ; mais on ne les commente pas. Je remarquerai seulement que l'existence a presque toujours été regardée chez les Anciens comme un fardeau pénible imposé par la Nature ; beaucoup de peuples anciens et modernes ont déploré comme une calamité le présent de la vie, et ont regardé la mort comme un asile désirable.

NOTE 9, PAGE 110, VERS 4.

Mais sur des bords lointains c'est trop long-tems errer :  
Dans mon vaste sujet hâtons-nous de rentrer.

Il existe ici une de ces brusques transitions que les Anciens se permettaient si facilement ; il faut que le traducteur tente tous les moyens pour établir des rapprochemens entre les idées les plus disparates.

## NOTE 10, PAGE 113, VERS 6.

Elle expulse (*la lumière*) sans cesse, avec rapidité,  
De ses feux abondans la mobile clarté.

Lucrèce donne ici une image de l'émission de la lumière, telle que les Modernes l'ont conçue : si elle n'est pas entièrement vraie, elle est du moins très-ingéniuse, puisque l'expérience des siècles et l'investigation de la science n'ont rien appris de plus sur cette opération de la Nature.

## NOTE 11, PAGE 114, VERS 12.

Cet Univers, dit-on, d'une essence divine,  
Perd dans l'éternité son antique origine,  
Et pourtant nul vestige, à nos yeux retracé,  
N'atteste que sur lui les siècles ont passé.

Ocellus Lucanus répond à cette objection de Lucrèce, que, si l'histoire grecque ne commence qu'à Inachus, cette époque doit être regardée moins comme un commencement, que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays, qui a souvent été barbare, et le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées, non seulement par des incursions de barbares, mais par la nature elle-même, qui n'est jamais, à la vérité, ni plus forte

ni plus faible, mais qui, se renouvelant tous les jours, semble prendre un commencement par rapport à nous.

Horace répond à la même difficulté par cette belle strophe :

Vixere fortes ante Agamemnona  
Multi, sed omnes illacrymabiles  
Urgentur ignotique longa  
Nocte, carent quia vate sacro.

Mais combien les Grecs et les Romains étaient loin de soupçonner que, sur ce même globe, dont ils se croyaient les maîtres, existaient des peuples qui, en partie ignorés les uns des autres, comptaient depuis leur civilisation une série d'événemens qui remplissaient plusieurs milliers de siècles ! Les Indiens, du tems de Lucrèce, faisaient remonter leur antiquité historique à 3,982,880 années ; les Japonais portaient la leur à 2,362,594 ; la chronologie chinoise s'étendait à 2,276,479 ans, et celle des Chaldéens en comptait 720,000. Voilà le relevé des fastes des nations orientales ; leurs erreurs doivent être grandes ; les prestiges de la fable se mêlent trop souvent aux recherches scientifiques ; mais le livre de la Nature, ouvert pour l'observateur éclairé, lui découvre des vérités irrécusables.

## NOTE 12, PAGE 115, VERS 2.

Le pilote , incertain sur les gouffres amers ,  
N'usurpe que les bords de l'empire des mers.

A l'époque où Lucrèce écrivait , les Romains n'avaient que très-rarement étendu leur navigation au-delà du grand lac que nous nommons la Méditerranée. Ils ne parlaient de l'Océan Atlantique que comme d'une mer inconnue , dont presque aucun navigateur n'avait osé dompter les flots , au-delà desquels on ne supposait aucune région habitable. Cependant , quelques années plus tard , Sénèque prédit les progrès de la navigation ; il va même jusqu'à prophétiser la découverte d'un nouveau monde : « Un tems viendra , dit-il , où les obstacles qui ferment l'Océan s'aplaniront ; la route d'un vaste continent doit s'ouvrir à l'audace du navigateur ; Thétis lui découvrira de nouveaux mondes , et Thulé ne formera plus les bornes de la terre. »

Venient annis sæcula seris ,  
Quibus Oceanus vincula rerum  
Laxet , et ingens pateat tellus ,  
Thetisque novos detegat orbes ,  
Nec sit terris ultima Thule.

SEN. , *in Medea* , act. II , Chor.

NOTE 13, PAGE 118, VERS 6.

Ces nobles fictions n'abusent point le sage ;  
Mais de la vérité nous y trouvons l'image.

Lucrèce fait entrevoir avec raison la source des fables mythologiques ; dans les traditions populaires, souvent les fictions les plus ridicules ont dû leur naissance à des vérités ; elles en sont comme les images altérées par le caprice de l'imagination.

NOTE 14, PAGE 118, VERS 20.

Connais des élémens l'activité féconde ;  
Comment ont-ils posé l'orbe immense du monde ,  
Dans le gouffre des mers emprisonné les flots ,  
Suspendu sur nos fronts les célestes flambeaux ?

Les hommes ont toujours tenté avidement de connaître l'origine du globe qu'ils habitent ; chez les Anciens, ceux qui ont vu dans son ensemble un ouvrage combiné , lui ont cherché un ouvrier intelligent , et ont cru ainsi aplanir toutes les difficultés ; d'autres ont cherché une cause naturelle au mouvement et à la forme de cette faible partie de l'Univers ; ils ont pensé que , soumise aux lois de la Nature, elle avait été produite par

elle. Chaque créateur de système présuma alors sa formation d'après son génie et ses principes. Parmi les nombreuses cosmogonies , celle des Egyptiens est surtout remarquable.

Leurs premiers philosophes n'admettaient d'autre dieu que l'Univers , d'autres principes des êtres que la matière et le mouvement. Au commencement , tout était confondu ; le ciel et la terre n'étaient qu'un ; mais dans le tems les élémens se séparèrent, l'air s'agita ; sa partie ignée , portée au centre , forma les astres et alluma le soleil ; son sédiment grossier ne reste pas sans mouvement ; il se roula sur lui-même , et la terre parut ; le soleil échauffa cette matière inerte ; les germes qu'elle contenait fermentèrent , et la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses ; chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenait. Le monde eut ses révolutions périodiques , à chacune desquelles il est consumé par le feu ; il renaît de sa cendre pour subir le même sort à la fin d'une autre révolution ; ces révolutions n'ont point eu de commencement et n'auront point de fin. La terre est un corps sphérique ; les astres sont des amas de feu ; l'influence de tous les corps célestes conspire à la production et à la diversité des corps terrestres ; dans les éclipses de lune , ce corps est plongé dans l'om-

bre de la terre ; la lune est une espèce de terre planétaire.

NOTE 15, PAGE 121, VERS 2.

Ainsi portée aux cieux , cette essence brillante (*la lumière*)  
Couvrit du firmament la voûte étincelante ,  
Et , répandue enfin dans l'océan des airs ,  
Forma la molle enceinte où se meut l'Univers.

Cette supposition est extrêmement ingénieuse ; elle se rapproche beaucoup des systèmes modernes. Ces fluides de différentes pesanteurs , que Lucrèce regarde comme l'enveloppe du monde , et qu'il nous peint avec tant d'exactitude et de charmes , lui furent révélés par ces inspirations , qui ont toujours initié les grands hommes aux secrets de la Nature.

Cette enveloppe du globe rappelle l'expression de Fontenelle , qui nommait l'atmosphère le duvet de notre *coque*.

On voit combien Lucrèce a profité des idées transmises par les philosophes qui l'ont précédé. Ovide à son tour a pris Lucrèce pour modèle ; je citerai une partie de l'essai de ma traduction des *Métamorphoses* :

Avant les cieux , la terre , et la plaine des mers ,  
Sous un unique aspect languissait l'Univers.

Le chaos fut son nom : masse informe , engourdie ,  
 Pesante , mais sans force ; immense , mais sans vie ;  
 Mélange d'éléments confus et ténébreux ,  
 Inhabiles rivaux qui s'enchaînaient entre eux .  
 L'astre pompeux des jours , la diligente aurore ,  
 La timide Phébé , ne brillaient pas encore ,  
 Et le globe , éloigné des cieux encor déserts ,  
 N'était point , par son poids , balancé dans les airs .  
 Sans rives , l'océan laissait errer son onde ;  
 Thétis n'embrassait pas les vastes flancs du monde .  
 Tout nageait confondu : l'air était sans clarté ,  
 La terre sans appui , l'eau sans fluidité .  
 Ensemble combattaient et le sec et l'humide ,  
 La chaleur et le froid , la matière et le vide .  
 Les corps les plus pesans , les corps les plus légers ,  
 Désunis , rapprochés , mais toujours étrangers ,  
 Et roulant tourmentés d'une fureur nouvelle ,  
 Livraient à la Nature une guerre éternelle .

NOTE 16 , PAGE 123 , VERS 4 .

Astres majestueux , c'est donc vous que je chante ;  
 Découvrez à mes yeux votre marche imposante .

Les Anciens ont inventé un nombre infini d'hypo-  
 thèses pour expliquer le mouvement apparent des astres ;  
 dépourvus de la base qui pouvait seule leur faire con-

naître ce phénomène, ils ont dû nécessairement accumuler une foule de systèmes erronés, mais qui nous paraîtront ingénieux, en nous reportant au point d'où ils partaient. Le poète ne fait que décrire les différens systèmes reçus de son tems ; il n'en adopte et n'en rejette aucun ; ainsi il ne peut être regardé comme le partisan de la ridicule physique qui leur a servi de base. Lucrèce n'est ici qu'un peintre retraçant les différens modèles qui lui sont présentés ; s'ils renferment des absurdités, elles lui ont au moins fourni les moyens de produire des tableaux charmans.

Lucain, après Lucrèce, montre la même indécision sur les systèmes de physique établis de son tems ; il présente, comme son prédécesseur, différentes hypothèses, et reste dans le doute. C'est ainsi qu'il retrace les différentes causes du flux et reflux de l'océan.

Problème impénétrable, imposant phénomène !

Eole est-il le dieu dont la puissante haleine

Fait tour à tour bondir et retomber les mers ?

L'astre mouvant des nuits, dans ses retours divers,

A sa fièvre éternelle a-t-il soumis l'abîme ?

Ou, pour mieux aspirer l'onde qui le ranime,

Le soleil, la frappant de ses traits radieux,

Fait-il monter les flots jusqu'aux palais des cieux ?

Répondez , vous dont l'œil suit les travaux du monde.  
 C'est à vous d'expliquer cette énigme profonde.  
 Pour moi dors à jamais , secret mystérieux ,  
 Dans l'ombre impénétrable où t'ont caché les dieux.

Cet ingénieux et poétique examen ne perd aucune de ses beautés dans les vers extraits des différents passages publiés par M. Léon Thiessé, qui a entrepris la traduction entière de la *Pharsale*. Tout ce qu'il a fait connaître de son travail assure à notre littérature un interprète digne du poète pour qui l'amour de la liberté fut la première muse. Le poème de Lucain, défigurés par Brebeuf, fut depuis méconnu et injustement apprécié. La philosophie, le patriotisme et tous les nobles sentimens dont la *Pharsale* est remplie, reproduits avec le talent connu du traducteur, sont le gage d'un brillant succès.

NOTE 17, PAGE 126, VERS 8.

Le disque du soleil n'est point plus spacieux  
 Qu'il ne semble au sommet de la voûte des cieux.

Il faut remarquer que cette étrange supposition n'appartient pas à Lucrèce ; le reproche qu'on lui en fait est la suite d'une des nombreuses erreurs qui ont égaré ses détracteurs ; Epicure, qui n'affirmait non plus aucune

hypothèse, avait dit que le soleil était fort grand en soi-même, καθ' αὐτὸν, et fort petit à notre égard, à cause de son éloignement, κατὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς.

NOTE 18, PAGE 131, VERS 17.

Alors, au monde entier versant des feux égaux.

Le texte dit :

. . . . . Et in partes non æquas dividit orbem.

*Orbem* ne signifie pas ici le monde, mais l'orbe du ciel ; pris dans le premier sens, il rendrait le texte obscur et inexact ; il est nécessaire de remarquer que Lucrèce n'emploie jamais ce mot que dans ce sens.

NOTE 19, PAGE 134, VERS 14.

Recherchons quel pouvoir, dans leur noble carrière,  
Des célestes flambeaux éclipse la lumière.  
Peut-être du soleil le disque est obscurci,  
Quand Phébé, le couvrant de son orbe épaissi,  
Sur son front lumineux étend un crêpe sombre,  
Ou quand un astre éteint le voile de son ombre.

Nos astronomes ne nous donnent pas une idée plus exacte de la cause des éclipses.

NOTE 20, PAGE 135, VERS 18.

Maintenant , je reviens à l'enfance du monde ·  
 Cherchons , dans les essais de sa vigueur profonde ,  
 Quels ornemens nouveaux et quels hôtes divers  
 Ont bravé les premiers l'inclémence des airs.

Cette peinture de la naissance du monde , de l'établissement de son ordre , de la progression des différens règnes de la Nature , suffirait pour placer Lucrèce au rang des plus profonds génies et des plus grands poètes. Il n'existe peut-être aucune conception plus ingénieuse et plus vraisemblable. Ce n'est, dira-t-on , qu'une hypothèse gratuite , mais c'est l'hypothèse du génie guidé par tout ce que la raison a de plus solide , et l'imagination de plus gracieux ; Lucrèce semble avoir été le témoin des phénomènes qu'il retrace si énergiquement ; on ne sait lequel on doit le plus admirer du philosophe ou du poète. Au premier coup-d'œil , le tableau de la formation des premiers hommes paraît bizarre : ces germes , ces espèces de matrices , nées de la terre à laquelle elles tiennent par des racines qui leur communiquent les sucs nourriciers , étonneront peut-être la pensée plus qu'elles n'y porteront la conviction ; cependant Lucrèce soutient par des moyens dignes de remarque que la cha-

leur et l'humidité doivent développer les facultés inhérentes à la Nature : cette cause génératrice a donné l'essor aux développemens de tous les germes ; voilà du moins un principe qui n'a rien d'absurde ; il fut généralement adopté par toute l'antiquité ; la philosophie moderne, loin de le réprover, en fait encore l'application aux phénomènes de la Nature. Ici, Lucrèce a revêtu les idées les plus profondes et les raisonnemens les plus abstraits des plus riches couleurs de la poésie latine ; il a su être harmonieux en se servant de termes techniques ou peu usités, et répandre des ornemens sur le sujet qui paraît le moins susceptible d'en recevoir. Qu'il me soit permis de le dire, il n'existe dans la poésie ancienne aucun sujet qui présente un aussi grand nombre de difficultés et de locutions étrangères à notre langue.

Il faut remarquer que, parmi les physiciens et les historiens les plus fameux chez les Anciens, il existe deux opinions sur l'origine des hommes. Les uns, croyant le monde éternel et incorruptible, prétendent que le genre humain a toujours été, et qu'il est impossible de remonter aux premiers hommes. Les autres, donnant un commencement et une fin à toute chose, soumettent les individus à la même loi ; ils expliquent ainsi la formation de notre espèce : « Il se forma, dans les endroits les plus

humides de la terre, des excroissances couvertes d'une membrane déliée, ainsi qu'on le voit encore arriver dans les lieux marécageux desséchés par un soleil ardent; ces premiers germes reçurent leur nourriture des vapeurs exhalées de la terre pendant la nuit, et se fortifièrent par la chaleur du jour; étant enfin arrivés à leur maturité, ils se dégagèrent des membranes qui les enveloppaient. Peu de tems après, la terre, s'étant entièrement desséchée, devint incapable de produire d'autres animaux parfaits, et les espèces, étant déjà produites, ne s'entretinrent plus que par voie de génération. »

Buffon s'est emparé des idées de Lucrèce sur la formation du monde et des êtres, dans sa *Septième Époque de la Nature*. « Le physicien et le poète, dit à ce sujet » un homme de lettres, sont dignes d'être comparés. L'un » et l'autre remonte au-delà de toutes les traditions, et, » malgré ces fables universelles dont l'obscurité cache le » berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos lois, » de nos arts, et des religions; ils écrivent l'histoire du » genre humain, avant que la mémoire en ait conservé » des monumens: des analogies, des vraisemblances les » guident dans ces ténèbres; mais on s'instruit plus en » conjecturant avec eux, qu'en parcourant les annales » des nations. Le tems, dans ses vicissitudes connues,

» ne montre point de plus magnifique spectacle que ce  
 » tems inconnu , dont leur seule imagination a créé tous  
 » les événemens. »

NOTE 21, PAGE 137, VERS 6.

Tel , dans son frêle abri l'insecte prisonnier  
 Se dégage aux rayons du soleil printanier.

Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ  
 Linquunt. . . . .

Cette comparaison a été justement censurée par tous  
 les commentateurs.

NOTE 22, PAGE 139, VERS 12.

De l'un et l'autre sexe assemblage adultère ,  
 L'Androgyne hideux épouvanta la terre.

Androgynum inter utrum , nec utrumque et utrinque remotum.

Lambin croit que ce vers singulier a été inséré dans le  
 texte par quelque mauvais plaisant ; en effet , ce jeu de  
 mots n'est point digne de Lucrèce.

NOTE 23, PAGE 140, VERS 14.

Plus d'une race faible , informe , ou peu féconde ,  
 S'anéantit sans doute aux premiers jours du monde.  
 Hormis ces êtres doux , respectueux sujets ,  
 A qui l'homme imposa ses perfides bienfaits ,  
 Tous ont dû leur appui , leurs plaisirs , leur pâture ,  
 Aux dons qu'à leur espèce accorda la Nature.

Cette supposition de l'anéantissement de plusieurs espèces d'êtres , privées de moyens conservateurs , est d'une profonde philosophie , et fait autant d'honneur au penseur , que le charme du style de ce morceau en fait au poète. Lucrèce avait pressenti les vérités dont la science nous a donné la preuve irrécusable. On sait que , sous le sol même que nous habitons , le savant Cuvier a retrouvé les restes de plusieurs espèces animales disparues de la surface de la terre. L'art et le génie ont , pour ainsi dire , reformé différens animaux , au point de leur assigner des noms , et de les classer dans les degrés de l'échelle des êtres ; quelques-uns ont été nommés *palaeotherium* , et d'autres *anoplotherium*.

NOTE 24, PAGE 143, VERS 20.

La Nature, sans doute, au sortir de ses mains,  
D'agilité, de force, a doté les humains;  
Ces enfans de la terre et féconde et nouvelle  
Apportaient en naissant la vigueur maternelle;  
De leur corps gigantesque, endurci, vigoureux,  
Les solides tissus, les membres musculeux,  
Adroits dans leur rudesse, et libres de souffrance,  
Aisément des saisons affrontaient l'inclémence.

C'est dans cette description des premiers hôtes de la terre que Lucrèce a déployé toute l'étendue de sa vaste pensée et tout le charme du talent; nul poète ne l'avait devancé dans cette carrière. Son génie, fécond comme la Nature, s'associe, pour ainsi dire, à ses premiers travaux; il assiste à la formation des espèces; il les suit dans leurs progrès, et le genre humain semble, à sa voix, marcher vers la perfection sociale. La justesse des moyens employés par le poète, la force du raisonnement, donnent à ses tableaux la couleur de la vérité: ce n'est plus une fiction poétique; le livre de la Nature est ouvert à nos yeux, et nous parcourons les annales du monde naissant. La peinture de la formation des espèces, telle que nous la représente l'ingénieuse mythologie, n'a ni le

même degré d'intérêt, ni le même pouvoir sur l'imagination ; ses tableaux, il est vrai, sont revêtus d'une couleur plus riante ; mais on s'étonne d'y voir la Nature agreste, parée des ornemens de la civilisation, parvenir tout à coup au dernier degré de perfection sociale : enfin le merveilleux est trop aperçu ; on y sent trop ou le pouvoir de l'art ou celui de la divinité ; mais, de tous les prodiges, les plus intéressans sont ceux de la Nature.

NOTE 25, PAGE 147, VERS 16.

Et, lentement broyés sous des dents écumantes,  
Leurs membres s'entassaient dans des tombes vivantes.

*Pabula viva feris præbebat dentibus haustus.*

.....

*Viva videns vivo sepeliri viscera busto.*

Ces vers ont une grande énergie ; leur hardiesse est difficile à faire passer dans notre langue, mais un traducteur doit tenter de semblables importations.

NOTE 26, PAGE 148, VERS 14.

Quand l'homme, en ses forêts, du feu connut l'usage,  
Sut ravir des troupeaux la parure sauvage.

La Nature seule a offert à Lucrèce le modèle de ce ta-

bleau délicieux qu'aucun poète n'imita jamais; l'originalité de l'expression, le charme des détails, la force du coloris, tout commande l'admiration pour le chantre de la Nature.

*Castæque privatæ Veneris connubia læta  
Cognita sunt, prolemque ex se videre creatam;  
Tum genus humanum primum mollescere cœpit.  
.....  
Et Venus imminuit vires, puerique parentum  
Blanditiis facilè ingenium fregere superbum.*

Ce sont de pareils vers, si nombreux chez Lucrèce, qui ont sans doute enflammé le génie de Virgile; c'est dans ces couleurs pures et brillantes que le peintre de Didon, d'Euryale et Nisus, a trempé ses pinceaux flexibles et gracieux. Feu M. de Fontanes, qui s'est exercé à traduire librement quelques passages de Lucrèce, a publié, dans un recueil périodique, la version suivante :

*Mais Vénus, mais l'Amour rend les esprits plus doux;  
A sa compagne enfin s'unit un seul époux,  
Et, sous les voilés saints du modeste hyménée,  
Ils dérobent tous deux leur couche fortunée.*

Des fils , nouveaux liens qui les joignent encor,  
 Formés à leur image , et leur commun trésor,  
 Rendront à leurs vieux ans les devoirs qu'ils remplissent ;  
 La famille est formée , et les mœurs s'établissent.  
 Les mœurs ont devancé tous les ordres des lois.  
 Dès-lors , se rassemblant sous de rustiques toits ,  
 Les humains réunis , forts de leur alliance ,  
 Des femmes , des enfans assurent la défense :  
 Car un instinct sacré leur apprend sans effort  
 Que le faible est remis à la garde du fort.

NOTE 27, PAGE 149, VERS 11.

Sans doute on transgressa ce pacte salutaire.

Non tamen omnimodis poterat concordia gigni.

Le poète , après avoir parlé du pacte établi par les sociétés naissantes , observe , avec raison , que tout le monde ne s'y conforma point. Quelle devait être la rudesse de ces premiers enfans de la terre ! Ne se communiquant que par des gestes , entraînés par leurs désirs et le grossier instinct de la Nature , ils étaient sans doute plus barbares que les sauvages du Nouveau-Monde ; tous les germes des vices attachés à l'espèce humaine existaient pour eux ; ils devaient s'y abandonner sans

retenue. Toutes les histoires représentent l'espèce humaine dans un état qui inspire l'horreur et la pitié. Diodore de Sicile, *lib. 1*, nous montre les premiers Égyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, ignorant même l'usage du feu et des métaux. Les Scythes, selon Hérodote, étaient dans l'usage d'arracher la chevelure de leurs ennemis vaincus, de s'abreuver de leur sang, de boire dans leur crâne. Le tableau des premiers habitans de la Grèce n'est guère plus heureux.

Sans doute l'âge d'or n'exista que dans la riante imagination des poètes ; les plaisirs de l'homme ont dû se multiplier avec lenteur, et suivre les progrès de la perfection sociale.

NOTE 28, PAGE 149, VERS 18.

Le besoin révéla le secret du langage ;  
 Notre voix des objets bientôt transmet l'image :  
 Tel, ne pouvant saisir l'objet qui l'a charmé,  
 Par un geste éloquent l'enfant s'est exprimé.

Lucrece, dans son hypothèse sur l'origine des langues, réunit à la force de la raison les charmes d'une imagination brillante ; Virgile, dans ses *Géorgiques*, liv. 1<sup>er</sup>, a pris plusieurs traits de ce tableau. M. de Fontanes a

aussi traduit ou imité quelques fragmens de ce passage ; il s'exprime ainsi :

Que dis-je ? ainsi que toi, les grossiers animaux  
Peignent différemment leurs plaisirs ou leurs maux.

.....  
.....  
Les oiseaux des forêts, des fleuves et des mers,  
Pour leurs divers besoins poussent des cris divers,  
Et même avec le tems ils changent de ramage ;  
Tel est ce noir corbeau, messenger de l'orage :  
Si la brute avec art sait ménager sa voix,  
L'homme, né plus habile, a de plus nobles droits.

NOTE 29, PAGE 155, VERS 13.

Il est doux d'écraser ce qu'on a redouté.

*Nam cupide conculcatur nimis ante metatum.*

Ce vers, si énergique et si vrai, prouve combien Lucrèce avait une profonde connaissance du cœur humain ; il m'a paru devoir être traduit avec la simplicité qui convient aux sentences.

NOTE 30, PAGE 156, VERS 18.

Apprenons quel pouvoir ou quel grand phénomène  
 A révélé les dieux à la faiblesse humaine :  
 Quel prestige éleva ces monumens pieux ,  
 Transmit aux nations ces chants mystérieux ,  
 Cette pompe augurale , où la foule étonnée  
 Vient en des flots d'encens lire sa destinée.

L'énumération des objets qui ont apporté l'idée de la divinité dans le cœur des hommes est pleine d'images sublimes, peintes avec la chaleur de la persuasion.

NOTE 31, PAGE 160, VERS 20.

Il est une invisible et secrète puissance ,  
 Qui se joue à son gré de l'humaine prudence ,  
 Élève l'homme obscur, renverse les états ,  
 Et se plaît à frapper l'orgueil des potentats.

Usque adeo res humanas vis abdita quædam  
 Obterit , et pulchros fasces sævasque secures  
 Proculcare , ac ludibrio sibi habere videtur.

Ces expressions semblent donner l'idée de la Providence : partout Lucrèce semble la pressentir, et n'at-

tendre qu'un dieu digne de son admiration, pour lui soumettre l'empire de la Nature. Ceux qui n'ont connu Lucrèce que superficiellement, et le nombre en est grand, ont cru voir dans ces beaux vers une espèce d'aveu arraché par la vérité, ou une contradiction dans le système de Lucrèce : mais aux yeux de celui qui aura une connaissance profonde de l'ensemble et du but de ce poème philosophique, cette maxime ne paraîtra que ce qu'elle est en effet, le sentiment intime d'un moraliste sévère, qui voudrait soumettre toutes les actions humaines à l'examen d'un juge suprême et rigoureux, mais aussi juste que puissant. Presque tous les grands hommes ont été, comme Lucrèce, témoins par sentiment.

NOTE 32, PAGE 162, VERS 4.

Qu'importe quelle cause alluma l'incendie ?  
 Du faite des rameaux quand la flamme agrandie  
 Revint, en pétillant, dans son cours vagabond,  
 De la terre embrasée ouvrir le sein profond ;  
 Des métaux bouillonnans, échappés de ses veines,  
 Les torrens enflammés s'unirent dans les plaines,  
 Et, durcis par le froid, leur éclat précieux  
 Excita des humains les désirs curieux.

Lucrèce attribue la fusion des métaux, dans le sein

de la terre, à l'incendie des forêts. On doit convenir de la singularité de cette opinion : on s'étonne que le poète, ayant une parfaite connaissance des feux volcaniques, ne lui ait pas assigné cette cause : aurait-il pensé que la description de l'autre moyen de fusion prêtait plus à l'essor de la poésie ? au surplus il n'affirme rien.

NOTE 33, PAGE 162, VERS 48.

De l'or éblouissant la trompeuse apparence  
Sur le solide airain obtient la préférence.

On peut reprocher au poète un peu de longueur dans les débats sur la préférence à accorder aux métaux ; ils donnent lieu surtout à des redites minutieuses, qui sont de nouvelles entraves pour le traducteur ; mais avec quel art Lucrèce relève la sécheresse des passages didactiques, par des comparaisons ingénieuses prises dans les actions morales !

NOTE 34, PAGE 165, VERS 10.

Parmi les combattans le crime industrieux  
Lança le sanglier, le taureau furieux.  
Sur ses pas belliqueux vois le Parthe invincible  
Des bêtes des forêts traîner l'escorte horrible :

Le farouche lion , esclave indépendant ,  
A son maître féroce obéit en grondant.

Le poète a tiré un grand avantage de la peinture terrible du mélange de la fureur des hommes et de la férocité des monstres sauvages , au milieu des combats ; ce tableau varié , riche de couleurs , sublime de composition , est effroyable de vérité. L'harmonie imitative ajoute beaucoup à l'effet de ces scènes de destruction ; pour en faire sentir toutes les beautés , il faudrait analyser chaque vers. On ne peut s'empêcher d'admirer la magie du poète qui , pour consoler la pensée affligée de tant de scènes de carnage , termine par une réflexion qui excuse la cruauté des hommes , et en rejette l'horreur sur des motifs indépendans de leurs penchans naturels. Les tableaux délicieux qui suivent immédiatement forment le contraste le plus heureux , et prouvent dans Lucrèce la plus ingénieuse combinaison des effets propres à remuer le cœur humain.

NOTE 35 , PAGE 169 , VERS 16.

Au sortir des banquets , près d'une eau fugitive ,  
En cercle , les bergers étendus sur la rive ,  
A l'ombre des rameaux , sous leur fraîche épaisseur ,  
D'un plaisir vif et pur savouraient la douceur ;

Surtout, quand le printems rendait à la Nature  
Les suaves parfums et la tendre verdure.

Dans ces descriptions intéressantes des plaisirs du genre humain naissant, l'art de l'écrivain contraint le lecteur à se livrer à l'illusion poétique qui en a inspiré les beautés : le moindre retour à l'examen de la vraisemblance en découvre l'ingénieuse absurdité. Le commencement des sociétés devait être l'instant de la plus affreuse sauvagerie ; l'espèce humaine est comme un fruit qui a besoin de culture, et il faut des milliers d'années pour l'améliorer.

## NOTE 36, PAGE 171, VERS 148

De ces premiers mortels l'indigente parure  
Combattait des saisons l'ardeur ou la froidure ;  
Mais qu'importe la pourpre et de vains ornemens,  
Quand la santé fleurit sous d'humbles vêtemens !

Quo magis in nobis, ut opinor, culpa residit ;  
Frigus enim nudos sine pellibus excruciat  
Terrigenos : at nos nil lædit veste carere  
Purpurea, atque auro sinisque ingentibus apta ;  
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.

*Ergo hominum genus incassum frustra que laborat,  
Semper et in curis consumit inanibus ævum.*

Ce passage est admirable par sa morale ; Lucrèce , à qui on a tant reproché d'avoir flatté les passions des Romains , emploie ici un rapprochement bien ingénieux pour donner des leçons sévères à ses ambitieux compatriotes ; le contraste des forfaits de son siècle avec la simplicité heureuse que Lucrèce accorde aux premiers hommes , devait servir de reproche aux partisans et aux criminels émules des Sylla , des Marius. C'est peut-être ici qu'il convient de remarquer , pour la justification des philosophes ennemis du paganisme , que ce culte fut rarement un frein capable d'arrêter l'essor du crime. Les tems où la superstition domina sont fertiles en excès de tout genre ; après le siècle de Lucrèce et de Cicéron , le fanatisme , ou du moins l'hypocrisie religieuse , reprit son empire , et la corruption fut plus étendue que jamais. Les premiers empereurs , qui parvinrent à un degré de dépravation et de cruauté inconnu avant eux , soutinrent , de tout leur pouvoir , le culte des faux dieux. Octave , le plus fourbe des tyrans , semblait croire fermement à l'existence de ses idoles ; Tibère les invoquait au milieu de ses folies sanguinaires ; Caligula prétendait

avoir un commerce intime avec les habitans de l'Olympe ; il punissait de mort le moindre signe d'incrédulité. Il dit un jour au sénateur Vitellius , père de l'empereur de ce nom : « Je me suis entièrement divinisé cette nuit ; j'ai obtenu les faveurs de la Lune ; que dites-vous de cela ? » Le sénateur hésite : « Qu'en dites-vous ? répète sévèrement Caligula. — Je pense, lui répond Vitellius , qu'il n'appartient pas à un simple mortel de pénétrer les mystères des dieux. » Cette réponse adroite lui sauva la vie.

En général les pratiques du culte des idoles n'avaient d'autre effet que de flatter les passions , et de prêter un voile sacré aux plus grands excès ; rendre les hommes meilleurs par un ascendant moral n'appartiendrait qu'à un culte épuré par Dieu même.

NOTE 37, PAGE 172, VERS 10.

La sublime pensée avec art prend un corps ,  
Et partout , renaissant sous sa forme fidèle ,  
A l'œil qui l'interroge apparaît immortelle.

Carminibus quum res gestas cœpere poetæ  
Tradere , nec multo priu' sunt elementa reperta.

Lucrèce fait entendre que l'art de l'écriture précéda la  
18\*

poésie ; cette idée , souvent combattue , serait incontestable , si l'on ne prétendait parler que de la poésie dans le degré de perfection où l'ont portée Homère et Hésiode.

On a droit de penser, au contraire, que la versification, c'est-à-dire la cadence harmonieuse des phrases, n'a été inventée que pour faciliter la mémoire. Les lois, les traditions, les préceptes religieux, dans la haute antiquité, étaient composés en vers ; c'est en vers qu'on rendait hommage aux idoles, et qu'on transmettait les faits nationaux. La poésie était l'histoire ; c'est ainsi que l'antiquité belliqueuse créa le poème historique, en racontant ses exploits.

L'art d'écrire fut justement l'objet de l'admiration des Anciens ; la nouveauté même en augmentait le charme ; Lucain en attribue l'invention aux Phéniciens.

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi  
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

La reconnaissance a dû exciter les poètes à célébrer une découverte si utile à la science et aux arts ; l'imprimerie ajouta beaucoup à ce prodige : aussi possédons-nous plusieurs morceaux remarquables sur ce sujet fécond. Je

citerai quelques vers qui ont, entr'autres avantages, le mérite d'être composés par un Français dans la langue de Lucrèce :

Captiva angusto sub carcere verba coercens,  
 Et fluxam retinens spiranti cortice vocem,  
 Excipis humanæ servandos mentis honores.

DONDEY-DUPRÉ FILS, *Ode sur l'Imprimerie.*

L'abbé Delille parle ainsi de la typographie :

Des vils débris du lin que le tems a détruit,  
 Empâtés avec art, et foulés à grand bruit,  
 Vont sortir ces feuillets où le métal imprime  
 Ce que l'esprit humain conçut de plus sublime ;  
 Un amas de lambeaux et de sales chiffons  
 Éternise l'esprit des Plines, des Buffons ;  
 Par eux le goût circule, et, plus prompt qu'Éole,  
 L'instruction voyage, et le sentiment vole.

Voltaire a dit dans sa *Guerre de Genève* :

Tout ce fatras fut du chanvre en son tems ;  
 Linge il devint par l'art des tisserands ;  
 Puis en lambeaux des pillons le pressèrent :  
 Il fut papier : vingt têtes à l'envers

**212**    **NOTES DU CHANT CINQUIÈME.**

De visions à l'envi le chargèrent.  
Puis on le brûle ; il vole dans les airs ,  
Il est fumée , aussi bien que la gloire.  
De nos travaux voilà quelle est l'histoire ;  
Tout est fumée , et tout nous fait sentir  
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

**FIN DES NOTES DU CHANT CINQUIÈME.**

**C**hant **S**ixième.

## ARGUMENT.

Lucrece regarde la ville d'Athènes comme le berceau de la civilisation, et la félicite d'avoir vu naître la philosophie d'Épicure. — Tableau des vices qui infectaient la société avant que les préceptes de la sagesse ne l'eussent épurée. — Le poète traite des phénomènes célestes. — Du tonnerre, des éclairs et des nuages. — Du souverain des dieux, qui lance la foudre sur ses propres autels, épargne les coupables, et frappe involontairement les mortels vertueux. — Des trombes marines et terrestres, des ouragans, de la pluie et de l'arc-en-ciel. — Des tremblemens de terre. — Des causes qui empêchent la mer de déborder. — Des éruptions de l'Etna. — Des débordemens du Nil. — Des exhalaisons minérales qui donnent la mort aux quadrupèdes et aux oiseaux. — De l'échauffement et du refroidissement alternatifs de certaines sources. — De la vertu attractive de l'aimant. — Des vapeurs qui, sorties du sein de la terre, répandent sur toute sa surface les maladies contagieuses. — De la peste d'Athènes.

---

# LUCRÈCE.

De la Nature des Choses.

---

## CHANT SIXIÈME.

---

ATHÈNES la première à l'homme agreste encor  
Révéla des guérets le fertile trésor,  
Et, sous l'abri des lois rassurant sa faiblesse,  
De ses sauvages mœurs défricha la rudesse <sup>1</sup>.  
Mais quel plus grand bienfait est sorti de son sein !  
Elle donna le jour à ce mortel divin  
Qui, ranimant le monde aux feux de son génie,  
Par sa douce éloquence a consolé la vie.  
De la mort et du tems son nom victorieux  
S'élève et retentit jusqu'au plus haut des cieux <sup>2</sup>.

Quand ce sage abaissa ses regards sur la terre  
Les arts y répandaient leur charme salutaire ;  
Les mortels éclairés , industrieux rivaux ,  
Savouraient les doux fruits de leurs nobles travaux  
Le débile vieillard , jeune encor d'espérance ,  
Retrouvait dans ses fils sa seconde existence ;  
Ces mortels cependant , environnés d'honneur ,  
Riches de tous les biens , ignoraient le bonheur <sup>3</sup> !  
Comme des criminels accablés de leurs chaînes ,  
Ils gémissaient , courbés sous un fardeau de peines ;  
Tel qu'un vase sans fond , leur cœur avidement  
Recevait et perdait son plus doux aliment <sup>4</sup> ,  
Ou plutôt , imprégné d'une immonde souillure ,  
Le vase corrompait la liqueur la plus pure.

Dans le cœur des humains , par l'erreur infecté ,  
Ce sage répandit la noble vérité ,  
Nous accorda les biens , objet de notre envie ;  
Dans le chemin étroit et glissant de la vie ,  
Nous apprit à marcher , d'un pas victorieux ,  
Vers ce bonheur qu'en vain appelaient tous nos vœux <sup>5</sup> .  
Il découvrit enfin quelle loi souveraine  
Dans un torrent de maux quelquefois nous entraîne :

Mais il bannit l'effroi , qui , dans le fond des cœurs ,  
Fait bouillonner les flots de nos soucis rongeurs<sup>6</sup>.  
L'enfant au sein des nuits s'agite et se tourmente ;  
Un objet insensible , une ombre l'épouvante :  
Et l'homme , à la terreur sans cessé abandonné ,  
De spectres menaçans se croit environné.  
Comment de sa pensée écarter les ténèbres ?  
Faut-il , pour dissiper ses prestiges funèbres ,  
Un jour plus éclatant que le flambeau des cieux ?  
Non : c'est à la Nature à dessiller ses yeux.

Du monde j'ai chanté la ruine future ;  
J'ai dit quels grands assauts menacent la Nature ;  
Que les astres errans au céleste séjour  
Ont reçu la naissance et périront un jour.  
Ah ! puisqu'à mes efforts a souri la victoire ,  
Je pose un pied hardi sur le char de la gloire ;  
Par l'obstacle franchi mon génie excité  
Va sous d'autres aspects montrer la vérité<sup>7</sup>.

De la terre et des cieux le pompeux phénomène  
Inspira la terreur à l'ignorance humaine ;  
Les peuples , avilis sous un joug odieux ,  
Pour rois à la Nature ont imposé les dieux.

Quelle que soit des dieux l'auguste intelligence ,  
 Étrangers à l'amour ainsi qu'à la vengeance ,  
 Repaissant de bonheur leur douce éternité ,  
 Que sont-ils donc , ces dieux ? Rois sans autorité.  
 Cependant quel mortel , quand la tempête gronde ,  
 Ne craint qu'un ciel vengeur s'anime contre le monde ?  
 De la noble raison transfuge épouvanté ,  
 Il rentre sous les lois de la crédulité.

Malheureux ! il oublie et l'ordre et la structure  
 Qu'à ses œuvres sans nombre assigne la Nature.  
 Ainsi , vers les dangers poussé par la terreur ,  
 Il tombe et s'engloutit au gouffre de l'erreur.

Que périsse à jamais ce préjugé funeste !  
 Laissons les immortels à leur repos céleste.  
 Ah ! si vous dégradez la majesté des dieux ,  
 Bientôt ils deviendront des spectres odieux <sup>6</sup> :  
 Non que leur être auguste , irrité par l'offense ,  
 Daigne étendre sur vous la suprême vengeance ;  
 Mais vous croirez enfin que , despotes jaloux ,  
 Ils roulent dans leurs cœurs les flots d'un noir courroux :  
 Près d'offrir aux autels votre craintif hommage ,  
 Vos yeux animeront leur insensible image.

Vous fuyez ? à vos pas s'attache la terreur ,  
Et vos plus doux instans coulent mêlés d'horreur  
Tant l'affreuse imposture empoisonne la vie !  
Si déjà la raison dans ton ame ravie  
Répandit par mes soins ses précieux bienfaits ,  
Marchons , ô Memmius , à de nouveaux succès :  
De mes pensers pour toi la sphère est agrandie :  
Des Muses entends-tu la noble mélodie ?...  
Viens , je peins le combat des airs impétueux ,  
La foudre , l'ouragan , le ciel tumultueux :  
Ne va plus , divisant le cercle de sa voûte ,  
Crédule observateur de ces feux qu'on redoute ,  
D'un regard inquiet interroger leur cours ,  
Ni chercher quel bandeau ternit l'astre des jours :  
D'où la foudre s'élançe , et comment le tonnerre  
Court sur l'aile des vents , et ravage la terre <sup>9</sup> ,  
Pénètre les rochers , écrase les palais ,  
Et dérobe à nos yeux ses invincibles traits :  
Effets de la Nature , où le faible vulgaire  
Croit d'un tyran céleste entrevoir la colère.  
O douce volupté des hommes et des dieux ,  
Calliope , soutiens mon vol audacieux ;

Prête à mes derniers chants une grâce nouvelle ,

Et pose sur mon front la couronne immortelle <sup>40</sup> !

La foudre éclate , gronde : au loin le firmament  
S'embrase et retentit d'un affreux roulement ,

Lorsque le choc des vents presse , enflamme <sup>41</sup> et dégage

Le bitume couvé dans les flancs du nuage :

Où le ciel est serein , le bruit ne s'étend pas ;

De nuages épais lorsque le sombre amas

Condense la vapeur , la heurte , l'emprisonne ,

C'est là qu'avec fureur l'air enflammé résonne.

Les nuages n'ont pas la densité , le poids

Des rochers , des métaux , de la pierre ou du bois ;

Car leur masse à l'instant , par son poids attirée ,

Se précipiterait de la voûte azurée.

S'ils n'étaient plus compacts que les flots passagers

De la fumée errante et des brouillards légers ,

Pourraient-ils renfermer , dans leur substance frêle ,

Et les torrens neigeux et les flots de la grêle ?

Écoutez : quand la foudre en leurs flancs s'introduit ,

Un rauque et long murmure aussitôt est produit :

Il imite , en roulant dans l'orageux empire ,

L'aigre son des papiers qu'avec force on déchire ,

Les ondulations de ces voiles mouvans  
Aux combles d'un théâtre agités par les vents,  
Ou les feuilles des bois qui dans l'air tourbillonnent  
Ou les longs vêtemens dont les replis frissonnent.

Quand les flots nuageux se heurtent en courant,  
De leur sein comprimé sort un bruit déchirant ;  
Tandis que la vapeur se dégage, se presse,  
Du choc impétueux l'air retentit sans cesse.

Il est d'autres momens où la foudre en courroux  
Ébranle l'Univers par d'effroyables coups ;  
Le ciel semble crouler en répandant son onde,  
Et sous d'ardens débris ensevelir le monde.  
C'est lorsque dans son vol l'ouragan irrité  
Des nuages profonds perce la cavité,  
S'emprisonne, rugit, et furieux s'élançe.....  
La nue en l'engouffrant se creuse et se condense :  
Il lutte avec fracas dans d'humides cachots,  
Des torrens nuageux bouleverse les flots,  
Se roule, se débat, gronde en rompant sa chaîne.  
Les plus simples objets offrent ce phénomène :  
Dessèche, remplis d'air, et brise sous ta main  
Cet organe fragile, élastique bassin,

Qui renferme et conduit le dépôt des breuvages ,  
Son éclat est pareil au fracas des nuages.

Les nuages obscurs , divisés en rameaux ,  
Entrechoquent souvent leurs sommets inégaux.  
Leur bruit ressemble alors au murmure nocturne  
Dont mugit la forêt sous l'aile du vulturne.

Par la course des vents le nuage heurté  
Se gonfle , grève et tombe avec rapidité.  
De ces tyrans des airs quelle est donc la puissance ?  
De leur souffle orageux l'horrible violence  
Renverse des palais le faite audacieux ,  
Et courbe l'arbre altier qui menaçait les cieux.

La céleste vapeur s'enfle , bouillonne , gronde ;  
Tel un fleuve indompté roule et brise son onde ;  
Tel , battu par les vents , l'océan furibond  
Se soulève et retombe en son gouffre profond.  
Souvent , précipité de nuage en nuage ,  
De la foudre en tonnant le feu s'ouvre un passage ,  
Dans d'humides vapeurs glisse , s'ensevelit ,  
Rend un bruit déchirant , et soudain s'affaiblit.  
Ainsi l'acier , sorti de la fournaise ardente ,  
Plonge , siffle et frémit dans une onde écumante.

Si d'un nuage aride il rencontre les flancs ,  
 Ce feu nourrit bientôt ses tourbillons brûlans ;  
 Telles avec ardeur les flammes se propagent  
 Sur la cime des monts que les lauriers ombragent ;  
 Non , rien par leur fureur n'est plus tôt dévoré  
 Que l'arbre de Délos à son dieu consacré.

Ces nuages épais que les autans amassent ,  
 Tels que de vastes monts, l'un sur l'autre s'entassent ,  
 Et des torrens glacés et des flocons neigeux  
 Le combat retentit dans leurs flancs orageux.

L'éclair brille à l'instant où le choc de la nue  
 A fait jaillir la flamme , en son sein retenue ,  
 Comme on voit d'un caillou , déchiré par le fer ,  
 L'étincelle s'enfuir et pétiller dans l'air.

La foudre emplit les cieux de sa flamme vermeille ,  
 Avant que son fracas ait frappé notre oreille :  
 Car la flamme à nos yeux parvient en un moment ;  
 Mais le son vers l'ouïe arrive lentement.

Vois de loin l'émondeur dont la hache mutilé  
 De l'arbuste infécond la parure inutile ;  
 Le coup part , déjà l'œil a suivi son essor :  
 Les rameaux sont tombés , le bruit chemine encor.

Telles , en s'échappant , la foudre et la lumière .  
Vont d'un vol inégal parcourir leur carrière.

De moment en moment , dans les plaines de l'air ,  
A travers la vapeur luit le rapide éclair ;  
Il colore la nuit de ses lueurs funèbres ,  
Mêle son pâle éclat à l'horreur des ténèbres ;  
Le vent , par le nuage aussitôt resserré ,  
Combat les noirs torrens dont il est entouré ;  
De son souffle fougueux les tourbillons immenses  
Des feux aériens enflamment les semences ;  
Par un vif froissement tout corps est embrasé.  
Tel , quand le plomb parcourt l'air qu'il a divisé ,  
Par degrés il s'échauffe en sa course rapide ,  
Il vole et se transforme en un brûlant liquide.  
Dans le nuage obscur trop long-tems comprimé .  
L'orageux tourbillon rejaillit enflammé.  
A l'instant où ses feux scintillent dans la nué ,  
La lumière à nos yeux est déjà parvenue :  
Mais le bruit , pour franchir la céleste hauteur ,  
Froisse l'air , à l'ouïe arrive avec lenteur.  
Tout nous révèle ainsi , dans le choc des tempêtes ,  
Le vaste amas des flots suspendus sur nos têtes.

N'en crois pas ton regard , dont le rapport trompeur  
Te montre leur surface et non leur profondeur.  
Pour te désabuser , contemple ces nuages ,  
Ces monts aériens , noir séjour des orages ,  
Dans l'océan de l'air lentement balancés ,  
Élever leurs sommets l'un sur l'autre entassés ;  
Ou quand le calme règne aux célestes campagnes ,  
Vois leurs flots nébuleux entourer les montagnes ,  
S'étendre , s'élançer , se perdre dans les cieux :  
Comme au fond des rochers , en leurs flancs spacieux ,  
S'ouvrent des cavités , de ténébreux espaces.  
Lorsque les aquilons s'enferment sous ces masses ,  
Tremblez , l'orage éclate et le ciel se confond ;  
Prisonniers indignés , dans leur antre profond  
Les vents grondent ; leur souffle , impétueux , terrible ,  
Imite des lions le hurlement horrible :  
Ils cherchent une issue , et leurs chocs violens  
Détachent , font jaillir des tourbillons brûlans ;  
Ces feux sont réunis et couvent le tonnerre ;  
Cet orageux fardeau s'abaisse vers la terre ;  
La nue ouvre son sein , lance d'affreux éclairs ,  
Et des torrens de feu tombent du haut des airs.

Ces rapides lueurs , dont les traces dorées  
 Sillonnent tout à coup les voûtes azurées ,  
 Naissent , dans le fracas des nuages heurtés ,  
 De ces feux voyageurs que leurs flancs ont portés.  
 Quand l'humide vapeur par degrés se dégage ,  
 Un coloris plus vif s'empreint sur le nuage :  
 L'éclat du soleil glisse en son tissu poreux ;  
 Il le fait resplendir , le rougit de ses feux ,  
 Et , sitôt que le vent les rassemble et les frappe ,  
 La chaleur comprimée en pétillant s'échappe.

Enfin , si l'air , actif , léger , mais pénétrant ,  
 Entre dans le nuage et le brise en courant ,  
 Du feu qu'il recélait les brillantes semences  
 D'elles-mêmes ont fui loin de ses flancs immenses ;  
 Nul bruit ne les décèle , et l'innocent éclair  
 Brille , s'éteint , renaît , s'évanouit dans l'air.

L'essence de la foudre aisément se révèle ;  
 L'objet qu'elle a frappé tout à coup étincelle ;  
 Sa brûlante vapeur , ses sillons lumineux  
 Attestent que ses traits sont un amas de feux ,  
 Et souvent les débris du palais qu'ils écrasent ,  
 Au milieu du fracas , pétillent et s'embrasent.

De quel feu dévorant, subtil, pernicieux,  
 La Nature en courroux fit ce fléau des cieux !  
 Plus prompt que la voix, la foudre suit sa route  
 A travers les rochers, sous une épaisse voûte ;  
 Elle brise le marbre, amollit les métaux,  
 Et l'or qu'elle a touché fond et coule à grands flots.  
 Par des pores secrets elle entre dans l'amphore,  
 L'épargne, et la liqueur sous ses coups s'évapore.  
 Les rayons du soleil, pendant un siècle entier,  
 N'égalent point l'ardeur de ce brûlant foyer.  
 Tant la foudre devance, en sa prompte carrière,  
 Le cours impétueux du dieu de la lumière !

Mais qui peut la former dans l'empire des cieux ?  
 Quel pouvoir a forgé son trait victorieux  
 Qui détruit la chaumière et le palais superbe,  
 Fend la tour dans les airs, l'ensevelit sous l'herbe,  
 Des siècles en un jour renverse les travaux,  
 Écrase les humains, l'arbre altier, les troupeaux,  
 Fuit sur l'aile des vents, s'enflamme, brille, gronde,  
 Et promène la mort sur la face du monde ?

Soulevons de l'éther les voiles orageux :  
 Dans le sein agité des torrens nuageux

La foudre prend l'essor ; quel que soit le présage ,  
Ne craignons point ses coups sous un ciel sans nuage.  
Dès que l'orage couve en son moite séjour ,  
Comme un sombre bandeau qui voile l'œil du jour ,  
Autour de son foyer la vapeur épaissie  
Monte , s'étend ; des cieux la plaine est obscurcie ,  
Et des flots suspendus , poussés en sens divers ,  
Tels que des monts errans , se heurtent dans les airs.  
Des nuages nombreux les cavités funèbres  
Semblent de l'Achéron recevoir les ténèbres ;  
Un calme menaçant précède un choc affreux ,  
Et le hideux effroi plane au sommet des cieux.

Vois ce nuage obscur qui du ciel en silence  
S'abaisse , et sur la mer lentement se balance ;  
L'autan impétueux , l'aquilon irrité ,  
Habitent en secret sa sombre immensité :  
Ils s'échappent ; les vents , la foudre , les tempêtes ,  
Bouleversent les airs et grondent sur nos têtes.  
Les timides mortels , pâles , glacés d'horreur ,  
Implorent un asile où les suit la terreur.  
Quel espace envahit , sous les voûtes du monde ,  
Des nuages épais la masse vagabonde !

Du soleil à l'instant elle absorbe les feux ,  
Répand sur la Nature un voile nébuleux ,  
Submerge les vallons , les forêts , les montagnes ,  
Et fait errer le fleuve au milieu des campagnes.

Partout les vents , les feux circulent dans les airs ;  
Partout tonne la foudre et brillent les éclairs.  
Dans les antres formés au vaste sein des nues ,  
Les flammes en tous sens se pressent retenues ;  
Quand le soleil pénètre en leur séjour mouvant ,  
Il accroit leur ardeur , et tout à coup le vent  
Frappe , les réunit dans l'orageuse plaine ,  
Vers la vapeur brûlante en son cours les entraîne ;  
Dans la sombre fournaise , enchaîné , rugissant ,  
Il aiguise les traits du foudre menaçant.  
Sous ce fardeau la nue , obscure et vagabonde ,  
Se déchire..... l'air siffle, et le tonnerre gronde.  
Il semble que , rompus en immenses débris ,  
S'écroulent , embrasés , les célestes lambris.  
De l'un à l'autre pôle éclate le tonnerre ,  
Et ses longs roulemens font tressaillir la terre.  
Cependant , par ces chocs les nuages heurtés  
Dispersent à grand bruit leurs flots précipités :

Tel qu'un vaste océan , le ciel se change en onde ,  
Et d'un nouveau déluge épouvante le monde ;  
Tant l'orage , la foudre , et les vents en fureur  
Aux malheureux mortels imprimant de terreur !

Si du vent irrité la course turbulente  
Frappe un nuage épais où la foudre fermente ,  
L'humide vapeur s'ouvre et déchaîne ces feux  
Dont le faible vulgaire arme la main des dieux.  
Peut-être le vent quitte , en fendant l'air qu'il presse ,  
Ses élémens grossiers dénués de vitesse ,  
S'environne d'un air pur , léger , pénétrant ,  
Qui le rend plus actif , et l'enflamme en courant.  
Tel le plomb , échauffé dans son trajet rapide ,  
Des vastes champs d'azur comprime le fluide ,  
Rejette tout à coup ses élémens glacés ,  
Et recueille les feux que son cours a froissés.

Ce feu brillant peut-être est sorti du choc même ;  
Le vent , quoique glacé , dans sa vitesse extrême ,  
De sa propre substance ou de l'air agité ,  
Exprime en se heurtant une vive clarté.  
Tel , d'un caillou le fer fait jaillir l'étincelle ;  
Tel , fatiguant les airs d'une lutte éternelle ,

Le vent rapide et froid , tout à coup enflammé ,  
Chasse le feu léger qu'ils avaient enfermé.  
Qui nous révélera s'il s'échauffe en sa route ,  
S'il s'élançe brûlant de la céleste voûte ?

La force de la foudre et son activité  
Augmentent , quand au sein de sa captivité ,  
En cherchant une issue , elle rugit , s'anime ,  
Et brise avec fracas l'onde qui la comprime ;  
Elle s'échappe , tonne , et son trait radieux  
Traverse tout à coup l'immensité des cieux ;  
Telle , par la baliste avec force poussée ,  
Une pierre , en sifflant , dans les airs est lancée.

Mais vois combien ses traits , ardens , multipliés ,  
Sont formés d'éléments lisses et déliés !  
Quel pouvoir à la foudre oppose une barrière ?  
Le plus étroit sentier suffit à sa carrière.  
Son feu pèse , en frappant l'air qu'il a sillonné ;  
Tout fardeau vers sa chute est sans cesse entraîné :  
Ainsi , par deux pouvoirs attiré sur la terre ,  
Rapidement s'échappe et tombe le tonnerre.  
De la hauteur du ciel soudain précipité ,  
Sa route immense ajoute à son activité ;

Ses élémens unis ouvrent l'air qui les presse ,  
Et doublent en courant leur poids et leur vitesse.

Ou peut-être la foudre , en descendant des cieux ,  
Aux champs aériens alimente ses feux <sup>12</sup>.

Quelquefois des objets , frappés sans se dissoudre ,  
Livrent impunément une issue à la foudre ,  
Elle tombe et se glisse en leurs conduits secrets.  
Mais d'autres à l'instant sont brisés par ses traits ,  
Lorsque , de leurs tissus pénétrant l'assemblage ,  
Elle en dissout les nœuds dans son brusque passage  
Par ses feux dévorans les métaux amollis  
S'écoulent sur la terre en sinueux replis ;  
Le bronze , l'âpre airain se changent en fluides ,  
Et l'or en bouillonnant s'épanche à flots rapides.

C'est lorsque le printems se couronne de fleurs ,  
Ou quand la pâle automne amortit les chaleurs ,  
Que les flots orageux , exhalés de la terre ,  
Dans l'arsenal des dieux embrasent le tonnerre.  
L'hiver , pour le former , n'a point assez de feux ;  
L'été n'amasse point de voiles nuageux ;  
Mais sitôt que , des jours égalant la mesure ,  
Avec un front riant , la féconde Nature

Nous invite à jouir de ses dons précieux ,  
 Les traits de Jupiter se forgent dans les cieux.  
 La chaleur et le froid , dans leur marche prescrite ,  
 Se heurtent en touchant leur commune limite ;  
 Implacables rivaux , leur choc impétueux  
 Déchaîne avec fracas les vents tumultueux ;  
 Là tempête mugit ; et la voûte étoilée  
 De leurs fougueux ébats retentit ébranlée.  
 Ces tems sont consacrés par les tyrans des airs  
 A porter le désordre au tremblant Univers.

C'est ainsi , Memmius , que la sagesse humaine  
 Peut sonder les secrets de ce grand phénomène.  
 Vains mortels , n'allez plus , par la crainte égarés ,  
 Arracher un oracle à des fourbes sacrés ,  
 Qui , dictant leurs arrêts par la voix des orages ,  
 Soumettent nos destins aux vapeurs des nuages.

De son trône éternel , si le maître des dieux  
 Renverse sous ses coups le crime audacieux ,  
 S'il dirige à son gré les flèches du tonnerre ,  
 De ses tyrans cruels qu'il purge donc la terre !  
 Que ses traits , enfoncés dans les cœurs criminels ,  
 Attestent sa justice aux coupables mortels !

Mais ont-ils mérité sa divine colère ,  
Ces êtres innocens , empressés à lui plaire ?  
Jusqu'aux pieds des autels par la foudre abattus ,  
Ils reçoivent la mort pour prix de leurs vertus !

Un dieu peut-il frapper des coups involontaires ,  
Les porter au hasard dans des lieux solitaires ?  
Voudrait-il s'aguerrir par des efforts si vains ?  
Dieu terrible , pourquoi perdre tes traits divins ,  
Tandis que vers ton trône , où gronde la tempête ,  
L'impie audacieux ose lever sa tête ?

Des hommes et des dieux l'immortel souverain  
Jamais ne s'offre à nous quand le ciel est serein :  
Descend-il , balancé sur des nuages sombres ,  
Pour mieux porter ses coups à la faveur des ombres ?  
Mais pourquoi s'imposer d'inutiles travaux ,  
Et foudroyer des mers les insensibles flots ?

S'il veut que les mortels trompent sa violence ,  
Pourquoi cacher le lieu d'où la foudre s'élançe ?  
Voudrait-il les surprendre ? Et pourquoi dans les cieux  
Étendre avec lenteur ces voiles spacieux ,  
Ces tourbillons épais qu'entourent les ténèbres ,  
Du fracas de la foudre avant-coueurs funèbres ?

Ainsi que les torrens versés du haut des aîrs ,  
Le tonnerre à la fois tombe en des lieux divers ;  
Son feu part incertain de la céleste voûte ;  
Il vole , se divise et s'égare en sa route.

Mais, plusqu'en d'autres lieux, pourquoi porterses traits  
Sur la cime des monts , au faite des forêts ?  
L'inutile instrument des célestes vengeances  
A la religion prodigue les offenses ?  
Ce foudre , qu'a lancé la main des immortels ,  
Porte donc sa fureur sur leurs propres autels ,  
Sur le temple sacré, le pompeux édifice ,  
Où la foule tremblante implore leur justice ?  
Pourquoi briser des arts les monumens pieux ,  
Ce marbre où respirait la majesté des dieux ?

Mais , parmi les fléaux dont le ciel nous accable ,  
Contemple en frémissant la trombe épouvantable <sup>43</sup> :  
Nuage vaste et sombre , elle envahit les airs ,  
Se balance en grondant sur la plaine des mers ;  
Elle obscurcit le jour , et lentement s'abaisse ;  
L'aquilon , faible encor , l'environne , la presse ;  
Il ne peut la briser ; par l'obstacle irrité ,  
Il rugit , et la pousse avec rapidité ;

Le nuage heurté descend et tourbillonne ;  
 Il pend du haut des cieux en immense colonne ,  
 Roule et trouble à grand bruit la surface des eaux ;  
 En montagne écumante il soulève les flots.  
 Et malheur aux vaisseaux que la vague ramène  
 Dans l'abîme entr'ouvert par l'affreux phénomène !  
 Sur les ailes des vents ces torrens suspendus  
 Dans les gouffres amers retombent confondus ;  
 L'ouragan sous leur poids se plonge au fond de l'onde  
 Et le sombre océan bouillonne , s'enfle et gronde.

Le tourbillon des vents peut aussi , loin des mers ,  
 Réunir ces vapeurs qui flottent dans les airs ;  
 La nue , en l'enfermant , sous son poids baisse , tombe ,  
 Et , comme l'océan , la terre craint la trombe.  
 Son cours impétueux ravage les guérets ,  
 Renverse les hameaux , et détruit les forêts.  
 Rarement ce fléau dévaste nos campagnes ;  
 Il s'affaiblit , se brise au sommet des montagnes ,  
 Tandis que , sur les mers portant un vol plus sûr ,  
 Il parcourt librement leurs vastes champs d'azur.

D'insensibles vapeurs d'une forme anguleuse  
 Réunissent dans l'air leur masse nébuleuse ,

Et, quoique leurs liens soient mous, inaperçus,  
Ils resserrent pourtant leurs humides tissus :  
D'abord faibles, légers, en vaporeux nuages  
Ils s'amassent ; leurs flancs couvent les noirs orages ;  
De moment en moment l'un vers l'autre pressés,  
Par les vents combattus, ils volent balancés,  
Et leur sein ténébreux, s'embrasant sur nos têtes,  
Déchaîne avec fracas la foudre et les tempêtes.

Vois ces monts s'élever, se perdre dans les airs :  
De brouillards nébuleux leurs fronts sont recouverts ;  
Sitôt que les vapeurs dont se forment les nues,  
Invisibles encor, mais dans l'air soutenues,  
S'unissent en flottant, leurs légers tourbillons  
Rencontrent tout à coup les fougueux aquilons ;  
Ils combattent, heurtés par leur bruyante halciue,  
Et la guerre mugit dans la céleste plaine.  
Les monts, voisins hardis de l'empire du ciel,  
Sont du combat des vents le théâtre éternel.

La Nature sans cesse à l'élément liquide  
Impose des tributs : sur son mouvant fluide  
Déployons d'un tissu les arides lambeaux ;  
Ils s'humectent soudain de la vapeur des eaux :

Ces émanations rapides , continues ,  
 Alimentent les flots balancés dans les nues :  
 Et du bord des ruisseaux et du creux des vallons  
 S'élèvent des brouillards en légers tourbillons ;  
 Furtive exhalaison de la chaleur humide ,  
 Qui bientôt , dans les airs portant son vol rapide ,  
 Épaissit en son cours ses torrens vaporeux ;  
 Elle monte , et l'éther la presse de ses feux :  
 Prisonnière en flottant , cette onde resserrée  
 Étend un voile épais sur la voûte azurée.

Mais peut-être ces flots , orageux et mouvans ,  
 Sont d'un monde étranger apportés par les vents <sup>14</sup> ;  
 Leur nombre est infini ; l'espace est sans limite :  
 L'éternel mouvement vers nous les précipite.  
 Ne sois donc pas surpris s'ils voilent à nos yeux  
 Les montagnes , les mers , les astres et les cieux ,  
 Puisqu'aux champs éthérés , dans leur essor rapide ,  
 D'éléments étrangers ils traînent le fluide ,  
 Leur ouvrent une issue en de nombreux canaux ,  
 Des limites du monde immenses soupiraux.

Apprends enfin comment cette onde balancée  
 S'amasse en noirs torrens et tombe dispersée.

A l'instant où ses flots s'élancent dans les airs ,  
Une humide vapeur de tous les corps divers  
S'exhale , les rejoint au séjour des orages <sup>15</sup> ,  
Et s'alimente encor dans le sein des nuages.  
Tels , nous voyons le sang , les fluides du corps ,  
Se former avec lui , croître avec ses ressorts.  
Ces nuages , pareils à des flocons de laine ,  
S'étendent sur la mer ; ils effleurent sa plaine ,  
Pompent l'humidité qui couronne ses flots ,  
Et portent dans les cieux tous les tributs des eaux.  
Conduite par les vents , cette vapeur immense  
Se presse , se soutient , dans les airs se condense ;  
L'impétueux essaim des bruyans aquilons  
Attaque et désunit ces moites tourbillons ,  
Qui , chassés par leur poids de la céleste voûte ,  
Se divisent soudain et tombent goutte à goutte.

Si le nuage cède aux vents tumultueux ,  
Ou si l'astre du jour le dissout par ses feux ,  
La pluie alors s'écoule ; ainsi , molle et fragile ,  
Près d'un ardent foyer la cire se distille.

Quand , doublement pressés , les nuages mouvans  
Sont contraints par leur poids et le souffle des vents ,

Et que , long-tems nourris des vapeurs de la terre  
Ils volent entassés aux plaines du tonnerre ;  
Alors la pluie abonde , et ses flots épais  
Captivent les humains sous leurs toits obscurcis.

Quand l'astre du jour brille à travers un nuage,  
S'il oppose ses feux aux vapeurs de l'orage ,  
Le reflet arrondi de son disque doré  
Dans le ciel nébuleux étend l'arc diapré <sup>16</sup>.

La Nature pour nous n'est donc plus inconnue ;  
Tu vois comment , porté dans les flancs de la nue ,  
L'orage vole , arrive aux plus lointains climats ;  
Et comment tout à coup le souffle des frimas  
D'un fleuve ralentit la course vagabonde ,  
Et sous un frein de glace assujettit son onde.

Apprenons , Memmius , quels tremblemens affreux  
Font tressaillir le globe. En ses flancs ténébreux <sup>17</sup> ,  
Ainsi qu'à sa surface , à lui-même semblable ,  
Il contient de rochers un amas innombrable ,  
Des abîmes , des lacs , des antres montueux ,  
De fougueux ouragans , des vents impétueux ,  
Des fleuves débordés qui répandent leur onde  
En cataracte immense aux entrailles du monde.

Tout se mêle , se heurte , et l'horrible fracas  
Frappe , ébranle la terre , et l'ouvre sous nos pas.

Oui , le globe s'émeut et tremble à sa surface ,  
Quand d'énormes rochers une pesante masse  
Cède aux efforts du tems , et du sommet des monts  
S'arrache , tombe , roule en des gouffres profonds.  
Souvent des monts entiers , leurs cavernes , leurs cimes ,  
S'écroulent à la fois au fond de ces abîmes :  
Par l'énorme fardeau le sol est ébranlé.

Tels , lorsqu'un char rapide en nos murs a roulé ,  
L'aigre cri de l'essieu , la roue étincelante ,  
Le cliquetis des fers sur la pierre tremblante ,  
Et du pas des coursiers l'inégal battement ,  
Font frémir sur sa base un altier monument.

Souvent , quand de la terre un grand lambeau s'écroule ,  
Vers un lac souterrain en bondissant il roule ;  
Entraîné par l'essor des bouillonnantes eaux ,  
Le sol en chancelant suit la pente des flots :  
Tel un vase , rempli d'une liqueur mobile ,  
Suit son reflux , comme elle et s'émeut et vacille.

Aux antres souterrains , avec rapidité ,  
Si l'ouragan s'engouffre , il mugit irrité ,

Sur l'un des flancs du globe impétueux s'élançe ;  
 La terre frémit , penche , un moment se balance ;  
 Des vastes monumens , dont le sol est foulé ,  
 Le sommet orgueilleux dans les airs a tremblé.  
 Plus ils sont près du ciel , plus s'ébranle leur masse ;  
 La poutre gémit , crie , et quitte enfin sa place ;  
 Pour nous ensevelir la terre ouvre ses flancs ,  
 Le jour fuit , l'air s'embrace... et les mortels tremblans  
 Doutent si la Nature , ou quelque loi divine ,  
 N'a point de l'Univers résolu la ruine.  
 Contraints de respirer , si les vents courroucés  
 N'accordaient une trêve aux élémens lassés ,  
 Nul frein n'asservirait leur rebelle puissance ;  
 Mais le repos succède à leur effervescence ;  
 Le globe à deux pouvoirs obéit à la fois ,  
 Et dans son équilibre il rentre par son poids.  
 Enfin le danger cesse et la terreur s'efface ;  
 La Nature souvent se borne à la menace .

Peut-être à ces combats le globe est-il livré ,  
 Lorsqu'un vent furieux , du dehors attiré ,  
 Ou nourri dans ses flancs , s'anime , rugit , gronde ,  
 Impétueux , remplit les cavernes du monde ,

- S'y roule , et tout à coup , prisonnier indompté ,  
S'efforce d'échapper à sa captivité ;  
Il court , la terre tremble , ouvre d'affreux abîmes ,  
Et des plus vastes monts ensevelit les cimes.  
Telle on vit autrefois Sidon s'anéantir ,  
Avec un peuple immense Égine s'engloutir <sup>18</sup>.  
Combien d'infortunés , de cités florissantes ,  
Dans le globe entr'ouvert , dans les mers mugissantes ,  
Surpris rapidement par le destin cruel ,  
Ont passé du plaisir au sommeil éternel !

Si les vents comprimés n'ont pu briser leur chaîne ,  
Comme un âpre frisson , leur pétulante haleine  
Parcourt le sein du globe ; il tressaille , gémit...  
Tel , saisi par le froid , le corps tremble et frémit.  
Sous mille aspects divers la hideuse épouvante  
Au milieu des cités tout à coup se présente.  
Bannis de leurs foyers vacillant sous leurs pas ,  
Les pâles habitans rencontrent le trépas :  
Ils courent , menacés par le toit qui les couvre ;  
Sous leurs pieds fugitifs la terre tremble et s'ouvre ,  
Et , creusant tout à coup des gouffres spacieux ,  
S'apprête à recevoir les décombres des cieux.

L'erreur affirme en vain leur immortelle essence ;  
On craint que la Nature , abdiquant sa puissance ,  
N'abandonne le globe à des vents furibonds ;  
Qu'il ne se précipite en des gouffres sans fonds :  
Que du monde en sa chute il n'entraîne le reste ,  
Les astres , les parvis de la voûte céleste ;  
Que les peuples , roulés en de mouvans tombeaux ,  
Ne tombent à jamais dans la nuit du chaos ;  
Qu'il ne reste du ciel , de la terre et des ondes ,  
Qu'un désert infini , sépulcre affreux des mondes.

Réceptacle éternel de l'orage et des eaux ,  
Quoi ! l'océan , dis-tu , met un frein à ses flots !  
Lui-même , en son courroux , respecte sa limite !  
Chaque fleuve pourtant vers lui se précipite :  
Dans son sein attirés , de cent climats divers ,  
S'écoulent les torrens qui traversent les airs.  
Mais leur onde est enfin , dans sa vaste étendue ,  
Une goutte insensible à ses flots confondue.

Lorsque l'astre du jour embrase l'Univers ,  
Des sillons vaporeux montent du sein des mers :  
S'il sèche tout à coup des vêtemens humides ,  
Combien , pendant son cours sur les plaines liquides ,

Le soleil dévorant , par un fréquent larcin ,  
Dérobe de vapeurs à leur vaste bassin !  
Le tribut est léger , sans doute , à chaque place ;  
Mais il devient immense avec l'immense espace.

Les vents tumultueux , loin des gouffres amers ,  
Entraînent dans leur cours les écumes des mers ;  
Car une nuit suffit à leur rapide haleine ,  
Pour endurcir la fange et dessécher la plaine.

Tu sais , ô Memmius , qu'en leurs combats rivaux ,  
Les vents ont soulevé la surface des eaux ;  
La vapeur , suspendue à la voûte du monde ,  
Se rassemble , retombe , et soudain nous inonde.

La terre ceint les mers ; les flots de leur bassin  
Par elle sont versés et rentrent dans son sein ;  
L'onde serpente , filtre , et s'épure en sa course ;  
Des fleuves en secret elle rejoint la source ;  
Et les fleuves , tombant dans les lieux entr'ouverts ,  
De leurs liquides pas sillonnent l'Univers.

Pourquoi le sombre Etna , de sa bouche enflammée ,  
Vomit-il des torrens de soufre et de fumée ?  
Ne crois pas qu'entouré d'ouragans furieux ,  
Un orage soudain , précipité des cieus ,

Aux champs de la Sicile ait porté l'épouvante ,  
 Et qu'au jour où le mont de sa lave mouvante  
 Lança des tourbillons dans l'air resplendissant ,  
 D'une sombre terreur le peuple frémissant ,  
 Prosterné , recherchât dans cet horrible augure  
 Quel désastre nouveau méditait la Nature <sup>19</sup>.

Veux-tu d'un tel sujet sonder la profondeur ?  
 Il faut de la Nature embrasser la grandeur :  
 Songe qu'elle envahit et les lieux et l'espace ,  
 Qu'en elle tout réside et se perd et s'efface :  
 Ce vaste firmament , cette voûte des airs  
 S'abaisse et disparaît dans l'immense Univers ;  
 La terre n'est qu'un point , et l'homme si terrible  
 Est sur ce grain de sable un atôme invisible.  
 Alors , combien d'objets à tes yeux dessillés  
 De leurs prestiges vains se verront dépouillés !

Qui de nous est surpris quand la fièvre brûlante  
 Porte au sein d'un mortel sa secousse accablante ?  
 Avec son noir venin circule la douleur ;  
 Rien ne peut apaiser son ardente chaleur :  
 D'un âpre froissement la dent est offensée ;  
 Les yeux sont obscurcis , la tête enfle affaissée ;

L'homme ne soutient plus ses membres chancelans ;

Le feu sacré rugit et consume ses flancs <sup>20</sup>.

Chaque jour de ces maux nous ramène l'étude ;

La surprise s'émousse et cède à l'habitude :

Car , exhalés du sol , des suc's pernicieux

Répendent de nos maux l'essaim contagieux.

D'éléments meurtriers une invisible masse

Se précipite ainsi des confins de l'espace ,

Et de ses tourbillons bouleverse les airs ,

Les montagnes , les champs et le gouffre des mers ,

Embrase de l'Etna la caverne profonde ,

Et le cintre azuré de la voûte du monde.

Oui , comme il réunit les orageux torrens ,

Le ciel peut recéler tous les feux dévorans.

Quels grands ressorts, dis-tu, quel pouvoir les répare ?

L'imprévoyance juge , et la raison compare.

Pour qui n'a rien connu de plus volumineux ,

Un homme est un colosse , un arbre est monstrueux ;

Souvent l'humble ruisseau nous parut un grand fleuve ;

Avant de se fixer, l'esprit veut une épreuve.

Crois qu'il n'est point d'objet si grand , si spacieux ,

Qu'un autre objet n'abaisse et n'efface à nos yeux.

Enfin , apprends pourquoi la flamme turbulente  
Des fournaises d'Etna s'exhale étincelante <sup>24</sup>.  
La montagne se creuse , et ses flancs ténébreux  
Pressent un vaste amas de rochers sulfureux ;  
De vents impétueux ses cavités sont pleines ;  
L'air enflammé nourrit leurs bruyantes haleines ;  
Quand l'élément fougueux s'est empreint de chaleur ,  
A la terre , aux rochers il transmet son ardeur ;  
Il rugit alentour , les embrase , les presse ;  
De leurs gouffres brûlans il fait jaillir sans cesse  
Et la flamme rapide et les feux destructeurs :  
Il s'élève , parvient sur ces vastes hauteurs ;  
Il les couvre , en grondant , de poussière enflammée ,  
De tourbillons noircis de cendre et de fumée ,  
S'échappe , gronde , éclate , et verse par torrens  
Et les rocs embrasés et les feux dévorans ,  
Dont le pesant amas , l'horrible violence ,  
Des fougueux aquilons attestent la puissance.

La mer baigne du mont les vastes fondemens ;  
Elle y pousse ses flots , les ramène écumans ;  
A travers les rochers , des cavernes profondes  
Descendent du sommet jusques au bord des ondes ;

Le vent s'y précipite , y remplace les eaux ,  
S'engouffre avec fracas dans ces grands souplaux ,  
Roule , embrase les rocs dans le flanc des montagnes ,  
D'un liquide brasier inonde les campagnes ,  
S'alimente , rugit aux vastes sommités ,  
Au cratère fumant de ces monts redoutés :  
Source affreuse de maux , bouche sombre et brûlante ,  
Qui vomit en grondant la mort et l'épouvante !

Oui , de la vérité l'asile est ténébreux :

On y parvient , ami , par des détours nombreux.

Sous différens aspects souvent un phénomène

S'offre , et peut abuser la pensée incertaine.

Cet homme sur le sable est glacé par la mort :

J'ignore quelle cause a terminé son sort ;

Est-ce le feu , le froid , ou le glaive homicide ?

Vers la cause , en doutant , notre raison nous guide.

Ainsi , nous recherchons quel pouvoir , chaque été ,

Fait refluer du Nil le cours précipité.

Fleuve , et dieu nourricier de l'Égypte féconde ,

Comment lui verse-t-il les bienfaits de son onde <sup>22</sup> ?

Peut-être au bord des mers les vents étésiens ,

A ses humides pas imposant des liens ,

Bouleversent ses flots , en suspendent la course ;  
Et le fleuve indigné remonte vers sa source.  
De ces vents furieux , oui , les efforts constans  
Lui refusent les mers aux beaux jours du printemps ;  
Ils s'élancent vers nous des champs hyperborées ,  
Et le berceau du Nil touche aux vastes contrées  
Où le soleil conduit jusqu'au plus haut des cieux  
De son char enflammé l'essor audacieux.  
Là , ce dieu , dominant sur la Nature entière ,  
Verse au noir Africain des torrens de lumière.

Peut-être , quand la mer , émue au gré des vents ,  
Roule les tourbillons de ses sables mouvans ,  
Un amas limoneux oppose une barrière  
Au fleuve qui touchait au bout de sa carrière.  
Il recule , s'épanche , et , visitant ses bords ,  
De ses flots généreux leur répand les trésors.

Peut-être , quand les vents , fertiles en orages ,  
Vers sa source inconnue ont chassé les nuages ,  
Sous le ciel du midi l'un sur l'autre entassés ,  
Dans les airs épais ils roulent balancés ;  
Attirés par leur poids , du sommet des montagnes  
Ces torrens pluvieux submergent les campagnes.

Quand le soleil enfin , sur le trône des airs ,  
De ses rayons ardens embrase l'Univers ,  
Des monts d'Éthiopie échauffant la surface ,  
Il peut liquéfier leur couronne de glace ,  
Et les frimas neigeux , répandus à grands flots ,  
Coulent en bouillonnant dans le lit des ruisseaux.

Maintenant , pénétrons dans ces sombres cavernes ,  
Ces lacs mystérieux , ces funèbres Avernoes <sup>23</sup> :  
Ce nom seul nous apprend le pouvoir de leurs eaux ,  
Et combien leur venin est fatal aux oiseaux ;  
Quand un vol imprudent vers ces lieux les entraîne ,  
Leur aile est dans les airs une rame incertaine ;  
Sa vitesse , lassée en efforts superflus ,  
Des flèches du trépas ne les garantit plus ;  
Leur cou penche affaissé ; l'oiseau frémit , palpite ,  
Et dans l'abîme affreux soudain se précipite.

Au sommet du Vésuve , aux antres nébuleux  
Où Cume dicte encor ses arrêts fabuleux <sup>24</sup> ,  
Des fontaines sans cesse exhalent en fumée  
La bouillante chaleur de leur onde enflammée.  
Parmi les monumens et les débris des arts ,  
Athènes en voit jaillir auprès de ces remparts

Où brille de Pallas le pompeux édifice ;  
Là , jamais la vapeur , le feu du sacrifice ,  
N'ont attiré l'essaim des avides corbeaux ;  
Tant inspire d'effroi le venin de ces eaux !  
Non point que de Pallas ils craignent la vengeance  
Qu'autrefois mérita leur fourbe vigilance <sup>25</sup>  
( De la muse des Grecs récit ingénieux ) ;  
Mais l'instinct prévoyant les bannit de ces lieux.  
Ces avernes , aux champs de l'antique Syrie ,  
Des monstres du désert enchaînent la furie ;  
Le léger quadrupède y porte-t-il ses pas ?  
Il succombe , et s'étend glacé par le trépas ,  
Ainsi qu'une victime aux mânes immolée.  
La cause de ces maux à nos yeux est voilée ;  
La Nature jalouse en garde les secrets ;  
Le crédule vulgaire , ignorant ses décrets ,  
Croit qu'à travers ces lacs les noirs tyrans des ombres  
Entraînent les humains dans les royaumes sombres.  
Ainsi le cerf , dit-on , par son souffle aspiré ,  
Attire les serpens de leur antre ignoré <sup>26</sup>.  
Pour détruire à jamais ces fruits de l'imposture ,  
Aux yeux de l'Univers dévoilons la Nature.

De mon luth malgré moi je répète les sons ;  
Ami , sois attentif à mes doctes leçons.  
La terre , tu le sais , renferme un nombre immense  
D'éléments opposés , divers en leur puissance ;  
Les uns vont des mortels entretenir les jours ;  
D'autres par les douleurs en abrégent le cours ;  
Tantôt un sel piquant vers nous se précipite ;  
De l'humide odorat il s'empare , et l'irrite ;  
Tantôt avec fracas leur choc impétueux  
De l'ouïe a blessé le canal tortueux ;  
A la vue , au toucher ils portent la souffrance ,  
Et leur foule , en un mot , régit notre existence.

Ainsi , des végétaux craignons l'abri trompeur :  
De leurs rameaux s'exhale une infecte vapeur <sup>27</sup>.  
Si tu vas sous leur ombre éviter la tempête ,  
Une douleur pesante affaîssera ta tête ;  
L'Hélicon , au sommet de sa vaste hauteur ,  
Nourrit les noirs venins de l'arbre malfacteur ,  
Dont la fleur , exerçant un homicide empire ,  
Tue en un seul moment l'être qui la respire.  
Dans les flancs de la terre ensemble emprisonnés ,  
Les sucS des végétaux , mille fois combinés ,

Offrent des fruits divers quand la sève fermente ,  
Et selon son instinct chaque être s'alimente.

D'un flambeau qui s'éteint l'impure exhalaison  
Aux nerfs de l'odorat a transmis son poison ;  
L'homme chancelle , tombe ; un trouble épileptique  
L'embrase tout à coup d'une ardeur frénétique.  
Ce baume , qu'au castor l'art a su dérober ,  
Si la femme l'aspire , elle va succomber ;  
Surtout dans le moment où son sang qui s'épure  
Acquitte le tribut qu'impose la Nature ;  
Sur son front de la mort s'est imprimé le sceau ,  
Et de sa main débile échappe le fuseau.  
Ah ! de combien d'objets l'activité secrète  
Peut assiéger notre ame au fond de sa retraite !  
Lorsque trop d'alimens te surchargent le sein ,  
Redoute le séjour et la chaleur du bain.  
Du charbon enflammé l'exhalaison brûlante  
Porte jusqu'au cerveau la douleur accablante <sup>28</sup> ,  
Si , par une onde fraîche avec soin épuré ,  
Le corps n'éteint les feux dont il est dévoré.  
Dans l'instant où la fièvre en tes veines frissonne .  
Du nectar de Bacchus la saveur t'empoisonne.

Le globe enfin nourrit dans ses flancs caverneux  
De bitume et de soufre un amas vénéneux.  
Vois ces mortels , bannis loin du jour salulaire ,  
Sensevelir vivans aux antres de la terre ;  
Ils vont d'un pas craintif , au bruit des lourds marteaux ,  
Des entrailles du monde arracher les métaux ;  
Une infecte vapeur souille leur front livide ,  
Et de ses tourbillons le venin homicide ,  
De leurs jours malheureux usant le noir flambeau ,  
Lentement les conduit des douleurs au tombeau :  
Tant la terre aisément exhale de ses veines  
Les vapeurs qui de l'air ont infecté les plaines !  
Si l'effroyable Averno est fatal aux oiseaux ,  
Sans doute , en s'échappant de ses noirs soupiraux ,  
Sa maligne vapeur , dans l'air qui l'environne ,  
Porte un venin subtil qui vole et tourbillonne.  
A peine sur ce lieu l'oiseau s'est balancé ,  
Dans un piège invisible il tombe embarrassé ;  
Vers le gouffre son poids rapidement l'entraîne ;  
Il s'agite , s'étend , fuit d'une aile incertaine ;  
Mais bientôt , s'il s'avance aux sources du poison ,  
L'entourant de plus près , l'affreuse exhalaison

L'attaque avec fureur , redouble d'énergie ,  
Et fait évanouir les restes de la vie.

Peut-être la vapeur , lancée à flots divers ,  
Au-dessus de l'Averne a dilaté les airs ;  
L'espace qui l'entoure est privé de fluide ;  
Quand l'imprudent oiseau s'élançe sur ce vide ,  
Vainement de son aile il presse les ressorts ;  
L'air ne réagit plus sur ses légers efforts ;  
Enfin , privé d'appui , sous son poids il succombe ;  
Attiré dans l'abîme , il se débat et tombe ;  
En ses pores nombreux le vide s'introduit ,  
Et son ame aussitôt se dissipe et s'enfuit.

Quand l'été de son souffle a desséché nos plaines ,  
L'onde se refroidit dans le lit des fontaines ;  
Alors le sol , pressé par l'ardente chaleur ,  
Des feux qu'il renfermait évapore l'ardeur ;  
Plus des bords de ces eaux la surface est aride ,  
Plus le froid se concentre et glace leur fluide.  
Quand l'hiver de la terre a resserré le sein ,  
Le feu rejoint leur source et rentre en leur bassin.

Près du temple d'Ammon , une source glacée  
Brûle quand la lumière est pour nous éclipsee<sup>29</sup>.

L'ignorance l'admire , et croit que loin des cieux  
Le soleil sous nos pas renouvelle ses feux ,  
Qui , pénétrant soudain l'épaisseur de ce monde ,  
Pendant le cours des nuits font bouillonner cette onde.  
Mais qu'une erreur si vaine outrage la raison !  
Tandis que le solcil dévorait l'horizon ,  
Ses feux n'ont pu des flots échauffer la surface :  
Comment du globe entier franchiraient-ils la masse ?  
Que dis-je ? les rayons de ce flambeau du jour  
Pénètrent avec peine en notre humble séjour.

La raison va fixer ta pensée incertaine.  
Plus légère , sans doute , autour de la fontaine ,  
La terre se dilate , et dans le sol poreux  
S'amassent en brûlant les esprits sulfureux.  
Et lorsque de la nuit s'étend le voile humide ,  
La terre refroidie exhale le fluide ,  
Se ferme , se contracte , et resserre son sein.  
Telle la molle argile obéit à la main.  
Vers cette onde le feu retourne avec vitesse ;  
Mais , quand l'aube paraît , au jour qui la caresse  
La terre épanouie offre un tissu poreux ,  
Et le feu se disperse en des conduits nombreux.

Peut-être , dilatée au lever de l'aurore ,  
L'eau prépare une issue au feu qui s'évapore :  
C'est ainsi que souvent , au retour du matin ,  
De glaces captivée elle en brise le frein.

Il est près de Dodone une source limpide  
Qui dans son pur cristal brûle une étoupe aride <sup>30</sup>.  
Son eau , froide au toucher , allume des flambeaux  
Dont la flamme long-tems pétille sur les flots.  
Le feu sans doute , ouvrant sa route souterraine ,  
Rapidement se glisse au sein de la fontaine ;  
Arrêté tout à coup , prisonnier dans son lit ,  
Le fluide éthéré de cette onde jaillit ;  
Sans l'échauffer il sort , sur elle tourbillonne ,  
Et sa chaleur n'atteint que l'air qui l'environne.

Ces feux légers , peut-être , avec force pressés ,  
Par un pouvoir secret dans l'air sont élançés.  
Telle , sans altérer la douceur de ses ondes ,  
La source Aradienne échappe aux mers profondes <sup>31</sup> ;  
Telles , près de nos bords , on voit du sein des flots ,  
D'autres sources encore épancher leurs ruisseaux ,  
Qui , toujours de Thétis repoussant l'amertume ,  
Raniment le nocher quand la soif le consume.

Ainsi le feu captif se dégage des eaux ,  
Et s'attache en secret aux mèches des flambeaux ;  
Il embrase ces corps où sans doute s'enferme  
De brûlantes vapeurs la puissance et le germe.

Quand le coton s'éteint , vers le feu rapproché ,  
Le feu lui rend la flamme et ne l'a point touché :  
De même un flambeau perd et reprend sa lumière.  
Que d'exemples frappans dans la Nature entière !...  
Mais vers un tel sujet quel charme me conduit ?  
Je reviens vers mon but ; hâtons-nous , le tems fuit.

Recherchons , Memmius , quel attrait sympathique  
Marie avec le fer la pierre magnétique ;  
Des champs magnésiens trésors mystérieux ,  
Son nom rappelle encor le nom de ces doux lieux <sup>32</sup>.

Des anneaux du métal que son pouvoir entraîne  
Elle forme aussitôt une flexible chaîne ;  
Ensemble réunis , suspendus sans lien ,  
Ils flottent mollement ; la pierre est leur soutien ;  
De différens chaînons leur ligne se compose ;  
De l'attrait qu'obtient l'un , soudain l'autre dispose ;  
Tous ont part à la fois au pouvoir emprunté :  
Tant l'aimant entretient sa souple activité !

Mais avant d'explorer un si grand phénomène ,  
Dans les sombres détours d'une route incertaine  
Il faut errer long-tems ; viens donc avec ardeur  
De ce dédale obscur sonder la profondeur.

Souviens-toi que , des corps fuyant avec vitesse ,  
Les émanations coulent , coulent sans cesse ;  
Dans l'espace égarés , leurs esprits vaporeux  
Affectent tour à tour l'odorat ou les yeux ;  
La volatile odeur , par les vents balancée ,  
Est des objets poreux l'essence dispersée.

Le foyer du soleil enfante la chaleur ;  
L'onde enfante le froid , et le jour la couleur.

La mer exhale un sel dont l'amertume active  
Ronge les monumens qui dominant sa rive ;  
Si nous portons nos pas vers ses bords humectés ,  
Les organes du goût sont bientôt irrités.

De chaque objet sonore , au moindre choc , s'éveille  
Un léger bruit qui vole et frappe notre oreille.

Broyez l'absinthe enfin ; par sa vive âpreté  
L'odorat chatouilleux est soudain révolté.

Des émanations l'intarissable source ,  
Répandue en tous lieux , précipite sa course ;

Ainsi toujours l'essor de ses flots renaissans  
Émeut , apaise , irrite ou caresse nos sens.  
Dans un sentier battu ma muse te ramène ;  
Seul il peut nous conduire à ce grand phénomène :  
Partout régné le vide ; agile , inaperçu ,  
Il habite des corps le plus épais tissu.

En humide vapeur s'échappant goutte à goutte ,  
Des rochers caverneux l'onde perce la voûte.  
La sueur fuit du corps , elle épanche ses flots ,  
Et la barbe végète en de secrets canaux.  
L'aliment trituré dans ton sein se promène ,  
S'infiltré , se dissout , circule en chaque veine.  
La chaleur et le froid percent le dur airain :  
Même à travers la coupe ils font frémir ta main.  
Nos murs n'arrêtent point le son , l'odeur impure.  
Eh ! qui peut repousser la chaleur , la froidure ?  
L'armure du guerrier , qui s'oppose au trépas ,  
De leur vif aiguillon ne le garantit pas.  
Une immonde vapeur , de la terre attirée ,  
S'élève , s'épaissit dans la plaine azurée ;  
Enfantés dans son sein , alors les maux divers ,  
Messagers de la mort , parcourent l'Univers.

Oui , du plus vaste objet , du corps le plus solide  
Le tissu , Memmius , doit renfermer le vide.

Des émanations les esprits pénétrants  
Font éprouver aux corps des effets différens.  
S'il durcit les cristaux , le soleil fond la glace ;  
Du sauvage Apennin embrasant la surface ,  
Il transforme la neige en rapides torrens ;  
La cire s'amollit sous ses traits dévorans ;  
Le feu , des durs métaux forme un brûlant liquide ;  
Par son âpre contact la chair devient aride ;  
Mais le fer , amolli dans un ardent fourneau ,  
Reprend sa fermeté sous le cristal de l'eau ;  
Dans ce moite fluide enfin ensevelie ,  
La peau sèche et rebelle est bientôt assouplie.  
La feuille de l'olive offense ton palais ;  
Le nectar pour la chèvre a de moins doux attraits.  
De son parfum exquis la fraîche marjolaine  
Ranime nos esprits , embaume notre haleine ;  
Et , funeste à son tour , sa douce exhalaison  
Au sanglier farouche offre un mortel poison.  
Vois l'amas croupissant de cette fange humide  
Qui blesse l'odorat par sa vapeur fétide ;

Le quadrupède immonde , avide , impétueux ,  
Trouve en ce noir limon un bain voluptueux .

Avant de te conduire au terme de ma course ,  
D'une autre vérité je dois chercher la source ;  
Tout corps est composé d'interstices nombreux ;  
Divers dans leurs emplois , ils diffèrent entr'eux .  
En façonnant nos sens , la prudente Nature  
Détermine leurs goûts , leur force et leur structure .  
De sinueux canaux nous transmettent le bruit ;  
Dans le palais poreux la saveur s'introduit ;  
Chaque organe à sa forme a dû sa jouissance .  
Des émanations vole la foule immense ;  
L'une perce le bois , ou la pierre , ou l'airain ;  
Dans l'or resplendissant l'autre s'ouvre un chemin ,  
Tantôt avec lenteur , tantôt d'un vol agile ,  
Traverse les métaux et le verre fragile .

Ainsi de chaque objet le secret mouvement  
Montre par quel attrait le fer vole à l'aimant .  
Des pores de la pierre une vapeur puissante  
Rapidement s'exhale , et , toujours jaillissante ,  
Dans le lieu qui sépare et l'aimant et le fer ,  
Envahit à grands flots le domaine de l'air .

Le champ de ce combat bientôt n'est plus qu'un vide ;  
 Les esprits du métal , dans leur essor rapide ,  
 S'y plongent tout à coup ; sans cesse ramené ,  
 Dans le même rayon l'anneau vole entraîné.  
 Chaque élément du fer étroitement se lie ;  
 Sa substance serrée , et pesante et polie ,  
 Livre à peine une issue au feu le plus ardent :  
 Ainsi , du froid métal le secret ascendant  
 Le porte vers le vide , et , dans sa pétulance ,  
 Chacun de ses chaînons vers la pierre s'élançe ;  
 Le premier vole , monte ; à l'aimant parvenu ,  
 Par d'invisibles nœuds il flotte retenu ;  
 De tous côtés le vide agrandit son espace ;  
 Le chaînon attiré rapidement s'y place ;  
 L'air subtil en ce lieu tout à coup s'introduit ,  
 Élève chaque anneau , l'entoure , le poursuit ;  
 Repoussé vivement et combattu sans cesse ,  
 Le métal obéit au pouvoir qui le presse.  
 L'air agité le chasse , ainsi que sur les eaux  
 Le vent enfle la voile et conduit les vaisseaux.

Tu le vois , dans les corps l'air enfin s'emprisonne ,  
 Les devance ou les suit , partout les environne ;

Au sein même du fer ce fluide arrêté  
Porte sa violence et sa mobilité ;  
Il transmet à l'anneau sa secousse soudaine ;  
Répandu dans le vide , avec force il l'entraîne.  
Parfois loin de l'aimant le fer même s'enfuit ;  
Tour à tour il le cherche , il l'évite , il le suit.  
Du phénomène alors prompt à chercher la trace ,  
J'ai vu divers débris d'un fer de Samothrace ;  
Dans un vase d'airain suspendu sur l'aimant ,  
Ils tressaillaient , fuyaient , se heurtaient vivement.  
Sans doute la vapeur , que l'airain même exhale ,  
A la pierre opposait sa puissance rivale ;  
Les émanations , dont il remplissait l'air ,  
Les premières volaient et s'emparaient du fer :  
Dans ses pores nombreux leur essence attirée  
A l'esprit magnétique en disputait l'entrée ;  
Pour le métal ami , qu'il ne pénétrait pas ,  
L'aimant tardif livrait d'impétueux combats.

Enfin cherchons pourquoi la pierre magnétique  
N'étend que sur le fer son pouvoir sympathique.  
L'or compact aisément se fixe par son poids ,  
D'innombrables canaux s'ouvrent au sein du bois ;

Les émanations en courant le traversent ,  
Et sans le moindre choc aussitôt se dispersent ;  
Plus serré que le bois et moins pesant que l'or ,  
Le fer est agité par leur rapide essor.

De l'amitié des corps , de leur prompte alliance ,  
La Nature en tous lieux atteste la puissance ;  
La chaux unit les grès par d'invincibles nœuds ;  
Des fibres du taureau le mordant glutineux  
Du bois mis en éclats rejoint les interstices ;  
Ses tissus sont moins forts que ces liens factices.  
Dans cette onde où le vin aime à se mélanger ,  
L'huile ne confond pas son fluide léger ;  
La poix lourde dans l'eau plonge et s'humecte à peine :  
Mais la pourpre de Tyr , unie avec la laine ,  
La revêt aussitôt du plus vif incarnat ,  
Et , pour la dépouiller de son nouvel éclat ,  
Vainement l'océan lui verserait son onde.  
Si dans leur fusion l'étain pur les seconde ,  
Des cuivres différens le mélange est complet ;  
Enfin l'or à l'argent se marie au creuset.  
Mais c'est trop t'arrêter , un fait doit te suffire :  
Quelques instans encore , et je suspens ma lyre.

Rapproche tout à coup deux objets divisés ;  
S'ils sont dans leurs contours à tel point opposés  
Qu'aux cavités de l'un l'autre offre une éminence ,  
Ils contractent soudain une étroite alliance.  
Plus aisément encor resserrant leurs tissus ,  
La Nature les joint de nœuds inaperçus ;  
Chaque part , adoptant une forme nouvelle ,  
A cet hymen jamais ne se montre infidèle.  
Tel , vers l'aimant qu'il aime avec force entraîné ,  
Par des liens secrets le fer est enchaîné.

J'essaie , en frémissant , la funeste peinture  
Des maux contagieux , fléaux de la Nature ,  
Dont l'essaim voyageur , tel que d'épais frimas ,  
S'élance avec les vents de climats en climats.  
D'esprits , de suc divers la foule vagabonde  
S'exhale de la terre et des plaines de l'onde ;  
Les uns sont de nos jours les doux réparateurs ;  
D'autres vont propager tous les maux destructeurs.  
Souvent , du sein fangeux de nos glèbes humides ,  
S'évaporent dans l'air des tourbillons fétides ,  
Quand la pluie abondante , unie à la chaleur ,  
Couve en de noirs borbiers ces germes de douleur.

Selon les lieux , les tems , l'air s'altère et varie.  
Vois-tu cet exilé qui , loin de sa patrie ,  
S'éteint comme un flambeau lentement consumé ?  
Il ne respire plus son air accoutumé.  
Des bords de l'Atlantique aux portes de l'Aurore ,  
Des champs de la Scythie aux rives du Bosphore ,  
De Gades , par delà ces vastes régions  
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons ,  
Des lieux où vers le Nil penche l'essieu du monde <sup>33</sup>  
Aux antres des Bretons emprisonnés par l'onde ,  
Quel mélange éternel de maux , de biens divers ,  
Un pouvoir inconnu dispense à l'Univers !

Le Nil voit s'élever de sa rive fangeuse  
Ce mal contagieux dont la lèpre hideuse ,  
Infligeant à nos corps de brûlantes douleurs ,  
Emprunte à l'éléphant ses livides couleurs <sup>34</sup>.  
Sous le ciel achéen la vue est offensée ;  
La vigueur du jarret dans l'Attique est glacée ;  
Chaque organe à son tour trouve des ennemis ;  
Des champs aériens tous ces maux sont transmis ;  
Leurs germes , amassés sur d'humides rivages ,  
Sont portés par les vents au séjour des orages ;

Dans l'espace entraînés , leurs flots pernicieux  
Souillent la pureté de la plaine des cieux ;  
Le tourbillon mouvant tombe , nous environne ;  
Il se mêle aussitôt à l'air qu'il empoisonne,  
Entoure les moissons , se glisse au sein des eaux ,  
Corrompt les alimens des hommes , des troupeaux ,  
Au bord de l'horizon quelquefois se balance ,  
Ou sur l'aile des vents impétueux s'élance ;  
Comme un torrent , il roule , il s'attache à nos pas ,  
Et de ses sombres flancs s'échappe le trépas ;  
Il dirige au hasard sa course pétulante ,  
Frappe le fier coursier et la brebis bélante.  
Que nous importe , ami , de traîner nos destins  
Dans les champs paternels ou sur des bords lointains ,  
Si l'avidé fléau peut , de son souffle immonde ,  
Envahir à la fois l'immensité du monde ?

Tel , du fond de l'Égypte aux murs de Pandion ,  
Plana le monstre affreux de la contagion <sup>35</sup>.  
Enfanté dans le sein de ces plaines fécondes ,  
Il s'élève , il franchit et les cieux et les ondes ,  
Sur la triste cité descend du haut des airs ,  
Dépeuple ses remparts , règne en ses champs déserts :

Comme un nuage obscur , sa vapeur infectée  
Couvre des citoyens la foule épouvantée.  
D'invincibles tourmens avant-coureur affreux ,  
Dans la tête s'embrase un foyer douloureux <sup>36</sup> ;  
Les yeux étincelans sortent de leur orbite ;  
Le gosier desséché se comprime et s'irrite ;  
De brûlantes tumeurs enflamment ses canaux ,  
Et d'un sang noir , fétide . ils expulsent les flots.  
La langue , des penses cet agile interprète ,  
Par la soif consumée , est sanglante et muette ;  
Elle brûle et s'attache au palais déchiré.  
En se précipitant vers le cœur ulcéré ,  
Si l'horrible fléau l'attaque avec furie ,  
Il brise tout à coup les ressorts de la vie.  
La bouche ardente exhale une immonde vapeur ;  
D'un cadavre exhumé telle est l'affreuse odeur.  
L'ame , de tant de maux à la fois menacée ,  
Au devant de la mort déjà s'est élancée :  
Et la nuit et le jour , les longs gémissemens ,  
Les cris des malheureux augmentent leurs tourmens.  
Des membres , harassés par la fièvre accablante ,  
La surface au toucher n'est point encor brûlante ;

Mais le corps rougissant , d'ulcères dévoré ,  
Dans ses flancs corrompus couve le feu sacré :  
Il n'est plus qu'une horrible et vivante fournaise ;  
Tout redouble ses maux , tout l'irrite et lui pèse ;  
Les plus légers tissus sont d'énormes fardeaux ,  
Et le venin rongeur brûle et dissout les os.  
Se traînant au milieu de la foule mourante ,  
L'un , aux bords des ruisseaux , vient la bouche béante ;  
De sueur écumant , par la douleur pressé ,  
L'autre se plonge nu dans le fleuve glacé ;  
Mais une onde abondante , une goutte insensible ,  
Trompent également leur soif inextinguible.  
La douleur , la douleur , et jamais le repos.  
La Nature succombe à ces nombreux assauts :  
Tous les secours sont vains..... La science éperdue  
N'aperçoit de leurs maux que l'horrible étendue.  
Le sommeil fuit loin d'eux ; épouvantés , hagards ,  
Brillent pendant la nuit leurs horribles regards ;  
Du plus hideux trépas leur corps porte l'empreinte ;  
Il tressaille , il frémit de fureur et de crainte ;  
Le sourcil se hérissé... invincible tourment ,  
Dans l'oreille résonne un aigre sifflement.

L'haleine entrecoupée , à la fois vive et lente ,  
Péniblement s'enfuit de la bouche sanglante ,  
Et sur le cou ruisselle une gluante humeur ;  
Du gosier , déchiré par l'impure tumeur ,  
Après de longs efforts , une toux convulsive  
Arrache à flots jaunis une ardente salive.  
La mort vient par degrés ; la main s'ouvre , s'étend ;  
Chaque nerf irrité se glace en palpitant ;  
Du corps livide et froid s'endurcit l'épiderme ;  
Le nez penche affilé : la narine se ferme ;  
Le front tendu descend sur les yeux sombres , creux ,  
Et la bouche se fronce avec un rire affreux ;  
Ils expirent..... pour eux sonne l'heure dernière  
Quand la neuvième aurore a versé sa lumière.  
Quelques-uns cependant combattaient le trépas ;  
Mais du monstre inflexible ils ne triomphaient pas.  
Si de leurs flancs rongés par sa fureur avide ,  
Jaillit en écumant le venin homicide ,  
Ils respirent du moins ; leur sang en noirs ruisseaux  
Coule sans cesse , coule ; et dans ces longs assauts  
De leur force épuisée ils exhalent le reste :  
Le mal horrible alors change son cours funeste ,

S'étend sur tous les nerfs ; son ardente chaleur  
Au siège du plaisir imprime la douleur ;  
Armé d'un fer cruel , pour calmer son supplice ,  
L'un impose à son être un honteux sacrifice ;  
L'autre perd la lumière ; informes , mutilés ,  
Sur le pavé sanglant en foule amoncelés ,  
Ils s'efforçaient encor de ressaisir la vie !  
A cet infortuné la mémoire est ravie ;  
Du zèle et de l'amour les soins sont superflus ;  
Il se cherche lui-même , et ne se connaît plus.  
Les cadavres nombreux , privés de sépulture ,  
Du vautour affamé ne sont plus la pâture ;  
La mort succéderait au repas infecté.  
L'hôte affreux des forêts , lui-même épouvanté ,  
La nuit ne quitte plus son repaire sauvage.  
Les chiens si caressans , dans un transport de rage ,  
Périssent, et leurs corps sur les sanglans chemins  
Palpitent entassés sur les corps des humains.  
A la clarté du jour , au milieu des ténèbres ,  
Sans pompe incessamment roulent les chars funèbres.  
L'art incertain , vaincu , tente un stérile effort ;  
Le remède de l'un à l'autre offre la mort.

Mais quel tourment ajoute à l'horrible souffrance !  
 Du cœur des malheureux s'exile l'espérance ;  
 Comme des criminels à périr condamnés ,  
 Ils tombent sans secours , meurent abandonnés ;  
 Anticipant l'horreur de leur fin douloureuse ,  
 La crainte de la mort rend la mort plus affreuse :  
 Tout succombe..... Le monstre avide , dévorant ,  
 Passe de corps en corps et les frappe en courant.  
 L'égoïste , endurci par sa lâche prudence ,  
 En vain d'amis souffrans évite la présence :  
 Malheureux à son tour , il périt isolé ;  
 Il ne consola point et n'est point consolé ;  
 Sa dépouille languit sur la terre étendue ,  
 Et la foule effrayée en détourne la vue <sup>37</sup>.  
 Hélas ! l'homme sensible à la douce pitié ,  
 Le soutien généreux de la tendre amitié <sup>38</sup> ,  
 Comme on fuit les périls , les cherche et les partage ,  
 Des êtres qu'il chérit relève le courage ,  
 Leur ramène l'espoir jusqu'au bord du tombeau ;  
 Mais déjà l'a touché l'homicide fléau.....  
 Contraint d'abandonner ce noble ministère ,  
 Il rentre pour mourir sous son toit solitaire <sup>39</sup>.

Dans ces funèbres lieux se montre à chaque pas  
Le regret lamentable, ou le hideux trépas.  
Le monstre furieux envahit les campagnes,  
Frappe le laboureur, le pâtre des montagnes.  
Sous le chaume entassés, ils meurent... malheureux !  
Avec la pauvreté les maux sont plus affreux.  
Au milieu d'une infecte et sanglante poussière,  
Se traîne, se débat une famille entière ;  
Le père, sur le corps d'un fils inanimé,  
Tombe..... Le faible enfant, de douleur consumé,  
Dans l'effort convulsif d'une faim déchirante,  
Ronge le sein flétri de sa mère expirante.  
Des hameaux d'alentour, vers ces murs dévastés,  
Les pâles villageois courent épouvantés ;  
Des monumens sacrés et des toits domestiques  
Les victimes sans nombre inondent les portiques ;  
La mort les réunit pour mieux porter ses coups ;  
Aux fontaines les uns se traînent à genoux,  
Vont aux flots jaillissans tendre leur bouche avide,  
Et tombent, suffoqués par une onde perfide.  
D'autres, de vils lambeaux à peine recouverts,  
Gisent demi-mourans sur les chemins déserts ;

Leur chair vivante encor tombe en poudre fétide ;  
 Les os noirs et saillans percent la peau livide ,  
 Et d'ulcères hideux l'épiderme est taché ,  
 Comme un cadavre immonde au sépulcre arraché.

Des temples révéérés les morts comblent l'enceinte ;  
 Les soins religieux sont bannis par la crainte ;  
 La Nature, les lois, l'auguste piété ,  
 Ont perdu leur touchante et noble autorité.  
 La douleur et l'effroi règnent dans ces murailles ;  
 Chacun du corps des siens hâte les funérailles ;  
 Le désespoir, le trouble et la sombre fureur  
 Des maux contagieux ont augmenté l'horreur.  
 Sur les bûchers, dressés par des mains étrangères ,  
 On dépose à grands cris les restes de ses frères ;  
 Tout se heurte, se livre à de sanglans combats ,  
 Et le meurtre a souillé les pompes du trépas.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

Notes du Chant Sixième.



# Notes

## DU CHANT SIXIÈME.

---

NOTE I, PAGE 215, VERS 4.

Athènes la première à l'homme agreste encor  
Révéla des guérets le fertile trésor,  
Et, sous l'abri des lois rassurant sa faiblesse,  
De ses sauvages mœurs défricha la rudesse.

L'on croyait que les habitans d'Athènes avaient découvert l'art de l'agriculture. Diodore de Sicile nous apprend que ces peuples se vantaient d'avoir, les premiers, formé une société régie par des lois ; telle était du moins

l'opinion commune ; mais, à l'époque de la fondation d'Athènes, plusieurs peuples orientaux étaient civilisés dès long-tems, et peut-être ces Athéniens faisaient-ils partie d'une colonie envoyée d'Asie pour s'établir dans les plus riantes contrées de l'Europe.

NOTE 2, PAGE 215, VERS 10.

De la mort et du tems son nom victorieux  
S'élève et retentit jusqu'au plus haut des cieux.

Toutes ces images ont beaucoup de noblesse et de poésie ; il semble que Lucrèce se plaisait à développer l'étendue de son génie et le prestige de son talent, dans les débuts des différens livres de son poème ; les vers de ce passage sont dignes de la morale qu'ils exposent : il faudrait de longs commentaires pour en présenter toutes les beautés. Mais le traducteur doit restreindre dans de justes limites ses remarques apologétiques, et ne point ravir au lecteur le plaisir si doux de se livrer à ses propres réflexions, et de prononcer lui-même.

NOTE 3, PAGE 216, VERS 8.

Quand ce sage abaissa ses regards sur la terre,  
Les arts y répandaient leur charme salulaire ;

Les mortels éclairés , industriels rivaux ,  
Savouraient les doux fruits de leurs nobles travaux ;  
Le débile vieillard , jeune encor d'espérance ,  
Retrouvait dans ses fils sa seconde existence ;  
Ces mortels cependant , environnés d'honneur ,  
Riches de tous les biens , ignoraient le bonheur.

C'est encore par des louanges adressées à Épicure , que Lucrèce prélude à ses derniers chants. La morale qu'il analyse rapidement est sublime. Cette définition du bonheur, regardé comme un sentiment noble et pur, est au-dessus de tout ce que les philosophes avaient imaginé. Les Stoïciens le plaçaient dans une vertu supérieure aux coups de la fortune ; ils ne regardaient point comme des maux, la pauvreté, la honte, la douleur, la mort. Aristippe, qui, sorti de l'école d'Épicure, devint ensuite son plus opiniâtre détracteur, faisait consister le bonheur dans les plaisirs du corps ; idée fautive et basse : les plaisirs des sens usent les facultés morales et physiques, et ne laissent que des souffrances ou des regrets. Thalès plaçait le bien suprême dans un corps sain, dans une fortune aisée et dans la culture de l'esprit. Platon le met en Dieu, et n'en promet pas la jouissance dans ce monde ; Aristote, dans la fidélité à remplir ses devoirs. Épicure,

pour obtenir le bonheur qu'il nomme *volupté*, exigeait la tempérance, le mépris de la grandeur, le témoignage de sa conscience et la pratique de toutes les vertus.

NOTE 4, PAGE 216, VERS 12.

Tel qu'un vase sans fond, leur cœur avidement  
Recevait et perdait son plus doux aliment.

*Partim quod fluxum pertusumque esse videbat.*

Lucrèce a employé deux fois cette image du vase sans fond, qui reçoit et perd sans cesse la liqueur. Elle est juste, et l'élégance des expressions du poète lui donne une force nouvelle.

NOTE 5, PAGE 216, VERS 20.

Dans le chemin étroit et glissant de la vie,  
Nous apprit à marcher, d'un pas victorieux,  
Vers ce bonheur qu'en vain appelaient tous nos vœux.

Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,  
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono  
Qua possemus ad id recto contendere cursu,  
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,

Quod flueret Naturæ vi , varieque volaret ,  
Seu casu , seu vi , quod sic Natura parasset.

On a peine à concevoir la critique que Lagrange fait de ce passage si simple et si noble à la fois. L'interprétation qu'il donne au mot *casu* s'éloigne absolument du sens de Lucrèce ; *casu* n'exprime ici que l'entraînement, la force des circonstances ; mais sa remarque sur la répétition d'idée employée dans les deux derniers vers , est très-juste. M. Amar, l'un de nos savans qui ont le plus étudié Lucrèce , a cru devoir adopter quelques changemens qui rendent moins sensible l'espèce de tautologie offerte par ce distique.

NOTE 6 , PAGE 217 , VERS 2.

Fait bouillonner les flots de nos soucis rongeurs.

Volvere curarum tristes in pectore fluctus.

Ce vers offre à la fois le sublime de pensée et le sublime d'image. Catulle connaissait-il le vers de Lucrèce quand il composa celui-ci ?

Prospicit , et magnis curarum fluctuat undis.

Virgile , après eux , a dit :

. . . . . magno curarum fluctuat æstu.

## NOTE 7, PAGE 217, VERS 18.

Ah ! puisqu'à mes efforts a souri la victoire ,  
 Je pose un pied hardi sur le char de la gloire ;  
 Par l'obstacle franchi mon génie excité  
 Va sous d'autres aspects montrer la vérité.

Quandoquidem semel insignem conscendere currum  
 Vincendi spes hortata est , atque obvia cursu  
 Quæ fuerant , sunt placato conversa furore.

Ces vers , qui présentent une image extrêmement poétique , ont été torturés par les commentateurs ; quelques-uns même pensent qu'ils ont été interpolés : ce passage , au contraire , me paraît digne de Lucrèce , et je crois l'avoir reproduit dans son véritable sens. On trouvera les différentes remarques faites à ce sujet dans les variantes du texte placées à la fin de l'édition in-8° de cet ouvrage. Toutes ces variantes ont été recueillies , d'après les meilleurs commentaires , avec beaucoup de soin , par un jeune et savant professeur de l'Université , M. Barisseau , que des connaissances étendues avaient fait remarquer avantageusement , et qu'une mort prématurée enleva aux lettres et aux sciences qu'il cultivait avec distinction.

NOTE 8, PAGE 218, VERS 20.

Ah ! si vous dégradez la majesté des dieux ,  
 Bientôt ils deviendront des spectres odieux :  
 Non que leur être auguste , irrité par l'offense ,  
 Daigne étendre sur vous la suprême vengeance ;  
 Mais vous croirez enfin que , despotes jaloux ,  
 Ils roulent dans leurs cœurs les flots d'un noir courroux.

*Sed quia tute tibi placida cum pace quietos  
 Constitues magnos irarum volvere fluctus. . .*

La poésie latine n'offre que rarement des vers d'une aussi grande beauté ; il est facile de reconnaître combien les poètes , successeurs de Lucrèce , ont profité de cette grande idée et des expressions qui la font valoir.

NOTE 9, PAGE 219, VERS 16.

Ne va plus , divisant le cercle de sa voûte ,  
 Crédule observateur de ces feux qu'on redoute ,  
 D'un regard inquiet interroger leur cours ,  
 Ni chercher quel bandeau ternit l'astre des jours ;  
 D'où la foudre s'élançe , et comment le tonnerre  
 Court sur l'aile des vents , et ravage la terre.

Lucrèce parle ici de la division que les prêtres devins,

appelés *fulguratores*, assignaient à la voûte céleste, afin de déterminer les différens effets du tonnerre, d'après lesquels ces imposteurs rendaient leurs oracles.

NOTE 10, PAGE 220, VERS 2.

O douce volupté des hommes et des dieux,  
 Calliope, soutiens mon vol audacieux ;  
 Prête à mes derniers chants une grâce nouvelle,  
 Et pose sur mon front la couronne immortelle.

Le ton de mélancolie répandu dans cette invocation à Calliope paraît faire allusion à la situation où le poète se trouvait ; il semble invoquer cette muse pour la dernière fois.

NOTE 11, PAGE 220, VERS 5.

La foudre éclate, gronde, au loin le firmament  
 S'embrase et retentit d'un affreux roulement.

Lucrèce explique souvent les effets du tonnerre et le mouvement des nuages, avec une sagacité qui ferait honneur à nos physiciens modernes ; et surtout il a su conserver la couleur poétique aux objets les plus étrangers au langage des muses ; il est à regretter que la monotonie se fasse trop souvent sentir dans la peinture des détails de ce phénomène.

NOTE 12, PAGE 232, VERS 4.

On peut-être la foudre, en descendant des cieux,  
Aux champs aériens alimente ses feux.

On ne peut assez admirer le discernement de Lucrèce, qui pressentit une partie des propriétés de l'air. L'expérience a confirmé plusieurs de ses hypothèses sur l'action de ce fluide, dont les effets restèrent ignorés jusqu'au moment où Pascal, Torricelli, Boyle, Otto et autres, démontrèrent sa pesanteur, sa compressibilité et ses ressorts ; mais on ne savait pas encore que l'atmosphère est un mélange de deux fluides, qui, pris séparément, sont transparens, compressibles, pesans, élastiques à peu près comme l'air atmosphérique, et qui néanmoins ont des qualités physiques très-différentes.

NOTE 13, PAGE 235, VERS 16.

Contemple en frémissant la trombe épouvantable.

Πρηστῆρας Graii quos ab re nominatarunt.

Lucrèce croit devoir rapporter l'origine du mot *pres-ter* qui ; en effet, a pour racine le verbe Πρήστω qui signifie *brûler, enflammer, gonfler, souffler*. Le dange-

reux phénomène que les Grecs appelaient Πρηστῆρ, était nommé par les Latins *typho* et *scypho* ; les Français lui donnent le nom de *trombe*. Les Anciens et les Modernes ne sont pas absolument d'accord sur la cause des *trombes* ; les uns et les autres l'expliquent d'une manière assez vraisemblable. La description donnée par Lucrèce est très-ingénieuse , et fait connaître l'idée qu'en avaient conçue les physiciens de son tems. Il est curieux de la comparer avec les détails retracés par Buffon et les naturalistes qui l'ont suivi.

NOTE 14, PAGE 238, VERS 12.

Mais peut-être ces flots , orageux et mouvans ,  
Sont d'un monde étranger apportés par les vents.

Cette supposition donne une nouvelle preuve de la conviction où était Lucrèce sur la pluralité des mondes.

NOTE 15, PAGE 239, VERS 3.

Apprends enfin comment cette onde balancée  
S'amasse en noirs torrens et tombe dispersée.  
A l'instant où ses flots s'élancent dans les airs ,  
Une humide vapeur de tous les corps divers.  
S'exhale , les rejoint au séjour des orages.

Il faut remarquer que ces vers sont une espèce de

répétition des passages précédens dont j'ai essayé de varier l'expression.

NOTE 16, PAGE 240, VERS 8.

Quand l'astre du jour brille à travers un nuage,  
S'il oppose ses feux aux vapeurs de l'orage,  
Le reflet arrondi de son disque doré  
Dans le ciel nébuleux étend l'arc diapré.

Cette définition de l'*arc-en-ciel* est assez ingénieuse : la véritable cause de ce phénomène fut pour les Anciens un problème insoluble. Les Modernes ne l'ont devinée qu'après de longues et minutieuses recherches.

« L'iris ou l'arc-en-ciel ne paraît que dans un air chargé d'un nuage fondant en pluie. Il est occasioné par la lumière du soleil, réfléchié une ou plusieurs fois dans les petites gouttes dont le nuage est formé. Suivant la position de ces gouttes, les unes envoient à l'œil de l'observateur les rayons rouges de la lumière décomposée; d'autres, les rayons oranges ou jaunes, etc., ou violets; de sorte que chaque goutte qui concourt à former l'iris, paraît de la couleur de la lumière qu'elle envoie à l'œil.

» Le météore, pris dans toute son étendue, est un

cercle entier, dont il n'y a de visible que la partie qui est au-dessus de l'horizon. Il se dérobe absolument à notre vue lorsque le soleil dépasse une certaine hauteur ; ainsi, dans les longs jours d'été, on ne voit pas d'arc-en-ciel entre neuf heures du matin et trois heures du soir ; dans l'hiver, on peut en voir à toutes les heures, lorsque le soleil est sur l'horizon, et que les autres circonstances sont favorables.

» La lumière de la lune produit aussi des iris plus faibles que celles du soleil, mais subordonnées aux mêmes lois. »

NOTE 17, PAGE 240, VERS 16.

Apprenons, Memmius, quels tremblemens affreux  
Font tressaillir le globe. . . . .

Lucrece donne pour cause des tremblemens de terre, l'eau et l'air et la terre elle-même, et n'y fait pas participer le feu qui, dans les causes d'un pareil phénomène, semble devoir se présenter le premier ; il se rapproche, en quelque sorte, de l'opinion de plusieurs physiciens modernes. Au surplus, tous les moyens supposés par Lucrece sont ingénieux, et sans cesse revêtus des ornemens d'une poésie aussi pittoresque qu'harmonieuse. Voici

quelles sont les conjectures des savans modernes sur ce phénomène :

« La terre est, en une infinité d'endroits, remplie de matières combustibles; presque partout s'étendent des couches immenses de charbon de terre, des amas de bitume, de tourbe, de soufre, d'alun, de pyrites, etc., qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes ces matières peuvent s'enflammer de mille manières, mais surtout par l'action de l'air, qui est répandu, comme l'on n'en peut douter, dans tout l'intérieur de la terre, et qui, dilaté tout à coup par ces embrasemens, fait effort en tout sens pour s'ouvrir un passage. Personne n'ignore les effets qu'il peut produire quand il est en cet état. L'eau contenue dans les profondeurs de la terre contribue aussi de plusieurs manières à ces tremblemens, parce que l'action du feu réduit l'eau en vapeurs, et l'on sait que rien n'approche de la force de ces vapeurs. Il faut observer aussi que l'eau, en tombant tout à coup dans les amas de matière embrasée, doit encore produire des explosions terribles; elle anime les feux souterrains, parce que, dans sa chute, elle agite l'air, et fait la fonction des soufflets de forge. Enfin elle peut concourir aux ébranlemens de la terre, par les excavations qu'elle fait dans son intérieur, par les couches qu'elle entraîne après

les avoir détrempées, et par les chutes et les écroulemens qu'elle occasionne. »

NOTE 18, PAGE 243, VERS 6.

Telle on vit autrefois Sidon s'anéantir,  
Avec un peuple immense Égine s'engloutir.

Ce que Lucrèce rapporte de l'*engloutissement d'Égine* et de *Sidon* est confirmé en partie par Posidonius. Ovide raconte un événement semblable ; de pareils désastres se sont renouvelés depuis.

NOTE 19, PAGE 246, VERS 6.

Ne crois pas qu'entouré d'ouragans furieux,  
Un orage soudain, précipité des cieux,  
Aux champs de la Sicile ait porté l'épouvante,  
Et qu'au jour où le mont de sa lave mouvante  
Lança des tourbillons dans l'air resplendissant,  
D'une sombre terreur le peuple frémissant,  
Prosterné, recherchât dans cet horrible augure  
Quel désastre nouveau méditait la Nature.

Ce passage n'est pas exempt d'une certaine obscurité qui a besoin d'interprétation ; le poète ne prétend pas dire que les peuples voisins de l'Etna ne durent éprouver

aucune frayeur à l'époque de l'éruption du volcan ; mais il affirme que des orages, descendus des cieux, n'ont pas tout à coup allumé ce grand incendie, et que sa cause était inhérente au sol même de la Sicile.

NOTE 20, PAGE 247, VERS 2.

Le feu sacré rugit et consume ses flancs.

Lucrèce emploie plusieurs fois cette expression. Le *feu sacré* était une maladie très-commune chez les Anciens. Celse, *lib. V, cap. 28*, dit : *Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet*. Virgile en parle aussi, *Géorgiques*, liv. III.

. . . Contactos artus sacer ignis edebat.

NOTE 21, PAGE 248, VERS 2.

Enfin, apprends pourquoi la flamme turbulente  
Des fournaises d'Etna s'exhale étincelante.

Cornélius Sévère et Lucrèce ont fait la description de l'*Etna* ; ils ont servi de modèles à Virgile, qui les a surpassés tous deux, par une gradation d'images plus heureuse et un style plus soigné ; mais la perfection de l'imitation ne peut faire oublier entièrement les beautés de

l'original. La force de l'expression et la coupe pittoresque des vers suivans seront éternellement des modèles de style et d'harmonie imitative.

Excussit calidum flammis velocibus ignem ,  
Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit alte ,  
Funditque ardorem longe , longeuque favillam  
Differt , et crassa volvit caligine fumum.

Voici l'imitation de ce passage par Virgile , et la traduction par Delille :

. . . . . Sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis ,  
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem ,  
Turbine fumantem piceo et candente favilla ,  
Attollitque globos flammarum , et sidera lambit :  
Interdum scopulos avulsaque viscera montis  
Erigit eructans , liquefactaque saxa sub auras  
Cum gemitu glomerat , fundoque exæstuat imo.  
Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus  
Urgeri mole hac , ingentemque insuper Ætnam  
Impositam , ruptis flammam expirare caminis ;  
Et , fessum quoties mutat latus , intremere omnem  
Murmure Trinacriam , et cœlum subtexere fumo.

ÆN. I. III.

. . . . . Mais par d'autres orages  
 L'épouvantable Etna trouble , en grondant , ces lieux ,  
 Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux ;  
 Tantôt , des profondeurs de son horrible gouffre ,  
 De flamme et de fumée , et de cendre et de soufre ,  
 Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrens ;  
 Tantôt , des rocs noircis par ses feux dévorans  
 Arrachant les éclats de ses voûtes tremblantes ,  
 Vomit , en bouillonnant , ses entrailles brûlantes.  
 On dit que , par la foudre à demi consumé ,  
 Encelade mugit dans l'abîme enflammé :  
 Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse ;  
 Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place ,  
 L'Etna sur lui retombe , et d'affreux tremblemens  
 Ébranlent la Sicile et ses sommets fumans.

NOTE 22 , PAGE 249, VERS 20.

Fleuve et dieu nourricier de l'Égypte féconde ,  
 Comment lui verse-t-il les bienfaits de son onde ?

Lucrèce assigne au débordement du Nil plusieurs causes , parmi lesquelles se trouve la véritable : les découvertes intéressantes faites par les derniers voyageurs , prouvent que les inondations de ce fleuve sont dues aux pluies considérables qui tombent à des époques fixes dans le vaste continent de l'Éthiopie.

Cette digression sur le Nil offre des rapprochemens avec un passage de l'éloquent discours historique sur l'Égypte, dû au talent de M. Agoub. Cet écrivain français, que nous comptons parmi nos orientalistes les plus distingués, est né aux lieux mêmes où fut Memphis. En restant fidèle à la vérité, il parle avec un amour filial du sol magique sur lequel il reçut la vie. D'accord avec l'antiquité, il ne regarde pas seulement le Nil comme un principe de fécondité, il attribue à ses effets l'origine de l'industrie et des sciences.

« Le Nil, dit M. Agoub, ce fleuve merveilleux qu'on  
 » pourrait appeler le créateur de l'Égypte, puisqu'elle  
 » n'eût été sans lui qu'une aride solitude, fut en quelque  
 » sorte le premier instituteur des Egyptiens. Dans ses  
 » débordemens périodiques, il confondait tous les ans  
 » les limites des propriétés, et l'on était obligé de mesu-  
 » rer de nouveau la superficie des terres. Chacun ren-  
 » trait alors dans son patrimoine; et comme les citoyens  
 » étaient tous intéressés à l'exactitude de l'arpentage, on  
 » fit de la géométrie une étude assidue : cette science fut  
 » donc inventée en Égypte, presque en même tems que  
 » l'agriculture, qui naquit partout avec l'homme. Mais  
 » le bienfait de l'inondation n'atteignit pas également  
 » toutes les surfaces labourables de la contrée; l'indus-

» trie vint réparer cette négligence de la Nature : de  
 » nombreux canaux sillonnèrent l'Égypte dans tous les  
 » sens ; et une habile distribution des eaux, multipliant  
 » le fleuve à l'infini, porta la fécondité et la vie jusqu'aux  
 » dernières extrémités du territoire : de là les connais-  
 » sances hydrauliques, qui étaient si intimement liées à  
 » la prospérité intérieure du royaume, et auxquelles les  
 » Égyptiens, en creusant le fameux lac de Mœris, don-  
 » nèrent une si utile et si éclatante application.»

NOTE 23, PAGE 251, VERS 8.

Maintenant, pénétrons dans ces sombres cavernes,  
 Ces lacs mystérieux, ces funèbres Avernoes.

On fait dériver le mot *averne*, du mot latin *avis*, parce que ces vapeurs exhalées du gouffre sont funestes aux oiseaux. On trouverait peut-être plus d'analogie avec le mot grec ἄσπνος, composé de la négation ἀ et du substantif ὄσπις. On les nomme en français *moufettes*. Elles se font ordinairement sentir dans les lieux les plus profonds de la terre, dans les grottes et les souterrains. On connaît l'ancre situé près de Naples, appelé *la Grotte du Chien*. Dans une carrière, près des eaux minérales de Pymont, en Westphalie, s'exhale une vapeur qui tue les

oiseaux, les insectes, et tous les animaux qui en sont atteints. Les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles qu'ils éprouvent sous le récipient de la machine pneumatique. C'est sans doute un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrèce que l'air se raréfie dans ces lieux, et qu'il s'y forme un vide. En Hongrie, à Bibar, auprès des monts Krapacks, est une source d'eau minérale que l'on peut boire impunément, et qui, sans répandre d'émanation bien sensible, tue sur-le-champ les oiseaux et les autres animaux qui en approchent.

NOTE 24, PAGE 251, VERS 18.

Au sommet du Vésuve, aux antres nébuleux  
Où Cume dicte encor ses arrêts fabuleux.

Le mont Vésuve, à l'époque où écrivait Lucrèce, échauffait les sources voisines; déjà il exhalait en fumée les matières volcaniques qu'il renfermait; il semblait préluder aux terribles éruptions qui, dans le siècle suivant, ensevelirent sous des torrens de lave et de cendre *Herculanum*, *Pompéïa* et tant d'autres habitations, et donnèrent à Pline une mort qui a ajouté à la célébrité de son nom.

NOTE 25, PAGE 252, VERS 6.

Non point que de Pallas ils craignent la vengeance  
Qu'autrefois mérita leur fourbe vigilance.

On ne sait à quel trait de la fable se rapporte cette  
vigilance redoutée par Minerve.

NOTE 26, PAGE 252, VERS 20.

Ainsi le cerf, dit-on, par son souffle aspiré,  
Attire les serpens de leur antre ignoré.

La propriété que Lucrèce attribue ici au cerf, Plinie  
l'accorde à l'éléphant. L. II, c. 53.

NOTE 27, PAGE 253, VERS 14.

Ainsi, des végétaux craignons l'abri trompeur :  
De leurs rameaux s'exhale une infecte vapeur.

L'opinion sur les exhalaisons dangereuses de certains  
arbres existe encore ; Lucrèce paraît exagérer beaucoup  
leurs effets ; toutefois, il est probable que différentes  
espèces de végétaux, connues du tems de Lucrèce, ont  
été détruites ; en général, la botanique des Anciens  
nous est presque absolument inconnue, soit que la ma-

nière de désigner une partie des végétaux ait varié, soit que la culture et le tems leur aient fait subir des modifications ; il est impossible de les reconnaître. Le mance-nillier, arbre de l'Amérique, a le pouvoir homicide que notre poète attribue à l'arbre qui croissait sur l'Hélicon.

NOTE 28, PAGE 254, VERS 18.

Du charbon enflammé l'exhalaison brûlante  
Porte jusqu'au cerveau la douleur accablante.

Lucrece se trompe sur les effets de l'eau fraîche, dans l'asphyxie occasionée par le charbon ; il exagère aussi les résultats dangereux du vin bu imprudemment pendant un accès de fièvre.

NOTE 29, PAGE 256, VERS 22.

Près du temple d'Ammon, une source glacée  
Brûle quand la lumière est pour nous éclipée.

Lucrece fait des dissertations assez judicieuses sur l'échauffement et le refroidissement alternatifs de certaines fontaines, les unes pendant le jour, les autres pendant la nuit, et ces détails sont quelquefois revêtus des charmes d'une poésie pittoresque.

Quinto-Curce décrit ainsi cette fontaine, *lib. IV, sect. VII*:

« Au milieu de la forêt d'Ammon se voit une fontaine qu'on appelle l'eau du soleil. Au lever de cet astre elle est tiède; à midi, lorsque la chaleur est au plus haut degré, elle devient très-fraîche; à mesure que le jour décline, elle s'échauffe, de manière qu'à minuit elle est presque bouillante; et plus l'aurore s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur accoutumée. »

NOTE 30 PAGE 258, VERS 6.

Il est près de Dodone une source limpide  
Qui dans son pur cristal brûle une étoupe aride.

Cette fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes, *Hist. Nat. Lib. II, cap. 103*:

« La fontaine de Jupiter, à Dodone, quoiqu'assez froide pour éteindre les flambeaux allumés qu'on y plonge, a pourtant la propriété de les rallumer quand on les en rapproche. »

NOTE 31, PAGE 258, VERS 18.

La source Aradienne échappe aux mers profondes.

Quod gēns *Aradius* spirat fons dulcis aquai.

Toutes les éditions portent *endo mari*, auquel Creech a substitué *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction : « Si on lit *endo mari*, dans la mer, que signifie ce que Lucrèce ajoute deux vers plus bas, *multis aliis regionibus* ? ces autres régions sont aussi dans la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fontaine Aradienne, dont Strabon fait mention Liv. XVI de sa Géographie ; c'est ainsi que Lucrèce avait écrit, et les mots *in mari* ou *endo mari*, mis en marge, se sont insensiblement glissés dans le texte. »

On trouve encore dans la Méditerranée un grand nombre de ces sources, qui font jaillir leur onde fraîche jusqu'à la surface de la mer.

NOTE 32 , PAGE 259, VERS 14.

Recherchons, Memmius, quel attrait sympathique  
Marie avec le fer la pierre magnétique ;  
Des champs magnésiens trésor mystérieux ,  
Son nom rappelle encor le nom de ces doux lieux.

L'aimant fut et dut être long-tems une merveille pour les hommes. Les Anciens n'avaient trouvé cependant qu'une partie de ses propriétés ; elles sont si connues, qu'il est inutile d'en offrir l'explication ; je remarquerai seulement qu'au tems de Lucrèce , une partie de l'enthousiasme pour cette pierre existait encore ; c'est à cette raison qu'on doit attribuer la peine qu'il se donne d'en expliquer si longuement la nature et les effets. Cependant les commentateurs reconnaissent qu'une partie de ce passage a été supprimée , et en effet Lucrèce , après avoir accumulé tant de notions préliminaires , semble atteindre la conclusion un peu brusquement. Le Blanc de Guillet , s'appuyant sur les réflexions de Gassendi , a imaginé de suppléer à la lacune qu'il croyait remarquer dans Lucrèce par des vers latins de sa façon , qu'il a interpolés dans le texte publié en 1788. L'entreprise était bizarre et hardie ; malheureusement Apollon ne favori-

sait pas plus ce poète en latin qu'en français. Loin de chercher à ajouter des vers à cette partie du poème, il faudrait souhaiter que Lucrèce fût arrivé plus promptement aux admirables passages qui terminent ce dernier chant.

NOTE 33, PAGE 268, VERS 9.

Les lieux où vers le Nil penche l'essieu du monde.

Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis.

*Claudicat* est ici une expression métaphorique, par laquelle Lucrèce fait entendre que l'*axe* du monde, qui s'élève, selon lui, dans la partie septentrionale et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner en Égypte.

NOTE 34, PAGE 268, VERS 16.

Le Nil voit s'élever de sa rive fangeuse  
Ce mal contagieux dont la lèpre hideuse,  
Infligeant à nos corps de brûlantes douleurs,  
Emprunte à l'éléphant ses livides couleurs.

L'éléphantiasis, maladie ainsi nommée par les Anciens, à cause de la ressemblance que l'épiderme des malheureux qui en sont atteints présente avec la peau de l'éléphant. « Le corps entier, dit M. Raymond en par-

lant de cette maladie, est alors défiguré par des tumeurs hideuses et des tubérosités ; il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres, obscures, ou pourprées ; dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères, par un cancer universel qui pénètre jusqu'à la charpente osseuse. A un état si horrible se joint l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes et de l'arcade supérieure des orbites, et mille autres signes d'autant plus hideux qu'ils sont extérieurs. Le mal semble ici se montrer aux yeux, pour défier l'art et se jouer de ses ressources.»

Heureusement l'éléphantiasis paraît éteint dans plusieurs parties du monde ; mais il est remplacé par des maladies qui ont avec ce mal beaucoup d'analogie ; telles sont les différentes pestes de l'Asie, la maladie des Nègres, les fièvres jaunes des Indes Occidentales, qui, depuis quelques années, nous menacent de se naturaliser dans les plus belles contrées de l'Europe ; enfin, il semble que la Nature se plaise à multiplier, sous mille formes, cette horrible maladie. Le feu St.-Antoine, le feu sacré ou le feu persique, la plique polonaise, le scorbut, et ce mal qui naît à la source même du plaisir, sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées diversement.

NOTE 35, PAGE 269, VERS 18.

Tel, du fond de l'Égypte aux murs de Pandion,  
Plana le monstre affreux de la contagion.

La description de cette peste qui ravagea l'Attique, est presque entièrement tirée du second livre de Thucydide ; Lucrèce a prêté à ce grand tableau une couleur sombre et naturelle, qui donne à toutes ses parties une effrayante vérité. Cet admirable épisode semble avoir servi de modèle à Virgile, pour peindre la peste des animaux : beaucoup de critiques ont essayé de prouver la supériorité de la copie sortie du pinceau de l'auteur des *Géorgiques* ; loin de prendre ce soin superflu, il faut admirer dans l'un et dans l'autre ouvrage les beautés diverses que deux grands maîtres ont tirées d'un sujet semblable pour le fond, et différent pour les détails.

J'ai cru qu'il serait intéressant d'offrir au lecteur le moyen de comparer ces productions du génie, si justement célèbres ; il suffira sans doute de citer la traduction de l'abbé Delille, *Géorgiques*, livre III.

Là l'automne, exhalant tous les feux de l'été,  
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,  
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,  
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.

Mais quelle affreuse mort ! D'abord des feux brûlans  
Couraient de veine en veine et desséchaient leurs flancs ;  
Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente  
Se joignait le poison d'une liqueur mordante ,  
Qui , dans leur sein livide épanchée à grands flots ,  
Calcinaient lentement et dévorait leurs os.  
Quelquefois aux autels la victime tremblante  
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;  
Ou , si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint ,  
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint ;  
On n'ose interroger ses fibres corrompues ,  
Et les fêtes des dieux restent interrompues.  
Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt ;  
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;  
La génisse languit dans un vert pâturage ;  
Le chien si caressant expire dans la rage ;  
Et d'une horrible toux les accès violens  
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,  
Distillant lentement une sueur glacée ,  
Languit , chancelle , tombe , et se débat en vain ;  
Sa peau rude se sèche et résiste à la main ;  
Il néglige les eaux , renonce au pâturage ,  
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourmens les préludes affreux :  
Mais , si le mal accroit ses accès douloureux ,  
Alors son œil s'enflamme ; il gémit : son haleine  
De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine ;  
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,  
Et sa langue épaissie assiége son gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante ,  
Parut calmer d'abord sa douleur violente ;  
Mais , ses forces bientôt se changeant en fureur,  
( O ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur ! )  
L'animal frénétique , à son heure dernière ,  
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.

Voyez-vous le taureau , fumant sous l'aiguillon ,  
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?  
Il meurt ; l'autre , affligé de la mort de son frère ,  
Regagne tristement l'étable solitaire ;  
Son maître l'accompagne , accablé de regrets ,  
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés , l'asile d'un bois sombre ,  
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre ,  
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés ,  
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés ,

Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse ;  
Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse  
De leurs stupides yeux éteint le mouvement ,  
Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines ,  
De nous donner leur lait , de nous céder leurs laines ?  
Pourtant , nos mets flatteurs , nos perfides boissons ,  
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :  
Leurs mets , c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;  
Leur boisson , l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;  
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil ;  
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

Pour apaiser les dieux , on dit que ces contrées  
Préparaient à Junon des offrandes sacrées :  
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;  
A peine on put trouver deux buffles inégaux.  
On vit des malheureux , pour enfouir les graines ,  
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines ,  
Et , roidissant leurs bras , humiliant leurs fronts ,  
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires ;  
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;

Le timide chevreuil ne pensait plus à fuir,  
Et le daim si léger s'étonnait de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;  
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;  
Les phoques , désertant ces gouffres infectés ,  
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;  
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;  
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;  
L'oiseau même est atteint , et des traits du trépas  
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage ;  
L'art vaincu cède au mal , ou redouble sa rage :  
Tisiphone , sortant du gouffre des enfers ,  
Épouvante la terre , empoisonne les airs ,  
Et sur les corps pressés d'une foule mourante  
Lève de jour en jour sa tête dévorante.  
Des troupeaux expirans les lamentables voix  
Font gémir les coteaux , les rivages , les bois ;  
Ils comblent le bercail , s'entassent dans les plaines ;  
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines :  
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison ;  
Rien ne pouvait dompter l'invincible poison ;  
Et malheur au mortel qui , bravant leurs souillures ,  
Eût osé revêtir ces dépouilles impures !

Soudain son corps , baigné par d'immondes humeurs ,  
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs ;  
Son corps se desséchait , et ses chairs enflammées  
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

Le savant président de Brosses a composé, d'après des fragmens de Salluste et d'autres écrivains , une *Histoire de la République romaine*, depuis la dictature de Sylla jusqu'à l'expédition de Pompée contre Mithridate. Il y fait la peinture d'une peste qui eut lieu en Italie dans cet intervalle , et il s'exprime ainsi dans une note : « Je suis ici , autant que la prose peut me le permettre , le tableau que Virgile a fait de cette peste des animaux ; Servius nous apprend qu'il l'avait imité de Salluste , dont Servius cite des fragmens. Il faut voir cette belle description dans le 3<sup>e</sup> livre des *Géorgiques* , et une autre plus vive encore dans le 6<sup>e</sup> livre de *Lucrèce*. Celle que décrit ce poète sublime , le premier , après Virgile , des poètes latins , attaquait les hommes comme les animaux. C'est le plus terrible tableau que la poésie ait produit en aucun langage , sans en excepter peut-être celui d'*Ugolin* , dans Le Dante. Il n'est pas possible de le lire sans frémissement. » L. II , p. 529.

NOTE 36, PAGE 270, VERS 4.

D'invincibles tourmens avant-coureur affreux ,  
 Dans la tête s'embrase un foyer douloureux.

Les symptômes de cette cruelle maladie n'ont presque aucune analogie avec les maux contagieux dont le globe éprouvé encore le ravage, ni avec l'espèce de peste, vulgairement appelée *fièvre jaune*. Le docteur Bally, dans son excellent ouvrage sur la maladie analogue qui fègne en Amérique, compare méthodiquement la peste de l'Attique, décrite par Thucydide, et la maladie qui se manifesta aux Antilles, et dont le savant français, que nous citons, a été long-tems témoin. Voici ses expressions :

1<sup>o</sup> La peste d'Athènes se déclara au commencement d'avril; la fièvre jaune ne commence jamais au printemps dans les contrées situées en dehors des Tropiques.

2<sup>o</sup> La peste qui désola l'Attique dura trois ans; la fièvre jaune cesse toujours aux approches du mois de janvier dans les mêmes parallèles.

3<sup>o</sup> Le mal, au rapport des historiens du tems, com-

mença en Éthiopie , descendit en Égypte et dans la Libye, pénétra dans les états du roi de Perse , et de là au Pirée : tel est le vrai berceau de la peste. La fièvre jaune n'est jamais sortie de ces contrées.

4° A Athènes, la peau fut couverte d'ulcères putrides et noirs, ce qui n'a point eu lieu en Amérique.

5° L'éternuement, l'enrouement et la toux, symptômes ordinaires de la première maladie, sont fort rares dans la seconde.

6° Il y avait des convulsions violentes; elles ne sont connues dans la fièvre d'occident que par des exceptions infiniment rares.

7° Dans l'Attique, la peau était livide et rougeâtre, comme si un érysipèle l'avait recouverte. En Amérique, elle est jaune comme un citron.

8° En Grèce, la soif était brûlante, inextinguible; en Amérique, elle est souvent nulle.

9° Les malades se plaignaient d'une chaleur dévorante à Athènes; en Occident ils s'en plaignent peu ou fort rarement.

10° Ceux des Athéniens qui échappaient au mal, conservaient sur la peau ou sur leurs extrémités des marques de son passage. La fièvre jaune ne laisse aucune trace.

11° La maladie s'attachait dans l'Attique aux organes de la génération, aux pieds, aux mains, et les faisait tomber par lambeaux. Rien de semblable ne s'est montré dans le Nouveau-Monde.

12° Parmi les Grecs, plusieurs perdirent la vue. Aucun Américain n'en est privé, quelque effroyables que soient les accidens.

Thucydide ne parle ni d'hémorragie, ni de jaunisse, ni de lombago, ni de déjections noires, symptômes marquans qu'il n'aurait pas omis, s'ils avaient existé.

Les mêmes remarques ont été faites depuis à Cadix, et celles que le docteur Bally a données récemment sur la peste de Barcelone n'offrent que de légères différences. Le mal eut une plus grande intensité en Espagne ; sa violence fut plus terrible ; mais, à quelques nuances près, la maladie présentait les mêmes symptômes que dans le Nouveau-Monde.

NOTE 37, PAGE 274, VERS 14.

Sa dépouille languit sur la terre étendue,  
Et la foule effrayée en détourne la vue.

L'abbé Delille, qui a esquisé rapidement le tableau des ravages de ce fléau, semble avoir emprunté quelques traits de Lucrèce dans ce passage du deuxième chant des *Trois Règnes* :

Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes,  
En foule sont jetés ces cadavres immondes.

Adieu les saints concerts et le culte de Dieu ;

L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu.

.....

L'enfant épouvanté s'écarte de son père ;

Le frère fuit sa sœur, et la sœur fuit son frère ;

La mère de son fils redoute le berceau ;

Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau ;

Mais, ô retour cruel ! celui dont la faiblesse

Par une lâche crainte étouffa la tendresse,

Expiant par l'oubli le refus des secours,

Finit dans l'abandon ses misérables jours.

Dans l'une des pièces les plus remarquables, pré-

sentées au concours de l'Académie Française en 1822, sur le dévouement des médecins Français à Barcelone, M. Chauvet, connu depuis si avantageusement par le poème sur l'*Abolition de la traite des noirs*, et par d'autres succès littéraires, décrit ainsi les effets de la fièvre jaune :

Naguère, dans la force et l'ardeur de ses ans,  
 Ce mortel savourait le festin de la vie.  
 Le mal frappe soudain sa tête appesantie,  
 Brise son corps, abat son esprit consterné;  
 Le pouls se presse, roule, ardent, désordonné;  
 De sanglantes sueurs sur ses membres ruissellent;  
 Son visage s'allume, et ses yeux étincellent.  
 Cependant tout s'apaise. O surprise! ô transport!  
 Les douleurs ne sont plus. Sans trouble, sans effort,  
 Il respire; du jour il retrouve les charmes;  
 Son teint n'a plus de feux, son cœur n'a plus d'alarmes;  
 Déjà son œil sourit aux champs, aux verts bosquets;  
 Déjà sa douce faim convoite nos banquets.  
 Ciel, daignes-tu le rendre aux pleurs de ce qu'il aime?  
 Vain espoir! sur son corps, sur son visage blême,  
 Un masque affreux d'airain s'étend et s'épaissit;  
 Sous d'arides tumeurs sa langue se durcit;  
 Il brûle, il tremble, il pousse un hurlement farouche.  
 Un sang épais jaillit de ses yeux, de sa bouche :

Hors du monde vivant son esprit égaré,  
Rêve déjà la mort, de spectres entouré;  
Elle approche, elle accourt, douloureuse, terrible,  
Et l'ame en frémissant fuit un cadavre horrible,  
Qui, jeté sans honneur au seuil de son séjour,  
Demeure, effroi de l'homme et rebut du vautour.

Dans le même sujet, M<sup>me</sup> Dufrenoy a peint ces scènes douloureuses et touchantes avec ce naturel exquis, empreint dans toutes les créations de cette femme célèbre, qui n'a ni maîtres ni rivaux dans le genre d'élégie qu'elle s'est approprié. On ne trouve dans ses poésies délicieuses ni les efforts ni les combinaisons du talent : tout est sorti de son cœur. Jamais la fiction poétique ne prend la place de la passion ; son art est de n'en point montrer. Douée des qualités les plus rares, et d'une sensibilité profonde et vraie, elle a puisé dans ses propres sentimens des compositions élégiaques qui vivront autant que notre littérature. L'antiquité n'a rien que l'on puisse comparer aux élégies consacrées par sa reconnaissance à son illustre ami le comte de Ségur : l'encouragement qu'il fit accorder à M<sup>me</sup> Dufrenoy au moment où le malheur allait éteindre son génie et sa vie, est un des services rendus à la France par ce grand citoyen dont

**l'existence est un assemblage d'actions nobles et généreuses.**

**NOTE 38, PAGE 274, VERS 16.**

**Hélas ! l'homme sensible à la douce pitié,  
Le soutien généreux de la tendre amitié.**

**C'est dans les grandes calamités que se développent les grands courages : toutes les catastrophes de ce genre ont donné lieu à de nobles dévoûmens ; la peste de Marseille fit connaître les hautes vertus de Belzunce , l'intrépidité des Langeron , des Estelle , des Rose , des Guyon. L'homme sensible , qui parcourt les annales des malheurs de la terre , console ses regards affligés en contemplant les actions courageuses de la vertu. Combien ce sentiment dut être excité par le dévoûment des médecins français , qui réclamèrent le dangereux honneur de secourir les habitans de la Catalogne , en proie à une épidémie dont la fureur avait éloigné des victimes jusqu'à leurs propres compatriotes ! Ces savans français paraissent à Barcelone comme des anges libérateurs, descendus pour combattre le fléau meurtrier. L'un d'eux trouve son tombeau sur cette terre qu'il venait secourir : leur courage redouble avec le péril ; en vain ces hommes étonnans**

sont frappés par la contagion, ils luttent avec elle ; à peine échappés à ses coups, ils vont, d'un pas encore chancelant, braver de nouveaux dangers ; ils portent à chaque victime des secours, ou l'espérance ; afin de parvenir à la source du mal, ils l'interrogent jusque dans les flancs des cadavres putréfiés ; malgré la fatigue, la douleur et la présence d'une mort terrible, ils ne quittent cette déplorable cité qu'à l'instant où leur art n'a plus de nouvelles lumières à acquérir, et lorsque leur expérience a prévu le terme de la contagion et préparé des secours pour l'avenir. Aussi les noms des Bally, des Mazet, des François, des Pariset, des Audouard, seront à jamais placés parmi les noms des héros de l'humanité. Ces hommes généreux ajouteront une gloire nouvelle et pure à la gloire des Français.

NOTE 39, PAGE 274, VERS 22.

Contraint d'abandonner ce noble ministère,  
Il rentre pour mourir sous son toit solitaire.

Cette peinture touchante du zèle de l'amitié, répond assez aux critiques qui reprochent à Lucrèce d'avoir inspiré peu d'intérêt dans la description des ravages de la

peste. Lucrèce n'a guère laissé échapper l'occasion de peindre les mouvemens de ce sentiment généreux; les Anciens ont peut-être plus que les Modernes célébré l'héroïsme de l'amitié; ils nous en ont laissé des preuves nombreuses. Nous ne possédons que très-peu d'ouvrages sur ce sujet intéressant; parmi les plus remarquables, on peut citer une charmante épître sur l'amitié de Jean Second, poète hollandais du *xvi<sup>e</sup>* siècle, mort à vingt-quatre ans, et qui s'est immortalisé par ses poésies latines. La brillante réputation dont il jouit en France doit une partie de son éclat au rare talent de son élégant et harmonieux traducteur, M. Tissot. Je transcrirai quelques fragmens d'une de ses plus touchantes *Élégies*, traduite en vers français avec le ton facile et naturel qui convient au sujet. De telles citations adoucissent la sensation pénible que font éprouver les horreurs du fléau si énergiquement décrit par Lucrèce.

Tu m'aimes : vainement , conjurés contre toi ,  
Les oracles des dieux accuseraient ta foi.  
Toi-même , dont la bouche ignore l'imposture ,  
Si ta voix d'un oubli criminel et parjure  
Attestait l'univers et son sublime auteur,  
Je croirais tes sermens démentis par ton cœur.

Une noble candeur peinte sur ton visage ,  
 Ta franchise , ta foi , dignes du premier âge ,  
 Des mœurs pures , sans tache , une simplicité  
 Compagne de l'esprit , de la sagacité ,  
 Et les mêmes rapports de plaisirs ou d'étude  
 Préparaient entre nous une douce habitude :  
 Un dieu même joignit à ce premier lien  
 De secrets mouvemens de mon cœur vers le tien .

. . . . .  
 . . . . .

Ah ! si les justes dieux , au gré de notre envie ,  
 Ensemble nous laissaient consumer notre vie ,  
 Et sous le même asile attendre les vieux ans ,  
 Quel plaisir de nous voir tous deux en cheveux blancs ,  
 Prêtres de l'amitié , ministres de son temple ,  
 D'une union sans trouble offrir à tous l'exemple !  
 Maintenant , ô douleur ! ô trop profonds regrets !  
 Des fleuves et des monts , des cités , des forêts ,  
 Ont mis entre nous deux un intervalle immense .  
 Mais l'amitié rapproche ou franchit la distance .

. . . . .  
 . . . . .

Un cœur tendre jouit de ses plaisirs passés :  
 Non , jamais tout entiers ils ne sont effacés .

Les champs fertilisés du fleuve qui les quitte  
 Retiennent les bienfaits, long-tems après sa fuite.  
 De mes felicités le touchant souvenir  
 Avec moi dans l'exil revient s'entretenir.  
 Toujours devant mes yeux ton image est présente ;  
 Elle est comme cette ombre, et légère et constante,  
 Qui vole devant nous, quand l'astre radieux  
 Brille sur l'horizon sans rencontrer nos yeux.  
 D'un ami relégué sur un lointain rivage,  
 Rappelez-vous aussi la mémoire ou l'image ?  
 Suis-je présent encore à tous vos entretiens ?  
 Vous êtes le sujet ou le charme des miens.

Ah ! soit que dans ton cœur je conserve ma place,  
 Soit encor que l'absence ou le tems m'en efface,  
 Puisse-tu rencontrer des amis comme moi,  
 Et qui, même oubliés, te conservent leur foi !  
 Don céleste, amitié, seul bien des misérables,  
 Tu fais naître pour nous au cœur de nos semblables  
 Ce touchant intérêt qui s'unit à nos pleurs,  
 Embellit nos plaisirs, console nos douleurs !  
 L'homme heureux par le choix d'un ami vrai, sincère,  
 Ne verra point la haine et les yeux du vulgaire  
 Dévorer le bonheur de ses modestes jours ;  
 Mais lui, de sa carrière en contemplant le cours,

Bénira , dans les chants de sa reconnaissance ,  
Le ciel et l'amitié , trésor de l'innocence.  
Sans ami , nul plaisir, même au banquet des dieux ;  
Mon cœur, sans un ami , serait seul dans les cieux.

TISSOT, *Élégies de Jean Second.*

FIN DES NOTES DU CHANT SIXIÈME.



---

# TABLE.



	Pages.
Chant Quatrième. . . . .	3
Notes du Chant Quatrième. . . . .	69
Chant Cinquième. . . . .	97
Notes du Chant Cinquième. . . . .	177
Chant Sixième. . . . .	215
Notes du Chant Sixième. . . . .	279

FIN.